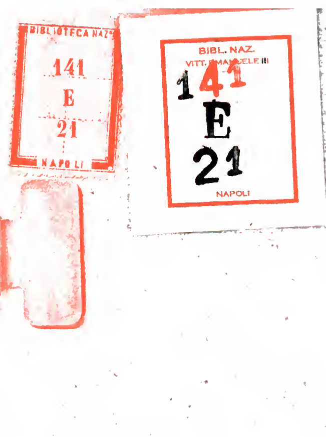




PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES,

Nos. I à VI.

OU

TOME PREMIER.

PRÉCIS
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAI HISTORIQUE
SUR
LA GUERRE PRÉSENTE;
AVEC CARTES ET PLANS.

TOME PREMIER,

Renfermant les Evènemens les plus remarquables depuis la rupture du Congrès de Rastadt jusqu'à la fin de l'an VII de la République française. (Campagne de 1799.)

PARIS ET STRASBOURG,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Lille, nº. 17.
HAMBOURG,
Chez Frédéric PERTHÉS, Libraire.

AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
1800.



PROSPECTUS.

La guerre qui vient de se rallumer, menace de ravager les plus belles contrées de l'Europe : des scènes nouvelles, et d'une importance chaque jour plus décisive, s'ouvrent de toutes parts ; et si elles n'effacent pas le souvenir de celles qui les ont précédées, du moins elles ne leur laissent plus que le froid intérêt de l'histoire.

L'instabilité des choses est devenue une habitude, on dirait presque un besoin : tous les esprits sont saisis de cette pensée ; tous les partis attachent également leurs craintes et leurs espérances aux évènemens qui vont se passer. Aussi voit-on les spectateurs (tous intéressés au dénouement de ce terrible drame) rechercher, avec avidité, les rapports des opérations militaires. Mais le prix que mettent presque tous les papiers publics à annoncer, les premiers, les faits les plus récens, les expose à des erreurs que détruisent difficilement, dans l'esprit des lecteurs, des rectifications subséquentes et toujours tardives.

C'est pour éviter ces inconvéniens inséparables de la publication journalière, c'est pour se donner le tems de mûrir leurs jugemens, de dégager la vérité de l'erreur, que quelques écrivains ont préféré de ne résumer les faits qu'à des époques plus éloignées.

C'est dans cette vue qu'on se propose de publier, chaque mois, un Précis des évènemens militaires.

Cet ouvrage comprendra une relation parfaitement exacte de toutes les opérations de la guerre, rédigée d'après les rapports officiels et les avis particuliers les plus sûrs; elles y seront présentées d'une manière simple, dépouillée de toute réflexion qui leur serait étrangère, et seulement expliquées par des raisonnemens militaires.

On fera connaître l'importance des positions par celles qu'elles ont eues dans les guerres précédentes. On décrira la nature du pays, le cours des fleuves et la corélation du pendant des eaux avec la conformation des terrains. On fera observer les avantages qui en dérivent, et leur influence calculée d'après le nouveau systême de guerre.

Toutes les fois que l'ensemble d'opérations importantes, présenté au lecteur, présupposera le souvenir très-pressant de l'ensemble ou d'une partie du théâtre de la guerre, on le produira par une petite carte jointe au journal.

On aura soin que ce Précis soit écrit avec toute la correction et l'exactitude qu'exige la plus sévère impartialité. En lui conservant ce caractère, il peut devenir très-utile, et servir même aux progrès des connaissances militaires, et d'une science dont toutes les autres sont plus que jamais tributaires.

Pour présenter avec confiance une relation raisonnée des évènemens de la guerre, pour fixer l'intérêt sur l'ensemble des combinaisons, nous devons attendre qu'elles soient assez développées pour que, sans hasarder de vaines conjectures, nous puissions en démontrer l'enchaînement, et déduire successivement les principaux résultats.

Nous sentons qu'il est difficile de remplir cet engagement et de satisfaire tout-à-la-fois l'empressement si naturel de connaître et d'apprécier les évènemens les plus récens. Néanmoins, l'activité que nous nous pro-



posons de mettre dans notre travail, sera telle, que les journaux les mieux servis ne sauraient nous devancer de quinze jours; et quelle que soit la juste faveur du public, pour ceux qui répandent le plus promptement les nouvelles, nous avons d'autant moins à craindre de trouver l'intérêt refroidi, que les derniers paragraphes de chaque numéro seront une véritable introduction à la connaissance des faits postérieurs.

L'ouvrage que nous entreprenons, manquait à ceux qui se préparent à écrire sur la guerre pendant les loisirs de la paix, et qui ne trouvent presque jamais, dans les matériaux qu'ils rassemblent, un aperçu purement militaire, une comparaison suivie et bien motivée, des desseins, des marches, des manœuvres, et des actions des armées opposées.

Si nous remplissons notre tâche, nous croirons avoir mérité, parmi nos contemporains, la confiance et la reconnaissance des amis de la vérité, et nous n'aurons pas travaillé vainement pour l'histoire.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'ORDRE social subit, comme le monde physique, des révolutions occasionées par la nature même des élémens dont l'un et l'autre se composent. Ces révolutions ne peuvent pas plus être soumises aux calculs qu'à la puissance des hommes.

On peut observer les effets du mouvement sur la matière et sur les passions; on peut analyser les procédés de la nature jusqu'au point où ses mystères arrêtent les esprits les plus présomptueux. Mais les époques des subversions du globe ne sauraient être prévues; leurs principaux effets ne peuvent être démontrés, et l'on n'explique pas d'une manière plus satisfaisante les grandes commotions po-

litiques; on sait seulement qu'elles mettent toutes les passions en action, que de cette fermentation et du choc des intérêts naissent les divisions, et des divisions la guerre.

Si la révolution qu'éprouve un état n'est pas, par son importance et par les principes qui la dirigent, de nature à inquiéter les gouvernemens voisins, il n'en résultera que des troubles intérieurs, et si les partis se balancent, la guerre civile. Dans ce dernier cas, les puissances rivales attiseront vraisemblablement le feu de la discorde, comme il arriva en France dans les tems de la Ligue et de la Fronde: leur politique sera de soutenir le parti le plus faible, et il est presque inévitable que la guerre n'éclate ouvertement entre ces puissances auxiliaires et le parti qu'elles ont voulu renverser et qui dispose de tous les moyens du gouvernement. La longue querelle

entre la France et l'Angleterre, les guerres contre l'Espagne, soit par rapport aux troubles religieux, soit pour l'insurrection des Pays-Bas contre Philippe II, n'eurent pas une autre origine; et nous en avons un exemple plus frappant et plus récent dans l'appui donné par la France aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, après leur insurrection et la déclaration de leur indépendance.

Lorsque la révolution tient à des principes généraux qui doivent influer sur toute la société civile, il est naturel que la guerre devienne générale : celle qui embrasa l'Europe pendant les seizième et dix-septième siècles, fut la suite de la révolution religieuse que fit éclater Luther. On ne doit pas s'étonner que la révolution de 1788 et 1789 en France, qui attaquait toutes les choses consacrées, et qui menaçait l'autorité des princes,

ait été la cause d'une guerre qui devient chaque jour plus générale. Il était facile de prévoir que les rois chercheraient à arrêter les progrès d'une doctrine qui tendait à limiter leur pouvoir; mais il était moins probable, et pourtant il était aussi dans la nature des choses, qu'à l'époque où la révolution toucherait à la démocratie, les chefs populaires seraient les premiers à desirer la guerre, parce que les peuples sont plus faciles à diriger dans l'état d'agitation, que dans l'état de repos.

Cette cause de guerre générale en Europe, bien loin de s'affaiblir par l'épuisement des ressources, devait, au contraire, acquérir plus de force et d'activité. Presque toujours les guerres de fanatisme, soit religieux, soit politique, embrassent une longue période : les passions qu'elles ont réveillées, les nouveaux intérêts qu'elles

ont fait naître, ne peuvent ni s'user, ni se calmer en peu de tems : il faut qu'ils se consument comme la vie humaine; c'est un âge de l'histoire, et jusques dans leur décrépitude, tour à tour vainqueurs et vaincus, les partis opposés conservent une énergie, une inflexibilité qu'ils s'efforcent même de transmettre à la génération suivante; dangereux héritage trop souvent recueilli! Vainqueurs, ils ne peuvent prendre de véritable confiance que dans les moyens qui les ont fait triompher; vaincus, ils ne trouvent de consolation que dans l'état de mouvement et ne placent leurs espérances que dans le sort des armes.

Si cette vérité, consignée dans les annales de toutes les sociétés humaines, eût pu jamais être démentie, c'eût été par l'issue de la première coalition des puissances contre la France.

Qui n'aurait cru, qu'au Nord, les armées prussiennes et autrichiennes grossies de tous les contingens de l'Empire, et de la meilleure partie des forces de terre de l'Angleterre et de la Hollande; qu'au Midi, les diversions opérées par les armées sardes, napolitaines, portugaises; enfin que, sur mer, les forces navales de presque toute l'Europe, allaient écraser la France qui, dans ses premiers troubles, venait de perdre, par l'émigration, la plus grande partie des chefs de ses armées de terre et de mer? — On connaît assez le résultat aussi imprévu que peu probable de cette première lutte, la plus forte et la plus inégale qui ait jamais été engagée.

Ce n'est pas seulement dans la division qui s'établit dès la première campagne entre les puissances coalisées, dans la divergence de leurs

efforts, dans leur défection successive, qu'il faut chercher la solution de ce problême; mais aussi dans la position géographique de la France, dans son immense population, dans l'aptitude au métier des armes, dans le caractère national, et dans l'enthousiasme qui enfante des prodiges.

La pression de toutes les forces de l'Europe et la tyrannie sanguinaire du comité de Robespierre produisirent de nouveaux phénomènes politiques, et ramenèrent un système de guerre déja considéré comme fabuleux, et que l'espèce et l'organisation des armées modernes avaient fait oublier. Au lieu de ces forces limitées, proportionnelles et réglées, comme par une convention tacite entre les différens états de l'Europe, suivant leur étendue et les ressources de leur gouvernement, la nation française fut toute entière précipitée dans le feu de la

guerre; toutes les familles furent contraintes d'y contribuer de toute leur existence, de tous les bras valides, de tous les métaux, de toutes les denrées, de toutes les propriétés. . .

Des armées si nombreuses et pourvues, cependant au-delà même de la proportion ordinaire, de l'artillerie dont la supériorité supplée au nombre des combattans sur des positions étendues, forcèrent bientôt ceux qui dirigeaient les opérations à agrandir le théâtre de la guerre : les plans des armées alliées furent déconcertés par des plans plus vastes; les barrières naturelles furent pénétrées et renversées; les défenses de l'art, les plus fortes places qui avaient autrefois arrêté et consumé de grandes armées, furent isolées et, pour ainsi dire, effacées par la masse des armées françaises; la prodigieuse mobilité de celles-ci multipliait leurs forces et

l'audacieux développement des attaques continuelles sur des lignes entières des frontières, prévenait le désordre et la confusion parmi les troupes nouvellement levées : les soldats apprenaient la guerre à l'école des généraux.

Mais il est vrai de dire que si, pour l'offensive, la conception et la direction des plans de guerre, les bornes de l'art avaient été reculées, ses progrès dans la défensive n'étaient pas moins remarquables ; aucune armée chez les anciens, ni chez les modernes, ne supporta si glorieusement de si constans revers que l'armée autrichienne pendant les quatre dernières campagnes. Souvent accablée par le nombre ou forcée de plier par la fréquence et la vigueur des attaques, jamais elle ne fut mise en pleine déroute : les batailles où la victoire, disputée à forces égales, fut emportée

par les Français, sont aussi mémorables par les belles retraites des Impériaux, et par cette défensive active si difficile, et qui est la dernière épreuve de la solidité d'une armée. Six doubles campagnes (car celles d'hiver ne furent ni moins sanglantes ni moins importantes) offrirent plus d'actions et de plus grands effets que n'en avait produits un siècle entier.

Enfin, la conquête de la moitié de l'Europe par les armées françaises, un nouvel état de choses, né des caprices de la fortune, produisirent des avantages réciproques, firent éclore des intérêts entièrement étrangers au premier objet de la guerre. L'archiduc Charles avait sauvé l'Empire d'une redoutable invasion, Bonaparte avait achevé la conquête de l'Italie : il ne restait plus, depuis le Texel jusqu'au golfe Adriatique, une seule position, un seul champ de bataille, où le sort

des armes n'eût été tenté, quand les préliminaires de Léoben fûrent arrêtés. Les bases en furent tellement posées d'une et d'autre part, que, dans des circonstances moins subitement, moins violemment amenées, elles auraient été le fondement d'une pacification générale et d'un nouveau système d'équilibre entre les grands états du continent d'Europe.

Mais cette guerre, si cruelle et si longue pour l'humanité, n'avait encore consumé que des hommes : les passions contenues n'en étaient que plus irritées, les ressentimens plus profonds. Les deux gouvernemens, qui traitaient à Campo-Formio, malgré leurs intentions et les efforts de leurs négociateurs, semaient, dans les articles mêmes, par lesquels ils prétendaient s'assurer d'une fidélité mutuelle, les germes d'une prochaine rupture.

La paix n'était pas mûre : le tems qui s'écoula entre la signature des préliminaires et la conclusion du traité, fut précisément celui de la plus vive agitation des partis que la paix devait éteindre ou calmer. Ce traité de Campo-Formio ne fut, à proprement parler, qu'une trève dont plusieurs clauses semblaient avoir été réciproquement forcées, et ne s'accordaient déja plus avec les préliminaires de Léoben.

Malgré toutes les démonstrations contraires, à mesure que les deux gouvernemens s'éloignaient de l'époque et de la situation qui avaient produit cet accord momentané, la loi de la nécessité perdait sa puissance, les passions reprenaient leur empire : on avait cessé de s'entendre avant d'essayer de s'expliquer aux conférences de Seltz.

Le congrès de Rastadt n'eût pu ser-

vir qu'à revêtir de formes et rendre plus solemnelle une pacification générale dont le plan avait déja été arrêté entre les grandes puissances, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, auxquelles il importait, aussi bien qu'à la France, de conserver les ruines de la constitution germanique. Mais cet intérêt général ne touchait déja plus immédiatement aux nouveaux intérêts des trois puissances continentales qui comprenaient la fédération de l'Empire; et l'Angleterre, dont l'accession était indispensable pour l'établissement des bases d'une paix générale, se trouvait exclue des négociations. La pompe de ce congrès n'a fait que marquer davantage le vide et la faiblesse de ses transactions. Ces dialogues diplomatiques étaient utiles aux vues du gouvernement français, commodes pour le système dilatoire qu'avait adopté la cour de Vienne, con-

venables à l'état d'observation de celle de Berlin.

De tous côtés on se préparait à la guerre; mais on y était plutôt entraîné que déterminé. L'Angleterre seule poursuivait son plan hostile avec l'obstination, avec la confiance que lui inspiraient la supériorité des forces navales, la sécurité de sa position, et ses immenses ressources commerciales; déja elle avait réussi à jeter sur le continent un nouvel aliment de guerre, en engageant l'empereur de Russie à y prendre une part active.

Cependant la prolongation indéfinie de la trève convenait aux deux partis; et l'on pouvait juger de la politique des deux gouvernemens par le style des notes officielles échangées à Rastadt. L'un et l'autre réparait ses forces avec activité : bien loin de diminuer un état militaire prodigieux, le gouvernement français tenait sans

cesse en mouvement la masse de ses armées, et soutenait leur enthousiasme par les apprêts d'une descente en Angleterre, par l'audacieuse expédition de Bonaparte, et la conquête de l'Egypte. L'Autriche organisait et augmentait ses armées.

C'était déja presque un état d'hostilités que cette défiance réciproque, qui éclatait surtout dans les moyens que prenait chacun des deux gouvernemens pour s'affermir dans ses nouvelles acquisitions en Italie. La cour de Vienne croyait ne pouvoir garantir l'ancien Etat de Venise de la fermentation révolutionnaire, ni en arrêter les progrès chez ses alliés, que par la présence d'une armée. Le Directoire croyait qu'il ne pouvait consolider les nouvelles Républiques reconnues à Campo-Formio, qu'en leur inspirant le goût des armes; car le soin de leur conservation, les idées

de simple défense, paraissaient être inconciliables avec leur situation orageuse; et l'on ne doutait pas que l'esprit de propagation et de conquête ne leur donnât assez de ressort pour se soutenir contre un ancien maître, un voisin puissant intéressé à les détruire.

Ces germes se développèrent au midi de l'Italie par l'établissement d'une nouvelle république romaine, et au nord par la destruction de celle des Treize Cantons. Cet accroissement de puissance, et les avantages offensifs que donnait à la République française l'occupation des Etats de l'Eglise et de la Suisse, durent décider l'Empereur à recommencer la guerre, parce que la base de son existence était ébranlée par ces derniers évènemens; ses rapports politiques altérés, peut-être ses projets ultérieurs évanouis. Le cœur de l'Empire restait

ouvert et sans défense; et celle des Etats héréditaires perdait tout l'avantage de leur position géographique.

Il semble pourtant, qu'au moment de recourir aux armes, les deux gouvernemens aient voulu éviter la guerre, qu'ils en aient redouté les conséquences, et qu'après avoir fait les frais des préparatifs, ils eussent préféré de demeurer dans cet état de défiance, respectivement armés et redoutables l'un à l'autre. Cette conjecture expliquerait des négociations dont tout le secret n'a pu percer encore. On doit croire que l'opposition de principes a plus que celle des intérêts empêché de faire les seules demandes ou les seules concessions qui pouvaient maintenir la paix, et l'on s'efforçait encore de résoudre ces difficultés, quand une étincelle sortie du Vésuve renouvela l'incendie.

A peine les regards de toute l'Eu-

rope étaient-ils dirigés sur ce nouveau théâtre de guerre, que la capitale et le royaume de Naples étaient déja tombés au pouvoir des armées françaises. L'un des plus célèbres généraux et sans doute le plus malheureux, le général Mack, avait ouvert cette campagne et fait prendre l'offensive à l'armée napolitaine : ses premières marches furent si bien combinées, que les différens corps de troupes françaises, qui bordaient la frontière des Etats de l'Eglise, de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, se trouvaient séparés dès les premières attaques : tournées de toute part en deçà et en delà des montagnes par la direction et le déploiement des colonnes, débordées par des forces très-supérieures, les troupes françaises, aux ordres du général Championnet, ne devaient pas pouvoir se rallier en avant de leurs positions, et n'y de-

vaient vraisemblablement tenir que le tems nécessaire pour couvrir leur retraite par la Romagne.

Mais autant les Français mirent de vigueur dans la défense des positions qu'ils occupaient, et de célérité dans leur ralliement, autant les Napolitains mirent de mollesse et de négligence dans leurs attaques combinées, de précipitation dans leur retraite, de désordre dans leur fuite; un seul des généraux commandans leurs colonnes, un Français (M. de Damas, au courage et aux talens duquel ses compatriotes n'ont pas manqué de rendre justice), exécuta fidellement les ordres du général Mack, et surpassa ses espérances par sa glorieuse retraite. Après cette déroute, et les défections qui la suivirent, la rigueur de la saison, le tems nécessaire pour rétablir les communications dans l'Abbruzze; enfin les désordres d'une ar-

mée et d'un peuple livré à la plus affreuse anarchie, furent les seuls et les derniers obstacles que le général Championnet eut à vaincre.

Quoique l'histoire de cette courte campagne se lie naturellement, et comme une cause immédiate à l'histoire de la guerre présente, nous n'en retracerons cependant pas les détails qui nous éloigneraient trop du but que nous nous empressons d'atteindre. Ce mémorable épisode est présent à tous les esprits. C'est un de ceux dont les scènes rapides et sanglantes fixeront le plus les regards de la postérité, comme les nôtres s'arrêtaient autrefois avec un vif intérêt sur les expéditions des Français en Italie dans le seizième siècle, et précisément contre Naples; expéditions toujours rapides et presque toujours malheureuses.

Depuis la conquête du reste de

l'Italie, il paraît que le gouvernement français se flattait encore de rester en paix avec l'Empereur, et d'affermir les Républiques helvétique et romaine. Le Directoire croyait ne pouvoir pas exiger de moindres gages de sécurité au dehors ; de plus grands sacrifices auraient fourni des armes au parti qui, persistant dans ses vues et dans ses moyens, ne cesse d'exciter à la guerre pour renverser la puissance publique quelle qu'elle soit. Peut-être aussi la cour de Vienne espérait-elle que la seule menace de recommencer la guerre, et de remettre au sort des armes celui de tant d'avantages acquis à la République française, que l'immensité de ses apprêts, que la marche des armées russes donneraient assez de poids à l'ultimatum présenté au Directoire, pour que la Suisse et les Etats de Naples et de l'Eglise fussent évacués.

On parlait encore de paix; mais la guerre était dans le cœur de tout le monde : on ne cherchait plus qu'à gagner du tems. Le recrutement très-lent des armées françaises par la voie de la conscription militaire, la difficulté de l'organisation des trois principales armées, après tant de mouvemens et de mélanges de troupes, la rigueur de l'hiver qui s'opposait, malgré l'avantage des communications par la Suisse, au versement nécessaire de troupes de l'une à l'autre armée; tels durent être les motifs qui engagèrent le Directoire à prolonger la trève jusqu'à la belle saison, toujours plus favorable au développement d'un grand plan de guerre offensive dans les pays de montagne.

Même dessein, mêmes motifs de temporisation du côté des Impériaux; le recrutement des corps, leurs remontes, leurs réparations avaient, à

ce qu'il paraît, fait disperser l'armée, soit en Bohême, soit dans d'autres provinces éloignées de la frontière de Bavière, à l'exception du corps d'armée cantonné dans l'ancien Etat de Venise et dans le Frioul. La marche, par échelons, et nécessairement très-lente de l'armée russe, et sa station successive dans les quartiers de rafraîchissement ne pouvait être précipitée. Enfin, le projet de lier un plan d'opérations entre l'armée impériale d'Allemagne et celle d'Italie supposait que les communications, par le Tyrol, fussent déja praticables.

Cependant, dès la fin du mois de février, l'arsenal diplomatique était épuisé par les deux partis, et les notes communiquées ne servaient plus qu'à s'épier réciproquement, à s'assurer auquel des deux les délais prolongés étaient le plus profitables.

Ce problême fut résolu par le Di-

rectoire, quand il fut assuré de la destination de l'armée russe à opérer en Italie, et qu'il vit la grande armée autrichienne se former, sous les ordres de l'archiduc Charles, entre le Lech et le Danube.

Les mouvemens des quatre armées françaises, celle d'Italie, celle de Suisse, celle du Danube et celle d'observation, la menace du passage du Rhin, la demande de la retraite de l'armée russe, levèrent à Vienne les derniers doutes.

Ainsi finit cette trève dans laquelle les amis de la paix et de l'humanité ne durent jamais placer leurs espérances.

PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

DU 1er. MARS AU 1er. MAI 1799.

La guerre étant décidée, les forces qui allaient être opposées à celles des Français en Allemagne et en Italie, et l'avantage de position que donnait l'occupation de la Suisse, ne pouvait manquer de déterminer le Directoire à prendre l'offensive; il n'avait point d'autre moyen de prévenir la jonction de l'armée russe à l'armée autrichienne sur l'Adige, que de déposter celle-ci de la forte position qu'elle occupait sur cette rivière.

Mais ce succès dépendait de celui des attaques contre la frontière du Tyrol; et pour les exécuter, il fallait s'emparer des passages par les montagnes, et distraire

l'attention des Impériaux en attirant sur le Danube leurs principales forces.

La Suisse couvrant cette attaque centrale, devait soutenir aussi la droite de l'armée du général *Jourdan*, dont la dénomination d'armée du Danube indiquait la destination.

Ce plan très-vaste, mais très-bien lié, se développa avec une précision et une rapidité dont l'histoire militaire offre peu d'exemples.

Le point important était de s'emparer du pays des Grisons et de la vallée du Rhin, pour pouvoir pénétrer dans celle de l'Inn; et comme le principal effort des armées françaises devait être par leur centre qui se trouvait en mesure, leurs mouvemens sur le cours du Rhin commencèrent par la gauche plus éloignée du théâtre sur lequel le gouvernement français avait intérêt de porter la guerre.

Une armée d'observation, commandée par le général *Bernadotte*, s'avança dans le Palatinat au moment même où celle du général *Jourdan* passait aussi le Rhin. Manheim fut occupé par les Français, Philips-

bourg sommé ne fut point rendu par le commandant de la garnison impériale qui, sous l'abri des inondations, mit sa place hors d'insulte.

Dès le 4 mars, le général *Bernadotte* avait pris poste à Heidelberg et pénétré dans la vallée du Necker jusqu'à Heilbronn.

Le général *Jourdan* avait fait défiler son armée, qu'on estime avoir été forte à cette époque d'environ 40,000 hommes, sur les ponts de Kehl et de Bâle, du 1er au 3 mars.

Le 4, l'avant-garde française, commandée par le général *Vandamme*, suivie par la colonne du centre, avait déja passé le Hornberg et se trouvait à Villingen; la colonne de gauche, conduite par le général *Saint-Cyr*, était à Freudenstadt, et la droite, sous les ordres du général *Férino*, marchait par les villes forestières de Rheinfeld et de Waldshut.

Tous les défilés étaient franchis, et les colonnes de l'armée de *Jourdan* se dirigeaient vers le Danube, quand l'Archiduc, qui avait rassemblé la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Lech, et

pris son quartier-général à Friedberg, passa cette rivière les 4 et 5 mars. Son premier soin fut de jeter un corps de troupes et des approvisionnemens dans Ulm, qui paraissait menacé et qui devait être l'appui de sa droite; il fit défiler par Donauwert et Guntzbourg, la partie de son armée cantonnée sur la rive gauche du Danube, et marcha par Mindelheim sur Memmingen, où le général *Schmidt*, chef de son état-major, établit le quartier-général le 9.

Nous avons fait observer que les Français avaient profité de leur position avancée en Suisse, pour franchir rapidement les montagnes noires, et dépasser la hauteur du lac de Constance, afin de pouvoir lier et soutenir leurs attaques.

Les Impériaux n'avaient pas un moindre intérêt à rendre leur ligne contiguë; l'Archiduc prit sur l'Inn une position parallèle à la ligne générale des opérations des Français : il avait sa gauche à Kempten, son centre à Memmingen, et sa droite s'étendait jusqu'à Ulm : cette position avait l'avantage d'être à-la-fois offensive et défensive. Elle le mettait à portée de soutenir le pivot de

la gauche dans le Vorarlberg ; et à mesure qu'il se portait en avant, le lac, principal obstacle à l'ensemble des opérations des Français, couvrait les marches et les contre-marches qu'il était obligé de faire, et doublait ainsi la force de cette aile.

Telle fut, après leur rassemblement, la distribution des différens corps de l'armée autrichienne dans le cercle de Suabe et dans le Tyrol.

Le général *Sztarrai* commandait un corps détaché sur la rive gauche du Danube; il couvrait la droite de l'armée, et observait les mouvemens de celle du général *Bernadotte.*

Le général *Kerpen* commandait à Ulm.

Le général *Hotze* à Feldkirch.

Les généraux *Bellegarde* et *Laudon* rassemblaient un corps d'armée dans le Tyrol.

Le général *Auffenberg* commandait le corps détaché dans les Grisons.

Le général *Nauendorf* commandait le corps d'avant-garde de la grande armée.

Nous acheverons de faire connaître la répartition des forces du côté des Français, à mesure que nous développerons leurs attaques.

Rarement on parvient à connaître, même quand le secret cesse d'être important, la force effective des armées, surtout à l'ouverture de la campagne: les rapports contradictoires ne peuvent, à cet égard, présenter un résultat satisfaisant; il faut renouveler ses conjectures suivant les lumières qui naissent des mouvemens et des actions. Voici l'approximation la plus vraisemblable pour cette première époque:

ARMÉES FRANÇAISES.	hommes sous les armes.	ARMÉES IMPÉRIALES.	hommes sous les armes.
Armée d'observation et garnisons depuis Dusseldorf jusqu'à Manheim......	25,000	Armée d'observation et garnison de Würtzbourg.	24,000
Armée du Danube	42,000	Grande armée en Suabe........	66,000
Armée de Suisse..	45,000	Dans le Vorarlberg.	18,000
Armée principale d'Italie.......	50,000	Dans les Grisons...	7,000
		Dans le Tyrol....	18,000
		Armée d'Italie sur l'Adige.......	36,000

Nota. On n'a pas compris, dans cet aperçu, ni les troupes auxiliaires levées par les Français dans les pays conquis, ni les milices du Tyrol, ni le grand nombre de postés entièrement détachés sur les flancs et sur les derrières des armées opposées.

Le général *Jourdan* s'aperçut bientôt que l'armée autrichienne, au lieu de se porter sur la rive droite du Danube, tenait une ligne moyenne entre le fleuve et la rive orientale du lac; il se pressa d'occuper lui-même l'intervalle le plus resserré qui lui offrait des positions avantageuses, et assurait sa communication par Schaffhouse avec l'armée de Suisse. Il rapprocha son aile gauche; le général *Saint-Cyr* qui la commandait, après avoir fait retrancher le défilé de Freudenstadt, marcha par Rothweil, Dutlingen, et s'avança jusqu'à Mœskirch.

Ainsi peu de jours après la sortie des troupes de leurs quartiers d'hiver, des armées formidables se trouvaient en présence dans des positions parallèles, et, pour ainsi dire, en ordre de bataille, sur une ligne contiguë depuis les bords du Danube jusqu'au golfe Adriatique.

Nous devrions fixer l'attention de nos lecteurs sur ces progrès de la science de la guerre, que nous avons eu lieu de faire remarquer dans l'introduction qui précède ces notices historiques. On pourrait présenter, comme l'objet d'une nouvelle étude,

cette application des principes et des moyens de l'art à des parties du globe si étendues, que tel pays, dont les limites naturelles circonscrivaient autrefois les plus vastes combinaisons militaires, n'est plus aujourd'hui qu'une portion de l'immense théâtre de la guerre.

Quoique les divers accidens du terrain n'aient rien perdu de leur importance et de leurs avantages, s'ils sont combinés avec la tactique des différentes armes, cependant les positions d'armée, les places et les postes ont, dans le nouveau système, des rapports différens relativement à l'ensemble et au but général.

Mais si nous nous permettions de développer ces observations, nous serions forcés d'interrompre le fil de cette histoire; nous nous bornerons donc à le rappeler, à les rendre plus sensibles par des exemples, dans le récit de la bataille générale, du choc simultané de toutes les forces des deux grandes puissances militaires du continent, dès l'ouverture de la campagne. Les premières hostilités commencèrent à la droite des deux armées françaises opposées à la

grande armée, et aux corps détachés qui étaient sous les ordres de l'Archiduc.

Le général *Massena*, qui avait établi son quartier à Alstetten dans le Rheinthal, s'approcha de l'entrée du pays des Grisons.

Dans la nuit du 5 au 6 mars, pendant que *Jourdan* se rapprochait du lac de Constance et s'avançait jusqu'à Stockach, le général *Massena* marcha sur Sarganz, et fit sommer le général *Auffenberg* d'évacuer le pays des Grisons. Ses attaques, pour l'y contraindre par la force, furent ainsi dirigées.

Il fit faire par sa gauche, sous les ordres du général *Oudinot*, une fausse mais très-vive attaque sur Feldkirch, afin de prévenir le secours que le général *Hotze* n'eût pas manqué de porter à Coire.

Une colonne de droite, sous les ordres du général *Demont*, tourna, par les sommités, la position de Coire, et attaqua les postes et les ponts supérieurs du côté de Reichenau.

Enfin, le général *Massena*, conduisant lui-même la colonne du centre, passa le Rhin vers deux heures, et se portant sur

le poste de Baltzers, à la rive droite, il intercepta toute communication avec Feldkirch.

Les postes de Mayenfeld et Zollbrück, à l'entrée de la vallée, s'étant maintenus, le général *Massena* s'obstina à forcer le défilé et attaqua, l'épée à la main, le fort de Lucien-Steig. Ce ne fut que vers huit heures du soir, après une action très-sanglante, qu'il l'emporta et s'ouvrit l'entrée du pays des Grisons.

Les Français avaient déja, d'un autre côté, passé le Rhin presqu'à la nage à Ragatz, et enlevé le poste de Haldenstein.

Le général *Auffenberg*, tourné par les divisions qui avaient pris poste sur le Rhin au-dessus de Coire, n'ayant plus aucune espérance d'être secouru ni par les siens, ni par les Grisons qui ne prirent pas les armes, dut renoncer à tous les moyens de faire sa retraite ; il se défendit encore honorablement devant Coire, où il fut enveloppé et forcé de se rendre prisonnier avec le reste de ses troupes.

Le même jour 7 mars, le général *Hotze* qui, pendant l'attaque de *Massena* sur Lucien-Steig, avait été retenu dans sa posi-

tion à Feldkirch par celle du général *Oudinot*, tenta d'aller au secours du général *Auffenberg*; il fut de nouveau attaqué par les Français, les repoussa vivement; mais ne put sortir du Vorarlberg.

Maître du pays des Grisons, le général *Massena* profita de ses avantages: il fit attaquer encore Feldkirch, quoique sans succès, et porta par sa droite une division entière vers les sources de l'Inn. Le général *Casa-Bianca* entra le 13 mars avec des forces supérieures dans le Haut-Engadin, et força le général *Laudon* à se replier.

Tels furent les premiers mouvemens et les succès de l'armée française de Suisse. Pour que le général *Jourdan* eût pu en profiter, il eût fallu que les retranchemens de Feldkirch eussent été forcés, et que le général *Massena* eût pu communiquer avec lui par Bregenz, Lindau, et la rive orientale du lac de Constance. Jusques là il n'eût osé se compromettre, et devait se borner à épier le moment d'écarter la gauche de l'armée de l'Archiduc, pour tourner lui-même le lac, et faciliter une attaque décisive sur Feldkirch.

Dans cette vue, sans doute, le général *Jourdan* manœuvra par son aile gauche, qu'il porta en avant jusqu'à Sigmaringen sur le Danube; son centre était le 10 à Mœskirch, et sa droite s'étendait jusqu'à Ueberlingen, sur le bord du lac.

En opposition à ce mouvement, l'Archiduc porta son corps d'avant-garde, commandé par le général *Nauendorf*, en avant de sa gauche; il passa l'Iller à Aidrach, et marcha par Leutkirch.

Le 11, il porta son quartier-général à Wurzach; la ligne de ses postes avancés s'étendait de Lindau jusqu'à Ulm, en passant par Ravensbourg et Biberach.

Dans ces positions entre le lac de Constance et le Federsée, les deux armées n'étaient plus qu'à une marche l'une de l'autre: elles se gardaient avec beaucoup de précaution et de réserve. Les patrouilles des petits corps détachés de l'une et l'autre armée, au-delà du Danube, dans le pays de Wirtemberg, pour veiller sur leurs flancs, s'étaient rencontrées sans s'attaquer.

Cet état d'observation était d'une et d'autre part relatif au poste important de

Feldkirch, que l'Archiduc voulait achever de renforcer et de mettre tout-à-fait hors d'atteinte, et que *Jourdan* desirait de voir tomber, avant que de rien entreprendre. Il avait d'ailleurs reconnu la supériorité des forces de l'Archiduc. Il envoyait de fréquens couriers au général *Bernadotte*, pour lui demander des troupes de son armée d'observation, et lui proposer de se rapprocher lui-même de sa gauche.

Du 11 au 12, les retranchemens de Feldkirch furent assaillis par les Français avec la plus grande vivacité; ils jettèrent un pont sous le feu des Autrichiens, emportèrent deux retranchemens, renouvelèrent l'attaque jusqu'à six fois, et se retirèrent avec une perte considérable. Le 14, ils attaquèrent de nouveau, et n'eurent pas plus de succès.

Après cette époque, l'Archiduc prenant sans doute d'autant plus de confiance dans la force de sa ligne défensive qui, de Feldkirch à Lindau, couvrait obliquement sa gauche, poussa plus avant, dans la direction de Stockach, les avant-postes du général *Nauendorf*. Le 16, il porta son quartier-général un peu plus vers sa droite à

Ochsenhausen, et rassembla son corps d'armée.

Jourdan, qui attendait des renforts et ne désespérait point du succès des attaques de *Massena* sur Feldkirch, se replia sur Engen, concentra ses forces, rappela tout ce qu'il avait laissé en arrière de sa gauche, et feignit d'attendre, dans une position plus resserrée, entre Hohentwiel et Dutlingen, l'attaque de l'armée autrichienne.

On ajoute ici, comme une simple conjecture, que l'armée d'observation commandée par *Bernadotte* sur le Bas-Rhin, était vraisemblablement très-faible, et que ce général sollicité avec raison par *Jourdan* de le soutenir, n'avait pas lui-même encore les moyens sur lesquels il avait compté pour suivre son plan d'opérations, et faire une diversion plus efficace que les renforts qu'il lui envoya.

Quoi qu'il en soit, une action générale entre les deux armées devenait inévitable; elles s'observaient et se mesuraient de si près, qu'il restait à peine entre elles assez de terrain pour les mouvemens de leurs avant-gardes.

Jourdan ne voulut pas perdre les avantages de l'agression, et dut en effet soutenir le système général d'offensive auquel ses opérations étaient liées. Il avança donc encore son avant-garde jusqu'à Pfullendorf, où il porta son quartier-général le 18. Les divisions de *Saint-Cyr* et de *Vandamme* réunies formaient sa gauche, qui était encore au-delà du Danube. Son centre occupait le terrain compris entre la rive droite de ce fleuve et Mœskirch; sa droite, sous les ordres de *Férino*, s'étendait vers le lac de Constance, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à Mersbourg et Buchorn.

Le 20 mars, l'Archiduc prit poste sur les hauteurs de Salgau et d'Altschhausen : il fit marquer un camp derrière son avant-garde, et établit son quartier-général près de Schussenried. Le gros de l'armée autrichienne était encore à une petite marche en arrière. — Cette position était à la vue de celle des Français. — Le vallon et la petite rivière d'Ostrach se trouvaient entre les deux armées.

Un adjudant du général *Jourdan* se présenta au camp de l'avant-garde autri-

chienne où commandait le prince de Schwartzemberg. Il demanda si la dépêche de la cour de Vienne, attendue par le Directoire, était arrivée, et sur la réponse négative du prince, il déclara la rupture de l'armistice.

Cette formalité fut suivie d'une attaque très-vive. L'avant-garde autrichienne fut repoussée jusqu'à Holzkirchen et Klostersussen, jusqu'à ce que les détachemens du gros de l'armée arrivèrent pour la soutenir.

Après ce premier engagement, les Français prirent une position avantageuse sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen.

Le 21, l'Archiduc attaqua à son tour; et pour parvenir à déposter *Jourdan* de sa position en avant de Pfullendorf, il forma trois colonnes d'attaque: celle de droite, aux ordres du prince de Furstemberg, passa tout près de Mengen le long du Danube; la colonne de gauche suivit le chemin d'Altschhausen à Pfullendorf; il conduisit lui-même sa colonne du centre à travers le vallon marécageux de l'Ostrach, par la chaussée de Salgau.

Jourdan, après une vive résistance sur

tout le front de sa ligne, n'ayant pu maintenir sa gauche déja tournée, abandonna sa position sur l'Ostrach, et se retira en bon ordre, dans la nuit du 20 au 21, sur les hauteurs de Pfullendorf. Mais les progrès qu'avait fait la colonne de droite de l'armée autrichienne dans la direction de Mœskirch, ne lui permirent pas de rester dans cette position; et les dispositions que fit l'Archiduc, dans la journée du 22, pour envelopper totalement l'aile gauche avec des forces supérieures, le décidèrent à se retirer, dans la nuit du 22 au 23, à Stockach et Engen. La tête de la colonne française qui s'était avancée jusqu'à Buchorn, fut coupée et ne put faire de retraite.

Ces deux premiers combats furent très-sanglans; les deux armées déployèrent une artillerie formidable et plus nombreuse, en raison du nombre des combattans, que tout ce qu'on avait vu dans les guerres précédentes. Les Impériaux avaient surtout une artillerie légère ou artillerie à cheval, beaucoup plus forte et mieux exercée que dans les dernières campagnes, où les Français avaient les premiers perfec-

tionné cette arme, et l'avaient employée avec le plus grand succès.

Le premier effort du général *Jourdan* contre la droite de l'Archiduc, avait évidemment pour objet de l'éloigner de la rive du lac de Constance, afin de faciliter le mouvement qu'il avait combiné avec le général *Massena*, pour prendre en revers et attaquer de front les retranchemens de Feldkirch. Ce fut pour prévenir l'exécution de ce dessein que le général *Hotze*, dès le 21, au moment même de la première attaque de *Jourdan*, laissa le soin de la défense de Feldkirch aux généraux *Laudon*, *Bellegarde* et *Jellachich* qui s'y étaient réunis, et marcha par Bregenz sur Lindau, avec un corps d'environ 10,000 hommes, pour s'opposer aux mouvemens de la droite de l'armée de *Jourdan*.

A peine le général *Hotze* eût-il quitté Feldkirch, que le général *Massena*, voulant profiter de la diversion opérée par les attaques de *Jourdan* sur les bords du Danube, renouvela les siennes contre Feldkirch.

Le général *Oudinot* parvint, le 22, à établir des batteries sur des hauteurs qui

dominaient le flanc gauche de cette position; mais il en fut délogé par le général *Jellachich*, qui emporta ces batteries l'épée à la main.

Cependant le mouvement rétrograde du général *Jourdan* devant l'Archiduc, ne laissant plus au général *Massena* qu'un instant favorable, il voulut le rendre décisif avant le retour du général *Hotze*. Il attaqua donc le 23 la position de Feldkirch sur divers points, avec un corps considérable de grenadiers réuni à la division du général *Oudinot*.

Cette dernière attaque, conduite avec la plus grande vigueur par le général *Massena* en personne, fut repoussée par les Impériaux. Elle coûta beaucoup de sang; *Massena* ne renonça à l'emporter qu'après avoir détruit, au pied des retranchemens, une grande partie de l'élite de son armée. Forcé de repasser le Rhin, il se retira dans les Grisons, et porta le corps du général *Oudinot* à Rheineck, poste important à l'entrée du Rhin dans le lac de Constance.

Le général *Hotze* rentra avec son corps.

dans la position de Feldkirch, si difficilement conservée.

L'Archiduc, profitant de son avantage, resserrait de plus en plus les postes de *Jourdan*. Celui-ci ayant repris sa forte position en arrière de Stockach, sûr de sa retraite par Schaffhouse et par les défilés des montagnes, fit un dernier effort pour écarter l'armée de l'Archiduc du lac de Constance. La réussite de l'ensemble du plan de campagne dépendait de cette entreprise. Il résolut de tenter le sort des armes dans une bataille, pour obtenir un succès, que ni la rapidité de ses marches, ni l'avantage remporté par *Massena* dans les Grisons et dans l'Engadin, ni les attaques réitérées de ce général contre Feldkirch, n'avaient pu lui procurer.

Le 24 mars, il y eut quelques affaires de poste entre les deux armées. Les Autrichiens poussèrent leurs escarmouches jusqu'à Engen; les Français se maintinrent sur les hauteurs de Tuttlingen.

Le même jour, l'Archiduc partit de Pfullendorf, et prit une position devant Stockach, sa droite sur les hauteurs de Mals-

birn, vis-à-vis Nellenburg; la gauche s'étendant de Zollbrück à Wallenwies.

Le 25, à la pointe du jour, le général *Jourdan* fit attaquer les avant-postes de l'armée autrichienne, et forma la sienne en trois colonnes : la première à sa droite sur le chemin de Singen, commandée par *Férino*, se dirigeant sur Steisslingen, devait tourner l'aile gauche des Autrichiens ; la seconde, dans le centre, prit le chemin d'Engen à Aach ; la troisième à sa gauche, commandée par *Saint-Cyr*, marchait sur l'avant-garde du général *de Meerfeld* par le chemin de Tuttlingen à Lipptingen.

Ce fut par cette aile gauche que la bataille fut engagée. Ses attaques impétueuses déposèrent le général *Meerfeld* de sa position à Tuttlingen. Le général *Saint-Cyr* battit cette avant-garde et la pressa si vivement, qu'elle fut forcée de se retirer en désordre jusqu'au bois situé entre Lipptingen et Stockach ; une partie même fut poussée jusqu'à Schwandorf, sur le chemin de Tuttlingen à Mœskirch. Le général *Saint-Cyr* poussa le corps du général *Meerfeld* jusqu'à l'extrémité de ce bois.

La position de l'armée autrichienne allait être tournée, quand l'Archiduc tira des forces de sa gauche. Depuis cinq heures du matin, l'avantage était du côté des Français..... c'est le moment, sans doute, où le général *Jourdan* a assuré qu'il avait donné l'ordre d'une charge de cavalerie, à l'inexécution duquel il a attribué la perte de la bataille. L'Archiduc donna celui d'attaquer le bois, occupé par les troupes du général *Saint-Cyr*.

Ici commença l'un des plus furieux combats d'infanterie qui jamais aient été livrés. L'Archiduc mit pied à terre, et chargea à la tête des grenadiers. Le prince d'*Anhalt* et le général prince de *Furstemberg*, qui y fut tué, conduisirent de même leurs colonnes. Les Français ne furent cependant repoussés hors du bois qu'après une résistance désespérée. Le corps des carabiniers français couvrit la retraite, et fut chargé à-la-fois par les grenadiers et par les cuirassiers impériaux. Le général *Saint-Cyr* dut céder à ce dernier et terrible effort, et se replia sur Lipptingen.

La nuit seule mit un terme au carnage;

10,000 hommes tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille.

Les Français rentrèrent dans leur position d'Engen et Tuttlingen, et la conservèrent pendant la nuit.

Le 26, le général *Jourdan* fit sa retraite par sa droite sur Schaffhouse, par Singen, Engen et Hitzingen, et par la gauche en défilant sur le pont de Tuttlingen.

Le 27, il posta son quartier-général à Villingen. Le général *Saint-Cyr* continua, avec la colonne de gauche, à se retirer par Rothweil. L'artillerie et les équipages repassèrent les défilés ; une partie du centre se retira sur Fribourg, et de là sur Bâle et Huningue. Le général *Vandamme* couvrit le flanc de l'armée, et se retira avec son arrière-garde par Balingen sur Oberndorf.

L'Archiduc établit son quartier-général à Lipptingen, et fit suivre, par de fortes avant-gardes, la retraite du gros de l'armée de *Jourdan*, qui prit une position au Hornberg.

Afin de suivre fidèlement la méthode que nous avons adoptée, pour l'ensemble, l'ordre et la clarté de nos relations, nous

aurions dû rappeler plutôt ce qui se passait au centre et sur la ligne générale dans cette partie du Tyrol, qui confine aux Grisons et à la Valteline, et dont l'occupation et les communications importaient si fort au succès des premières opérations de l'armée française d'Italie.

Nous n'avons pas voulu distraire le lecteur des mouvemens respectifs des armées sur le Danube et de leur rapide développement. Nous devons retourner maintenant aux sources de l'Inn et de l'Adige, à cette clef de l'Allemagne et de l'Italie, si vivement et si justement disputée.

Le général *Casa-Bianca* qui était entré le 13 mars dans le haut Engadin, voulant sans doute assurer son flanc droit avant de percer plus avant, se porta avec une partie de sa division sur Bormio. Il attaqua du 16 au 17 le corps du général *Laudon* qui s'y était posté, et le força de se retirer dans le Wintschgau, où le général *Bellegarde* porta, pour l'appuyer, une partie de son corps de réserve.

En même tems, la division du général *Lecourbe* étant aussi entré dans l'Engadin,

les Français attaquèrent, mais sans succès, les postes de Martinsbrück, de Finstermünz et de Nauders.

La frontière du Tyrol était encore intacte: le général *Laudon* occupait le Münsterthal avec un corps d'environ 5000 hommes. Il avait pris poste à Tauffers, gardant les défilés vers l'Engadin et vers la Valteline, et couvrant l'entrée de la vallée de l'Adige, appelée Venosta. Il communiquait aussi avec les postes de Nauders et de Martinsbrück, par le vallon appelé Malsheide, où se trouve la principale source de l'Adige.

Le général français *Lecourbe*, ayant reçu des renforts, combina une attaque générale contre tous les postes. Il marcha avec sa division sur Martinsbrück et Nauders, et dirigea les colonnes, commandées par les généraux *Dessolles* et *Loison*, sur le Münsterthal.

Pour y parvenir, les Français, sous les ordres du général *Dessolles*, surmontèrent des difficultés et des dangers qui eussent arrêtés les guides les plus intrépides des glaciers. Ils gravirent, malgré les neiges et les glaces, l'une des plus hautes montagnes des Alpes

Juliennes, le Wormser-Joch, qui sépare les sources de l'Adda de l'une de celles de l'Adige. Après avoir ainsi tourné les défilés retranchés que les Autrichiens gardaient avec la plus entière sécurité, les Français, parvenus aux plus hautes sommités, se laissèrent glisser, ou plutôt se précipitèrent avec leurs armes, d'une élévation prodigieuse. *Dessolles*, ralliant tout ce qui avait pu franchir ces abîmes, surprit, attaqua à revers Glurentz et surtout le poste de Tauffers, que le général *Laudon* avait fait retrancher. Les Autrichiens se défendirent avec obstination; mais durent enfin se rendre. Il ne restait plus de retraite au corps du général *Laudon*, parce que, pendant cette attaque si téméraire, le général *Loison* avait aussi pénétré d'un autre côté et tourné Nauders, pendant que le général *Lecourbe* avait forcé le poste et le passage de Saint-Martinsbrück : troupes, canons, bagages, tout fut pris. Le général *Laudon*, avec un petit nombre de fantassins et quelque cavalerie, perça la chaîne des Français au-dessus de Glurentz, et se retira dans la vallée de Venosta, où il trouva le général

Bellegarde qui marchait pour le dégager, et qui, de concert avec lui, s'occupa de couvrir Botzen, et de presser la levée des milices du Tyrol.

Les Français s'avancèrent jusqu'au poste de Schluderns, se trouvèrent maîtres de la tête des deux grandes vallées du Tyrol, et purent croire qu'ils avaient obtenu le succès le plus difficile, comme aussi le plus essentiel, pour les opérations ultérieures de leurs armées en-deçà et en-delà des Alpes.

Pendant que les armées françaises de *Jourdan* et de *Massena*, contraintes d'abandonner l'offensive, prenaient, sur la rive gauche et suivant tout le cours du Rhin depuis sa source jusqu'à son embouchure, la plus redoutable ligne de défense que la nature et l'art puissent offrir, l'armée française d'Italie cherchait à déposter les Impériaux de leur forte position sur le bas Adige, pour les rejeter sur la Brenta. Elle redoublait d'efforts pour emporter cèt avantage avant l'arrivée des troupes russes, dont les premières colonnes n'étaient attendues que vers le 12 avril.

Le général *Scherer* avait rassemblé son armée sur la frontière de la république cisalpine, derrière les places de Peschiera et de Mantoue ; pendant que l'armée autrichienne se formait sous les ordres du général *Kray*, à la rive gauche de l'Adige, derrière les places de Vérone et de Porto-Legnago.

Le général *Scherer* attaqua le 26 mars, avec six divisions, toute la ligne autrichienne, entre le lac de Garde et l'Adige. Il destina une de ces divisions à masquer et insulter Porto-Legnago qui appuyait la gauche de l'armée autrichienne; deux autres divisions se portèrent sur Vérone, et trois divisions entières furent destinées à forcer et tourner les positions de la droite des Autrichiens. La chaîne des postes de ceux-ci s'étendait jusqu'à Bardolino sur le lac de Garde, et couvrait l'entrée de la vallée entre Rivoli et Chiesa. L'objet du général *Scherer* était de prendre à revers, par la rive gauche de l'Adige, la position de Vérone, qu'il attaquait de front par la rive droite : il espérait ainsi forcer les Impériaux à abandonner cette place. Les trois

divisions conduites par les généraux *Delmas*, *Grenier* et *Serrurier*, sous les ordres du général en chef *Moreau*, eurent d'abord un plein succès, emportèrent les rédoutes et les retranchemens, s'emparèrent de Rivoli, passèrent l'Adige, et, s'avançant jusqu'à la Chiesa, coupèrent la ligne des troupes autrichiennes, dont une partie fort mal traitée se retira dans la vallée jusqu'à Peri.

Les deux divisions du centre de l'armée française, conduites par le commandant en chef en personne, attaquèrent à la pointe du jour les dehors de Vérone, où commandait le général *Rheitzen*. Les postes de Ste-Lucie et de St.-Maximin furent assaillis à-la-fois : celui de Ste-Lucie, défendu par les généraux *Minckwitz* et *Liptay*, qui y furent blessés, fut enlevé par les Français ; le poste de St.-Maximin aussi vaillamment disputé, pris et repris jusqu'à sept fois, resta aux Autrichiens. Le général *Kaïm*, qui y commandait, y fut blessé ; mais la chaine des avant-postes fut conservée par les Autrichiens, à l'exception de celui de Ste.-Lucie, où les Français se maintinrent.

Il paraît que pendant ce combat obstiné,

qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit, le corps qui défendait Vérone reçut des renforts, et que le général *Scherer* en tira aussi de sa gauche.

L'attaque de Porto-Legnago, où se trouvait le général *Servan*, qui y fut blessé, et le général *Devin* tué, échoua; et après un combat aussi vif que celui de Vérone, cette division fut obligée de se retirer sur Mantoue par Cérera.

Le lendemain de cette sanglante affaire, 27 mars, le général *Scherer* ne quitta le champ de bataille, qu'après avoir encore tenté inutilement plusieurs attaques.

Les divisions de gauche de l'armée française durent aussi, pour ne pas s'exposer à être coupées, repasser l'Adige et se retirer sous Peschiera. Ce ne fut qu'avec peine que le général *Moreau* se décida à ce mouvement rétrograde; il voulut que le général *Scherer* conservât sa position devant Vérone, et lui donnât le tems de l'attaquer en revers.

Le général *Kray*, qui s'était porté en forces sur sa gauche, et de sa personne à Porto-Legnago, s'aperçut que la plus

grande force des Français et le principal effort du général *Scherer* étaient dirigés contre le centre de la droite de sa ligne. Il marcha donc sur Vérone avec toutes les troupes dont il put disposer, présumant bien que les Français ne manqueraient pas de renouveler leurs attaques.

Les troupes étaient restées en présence et presque sur le champ de bataille : les morts n'avaient pu être enterrés depuis le 26, et le général *Scherer* convint le 29 au soir d'une suspension d'armes de quelques heures, pour remplir ce devoir.

Le lendemain, 30 mars, il fit attaquer de nouveau, par sa gauche, toute la chaîne des postes de l'armée autrichienne, et après avoir déposté le général *Kaïm* de sa position devant Vérone, il fit jeter des ponts sur l'Adige et passer la division du général *Serrurier*, qui fit replier les Autrichiens sur la rive gauche, jusqu'à une demi-lieue de Vérone; une de ses colonnes atteignait déja les hauteurs qui couvraient leur flanc droit, la route de Vicence et le camp de l'armée.

Pour repousser cette attaque, dont le

succès pouvait isoler les places de Vérone et de Legnago, le général *Kray* fit défiler à travers la ville la division du lieutenant-feld-maréchal *Frœlich*, qui, avec les généraux *Lattermann* et *Châteller*, avait repoussé l'attaque de Legnago. Cette division attaqua les Français sur trois colonnes avec un égal succès, les força; après une résistance opiniâtre, à se retirer vers les ponts. Cette retraite dut être si précipitée et la poursuite si vive, qu'une partie seulement des colonnes françaises put repasser l'Adige, les ponts ayant été rompus par les Français eux-mêmes, ou détruits par des pontonniers que le général *Kray*, dès le commencement de l'action, sut faire passer sur les derrières, et qu'il fit soutenir par un détachement. La retraite fut ainsi coupée à une colonne française presque toute entière, dont une partie se rendit prisonnière, et dont le reste chercha vainement son salut dans les montagnes. On a fait monter la perte des Français jusqu'à sept mille hommes; mais les rapports officiels ne l'ont pas constatée.

Le premier avril, le général *Scherer* re-

pliant toute sa gauche en-deçà du lac de Garde, après avoir jeté une forte garnison dans la petite place de Peschiera, concentra ses forces au-dessous de Villa-Franca, entre l'Adige et le Tartaro.

Cette position, qui couvre Mantoue, n'était pas seulement défensive. Le général *Scherer* menaçait de passer l'Adige entre Vérone et Porto-Legnago. Sa division de droite était campée devant cette dernière place; le reste de son armée occupait le camp de Magnan; son quartier-général était à Isola della Scala, sur le Tartaro.

La droite de l'armée autrichienne acheva de passer l'Adige, occupa Castel-Nuovo, masqua la place de Peschiera, et resserra la gauche de l'armée française.

Le général *Scherer* voulant empêcher les Autrichiens de tourner son flanc gauche, se décida à les attaquer, le 5 avril, sur tous les points et par trois fortes colonnes. Celle de droite, composée de deux divisions des généraux *Victor* et *Grenier*, était dirigée sur San-Giacomo, au-dessous de Vérone. La division d'avant-garde de *Delmas* marchait sur Dossobono, couvrant l'attaque

principale des colonnes du centre, formées des divisions de *Hatry* et *Mont-Richard*, et commandées par le général *Moreau*. La division du général *Serrurier* formait la colonne de gauche, et attaquait Villa-Franca.

Pendant ces dispositions, le général *Kray*, qui avait reçu la veille quelques renforts, soupçonnant, d'après un ordre parti de Peschiera et tombé entre ses mains, que le général *Scherer* allait encore tenter le passage de l'Adige, résolut de le prévenir. Il marcha donc au-devant des Français, avec le même projet d'attaque, dans le même ordre, ayant formé trois fortes colonnes sous les ordres des généraux *Mercandin*, *Kaïm* et *Zoph*.

Les deux armées reçurent à-la-fois et présentèrent la bataille : elle fut générale et sanglante. Le général *Moreau* perça dans le centre, et combattit sous les murs de Vérone. Tous les points de la ligne, sur laquelle les colonnes se rencontrèrent, furent disputé avec acharnement. Villa-Franca, attaqué par *Serrurier*, pris et repris, restait au pouvoir des Français vers la fin de la journée. Enfin, la colonne de

gauche de l'armée impériale, commandée par le général *Zoph*, et dont la tête était conduite par le colonel *Zach*, ayant réussi à tourner les deux divisions de droite de l'armée française, et les ayant forcées à la retraite, fixa la victoire jusqu'alors incertaine.

Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille jonché de morts. Le lendemain, 6 avril, le général *Scherer*, ayant évacué à-la-fois Isola della Scala et Villa-Franca, fit sa retraite par Roverbello, où son arrière-garde prit poste le 7. Pendant que l'armée française passait le Mincio à Goito, le général *Kray*, faisant aussi passer cette rivière à Vallegio, par une avant-garde bientôt suivie des deux divisions des généraux *Zoph* et *Kaïm*, achevait l'investissement de Peschiera. Celui de Mantoue du côté de l'est, la prise du poste important de Governolo par le général *Klenau*, et l'interruption des communications avec Ferrare, furent, du côté du Pô, les suites immédiates de la bataille de Maguan. Les Autrichiens s'empressèrent aussi d'en tirer avantage sur l'extrême

frontière, entre le Tyrol, le Bergamasc et le Brescian.

Depuis que les Français avaient dû renoncer à la jonction des armées de Suisse et d'Italie par le comté de Bormio, les Impériaux cherchaient à pénétrer dans la vallée de l'Oglio. Ces mouvemens tendaient à tourner entièrement la position générale de l'armée française, et à la forcer à prendre la ligne défensive entre le bas Oglio et l'Adda, pour couvrir le Milanais; mais ils étaient inutiles et prématurés, tant que le général *Scherer* conserverait l'offensive sur l'Adige.

Le 8 avril, toute la chaîne des postes français ou cisalpins, depuis Bormio jusqu'aux lacs d'Idro et de Garda, furent attaqués, et se retirèrent sur Brescia, après avoir évacué les retranchemens de St.-Antoine, et la petite forteresse de Rocca d'Anfo, située sur la rive occidentale du lac d'Idro.

Telle était, dans l'Italie supérieure, la position respective des armées française et autrichienne, au moment de l'arrivée des premières colonnes de l'armée russe.

Les généraux français *Lecourbe* et *Dessolles* avaient, à cette époque, abandonné les positions qu'ils occupaient dans le Tyrol à la tête des vallées en-deçà et au-delà de la chaîne de montagnes qui sépare les sources de l'Inn de celles de l'Adige. On se rappelle au prix de quels efforts ils avaient pénétré jusques-là et avec quel succès ils s'y étaient maintenus. La réunion des généraux *Laudon* et *Bellegarde*, après la défaite du corps que commandait le premier à Glurentz, leur activité à rassembler des forces dans le Wintschgau, l'alarme répandue dans tout le Tyrol, montrait assez l'importance des positions occupées par les Français. Ils tenaient, en effet, la clef du Tyrol, la sommité du pays, le partage des eaux; ils couvraient toutes les communications entre la Suisse et l'Italie, et pouvaient, en suivant le cours des rivières, par la vallée de l'Inn et par celle de l'Adige, faciliter les opérations de l'un et de l'autre côté, et pénétrer plus ou moins dans le Tyrol, selon les progrès plus ou moins rapides de leurs armées du Danube et d'Italie.

Mais ces avantages n'étaient relatifs qu'au plan de guerre offensive ; et depuis que le général *Massena* avait dû renoncer à forcer le général *Hotze* dans sa position de Feldkirch et à tourner le lac de Constance, depuis que la retraite de *Jourdan* avait même laissé ces efforts du général *Massena* sans objet, les postes de Nauders et de Tauffers, celui de Glurentz sur l'Adige, celui de Finstermünz, à l'entrée de la vallée de l'Inn, n'étaient plus que des postes avancés qui pouvaient être tournés, qui ne se liaient point à la défensive de la Suisse, et que bientôt on ne pourrait plus soutenir.

Dès le 29 mars, le général *Lecourbe* se retira dans l'Engadin, après avoir brûlé le pont de Finstermüntz.

Le 31 mars, la division du général *Dessolles* se retira sur Münster, et se retrancha dans les défilés. Elle y fut attaquée par le général *Bellegarde*, et après une résistance opiniâtre dans ses retranchemens de Tauffers et de Münster, après un combat très-vif, dans lequel son arrière-garde fut très-maltraitée, le général *Dessolles* se retira à Zernez.

Le 4 avrit, le général *Bellegarde* attaqua encore ses postes d'arrière-garde, et le repoussa dans le haut Engadin.

Il ne s'était rien passé de remarquable sur le Rhin, depuis les derniers mouvemens de retraite de l'armée de *Jourdan*. Quoique l'aile gauche de cette armée fut déjà débordée, elle occupait encore la tête des défilés de la Kintzig. Le général *Jourdan* rentra malade à Strasbourg. Il fut informé que l'Archiduc le ferait attaquer, le 3 avril, dans sa position de Hornberg. Il en prévint ses généraux de division. Il laissa le commandement de l'armée au général en chef de l'état-major *Ernouf*, qui, voyant en effet, le 3 avril au matin, les avant-postes attaqués et repliés, ordonna la retraite de l'armée par le pont de Kehl. *Jourdan* quitta définitivement le commandement de l'armée du Danube.

Le général *Massena*, ayant à-peu-près réuni le commandement de cette armée à celui de l'armée de Suisse, s'occupa uniquement de la défense du cours du Rhin, et prit son quartier-général à Bâle. Il occupa le Rheinthal, et plus particulièrement

la forte position de Rheineck, à l'extrémité supérieure du lac; fit retrancher les accès de la ville de Constance et conserva Schaffhouse. Tous les postes avantageux sur la rive gauche furent occupés, et Bâle mis en état de défense, reçut une forte garnison.

Soit que le manque absolu d'approvisionnemens de bouche en Suabe et en Suisse, et la difficulté de la formation des magasins aient retenu l'armée autrichienne, soit plutôt que l'Archiduc voulût attendre que la saison et les opérations du côté de l'Italie fussent plus avancées, il ne fit que des mouvemens peu importans aux environs du lac de Constance et dans le Brisgaw. Il attira à-la-fois l'attention sur Huningue, en occupant les hauteurs opposées à cette place; et du côté de Lindau par l'armement de la flottille aux ordres du colonel *Williams*, et par les fréquentes alertes données à la rive opposée.

Ce fut seulement le 13 avril que l'Archiduc fit investir Schaffhouse par le corps d'avant-garde de M. de *Nauendorff*. Celui-ci somma le commandant français; et sur son refus de lui livrer ses postes et l'entrée

de la ville, il les fit canonner, et bientôt après attaqua l'épée à la main. Les portes furent forcées; les Français se retirèrent en combattant à travers la ville, passèrent le Rhin et brûlèrent le pont.

Notre attention à ne pas laisser échapper le fil des opérations, nous engagera souvent à ramener avec nous le lecteur à des observations générales qui lui auront été peut-être déja présentées; mais ces répétitions ne devront point paraître superflues à ceux qui dirigent principalement leur intérêt vers l'ensemble des évènemens, et veulent connaître le résultat du balancement des forces sur les diverses frontières.

L'occupation de la Suisse, ainsi que nous l'avons déja fait apercevoir, était pour les Français un avantage essentiellement relatif à leur système de guerre offensive: il est évident que, dans le cas où ils n'auraient pas assez de forces pour établir à-la-fois le théâtre de la guerre en Bavière et en Italie, la neutralité de la Suisse leur serait plus profitable que l'occupation de son territoire. Cette grande masse des Alpes, si la neutralité la rend imprenable, rompt inévitable-

ment, du côté des Impériaux, toute espèce de combinaison entre leurs armées du Rhin et de l'Italie; tandis que, du côté de la France, elle couvre les communications sans les prolonger, et met hors d'atteinte le centre et la plus importante partie de ses frontières. D'une et d'autre part, ces effets éprouvés pendant le cours des anciennes guerres, se sont répétés de nos jours. Cependant cet avantage de la neutralité de la Suisse, et de l'inviolabilité de son territoire, n'est incontestable pour la France que dans le cas d'une défensive absolue, passive et circonscrite à ses anciennes limites; mais si les armées françaises occupent encore le Milanais ou même le Piémont, leur ligne sera plus serrée, leur position générale d'autant plus sûre, qu'ils tiendront les sommités des grandes Alpes, et disposeront des principales communications entre la Suisse et l'Italie.

On verra comment cette défensive active et combinée du nord au sud, en-deçà et en-delà des Alpes, après la retraite des deux armées de *Jourdan* et de *Scherer*, et la nouvelle formation de celles commandées

par les généraux *Moreau* et *Massena*, forma tout-à-coup un autre système de guerre; et, soit pour l'attaque, soit pour la défense, ouvrit aux talens un théâtre nouveau, une carrière qui n'avait point encore été battue.

Les Français ne pouvaient plus se maintenir dans le Mantouan; le général *Scherer*, n'ayant plus à sa gauche aucun appui, continua sa retraite, et passa la Chiesa avec le gros de son armée à Asole.

A mesure qu'il s'éloignait de Mantoue, les Autrichiens resserraient cette place, et formaient peu-à-peu l'investissement. Le général *Klenau*, remontant le Pô avec sa flottille, attaqua, fit tomber successivement les postes les plus nécessaires à l'avitaillement de la place, et coupa les communications avec Ferrare et Modène. Le 7 avril, Ponte-Molino, Governolo, et plusieurs autres postes, furent enlevés, presque surpris à cause de la retraite précipitée de l'armée française. Le général *Klenau* prit à Lago-Scuro 32 barques chargées de 200 pièces de canon de fer, destinées à armer des batteries sur les rives du Pô. Quelques jours

après il s'empara, à Borgo-Forte, d'un équipage des pontons.

La droite de l'armée autrichienne s'avançait aussi au-delà du lac de Garde ; la flottille impériale, armée à Riva, avait fait replier celle des Français sous le canon de Peschiera, et l'y tenait bloquée : cette place restait ainsi entièrement abandonnée à ses propres ressources. Elle était bombardée, et soutenait un siège en forme, conduit par le général *Saint-Julien.*

Le général *Wukassowitch*, détaché du corps d'armée du Tyrol par le général *Bellegarde*, cherchait à se réunir à la droite de l'armée du général *Kray*. Il avait déja pénétré dans le Brescian ; mais comme le général *Lecourbe* avait aussi fait passer par la Valteline quelques renforts sur Brescia, le général *Wukassowitch* fut obligé de se retirer, et de différer l'attaque de cette place.

Le 14 avril, l'armée française continua sa retraite par sa droite au-delà de l'Oglio, et par sa gauche, au-delà de la Chiesa.

Le 15, le général *Kray*, qui avait déja porté son avant-garde en avant de Goïto,

passa le Mincio avec le gros de l'armée, et campa à Campagnola et Monte-Olivetano, poussant ses postes jusqu'à Marcaria sur l'Oglio, et Monte-Chiaro sur la Chiesa. Il était réuni au général *Melas* qui devait prendre le commandement de l'armée, mais qui en fit hommage au général *Kray*, jusqu'à l'arrivée du général *Souwarow*. Celui-ci s'était rendu à Vérone, le 13 avril, avec la première avant-garde de l'armée russe; il pressa la marche de ses colonnes, et joignit l'armée impériale dont le général *Kray* lui remit le commandement.

L'armée française se replia derrière l'Adda; Crémone fut évacué le 16 avril; un corps d'arrière-garde resta sur la rive gauche de l'Adda entre Crémone et Pizzighetone.

Le 17, le quartier-général de *Scherer* était à Lodi. Ce général quitta bientôt après le commandement, qui fut conféré au général *Moreau*, désigné par la confiance, appelé par les vœux de l'armée française.

Déja les corps d'avant-garde et les têtes des colonnes de l'armée russe joignaient l'armée autrichienne et partageaient ses avant-postes.

Le 18, le général *Souwarow* fit camper son armée entre Capriano et Cassello.

Toutes les places frontières de la république Cisalpine se trouvaient abandonnées à leurs propres forces, et quelques-unes tombèrent peu de jours après. La seconde parallèle était ouverte devant Peschiera, et la garnison demanda vainement à se retirer à Milan avec les honneurs de la guerre. L'investissement de Mantoue fut achevé, et les premières sorties que fit la garnison furent vivement repoussées. Le château de Ferrare, défendu par un détachement mêlé de troupes françaises et cisalpines, tenait encore. Brescia, occupé par une garnison d'environ 1200 hommes, sous les ordres du chef de brigade *Bourret*, fut investi et attaqué le 20 par le général *Ott*, commandant un corps composé de troupes russes et autrichiennes : après une vive canonade, la ville fut attaquée l'épée à la main; la porte de Peschiera fut forcée, et la garnison qui s'était retirée dans la citadelle, étant menacée d'être emportée d'assaut, se rendit prisonnière.

Il y eut, le même jour, 20 avril, une af-

faire très-chaude sous Crémone, entre l'arrière-garde française qui couvrait Pizzighetone et la division du général *Kaïm:* celui-ci força le reste de la droite de l'armée française à passer l'Adda. Pendant que la gauche de l'armée combinée marchait sur Pizzighetone, l'avant-garde du centre s'avança jusqu'à la vue de Lodi, et les troupes légères qui couvraient la droite, se portèrent sur Iseo et sur Bergame.

Le 20 avril, le quartier-général des Alliés se trouvait à Monte-Chiaro, sur la rive gauche de l'Oglio, à trois lieues en avant de Brescia, position occupée par les Impériaux, en 1707, dans des circonstances à-peu-près semblables.

Le quartier-général des Français fut porté à Milan; ils se retranchèrent sur la rive droite de l'Adda, et rompirent tous les ponts. Pressés par des forces supérieures, ils hâtaient l'arrivée des secours qu'ils attendaient de différens points. La division du général *Dessolles*, qui avait occupé et ensuite évacué le Münsterthal, venait d'être détachée de l'armée du général *Massena*,

et ensuite forçait de marche pour se rallier à la gauche de celle de *Moreau*. D'un autre côté, la division qui avait occupé la Toscane était rappelée pour soutenir la droite; enfin, ce général attendait, par le Piémont, les renforts que pouvait fournir le sud de la France, et qui tous étaient dirigés vers l'armée d'Italie.

On voit assez quels étaient les motifs du général *Moreau* pour recueillir et concentrer ses forces, et ceux du général *Souwarow* pour précipiter ses mouvemens: celui-ci porta son quartier-général, le 25 avril, à Triviglio, sur la rive gauche de l'Adda. Après avoir fait attaquer Bergame, que les Français ne rendirent qu'après une défense opiniâtre, il fit passer au-delà de l'Adda des fortes avant-gardes : ces corps ne purent s'approcher de Milan qu'après avoir livré, particulièrement à Cassano, de sanglans combats au corps d'arrière-garde de l'armée française. Cette vive résistance était nécessaire à la sûreté de ses marches; elle retarda celle de l'armée combinée, et l'occupation de Milan fut aussi retardée de quelques jours par la construction des ponts sur l'Adda.

En terminant cette première partie de l'histoire de cette campagne, laissant à regret en suspens l'intérêt qui s'attache aux mouvemens rapides des armées en Italie, nous devons dire, en peu de mots, quel fut dans le même tems l'état d'observation respective des armées en Suisse et sur le cours du Rhin.

L'Archiduc, malade depuis près d'un mois, était resté dans son quartier-général de Stockach ; il n'avait rien entrepris au-delà du fleuve, et s'était borné, pour ainsi dire, à achever l'investissement de cette immense et formidable citadelle. Il avait fait occuper les têtes des ponts détruits par *Massena*, le poste de Stein entre Schaffhouse et Constance, et Eglisau qui n'est qu'à quatre ou cinq lieues de Zurich. La ville de Constance, vivement canonnée, sommée deux fois, était obstinément défendue : le colonel *Williams* augmentait sa flottille, renouvelait ses alertes ; les deux rives du fleuve dans le Rheinthal se hérissaient de plus en plus de retranchemens, et depuis l'Engadin, où le général français *Lecourbe* s'était maintenu, jusqu'à

Feldkirch, les postes du cordon semblaient être devenus inattaquables.

Le général *Bellegarde* tenant, au poste de Nauders qu'il avait si difficilement reconquis, la tête de la frontière du Tyrol, ne cessa d'agir avec activité des deux côtés de cette barrière. Il fit former un nouveau corps de chasseurs tyroliens sous le commandement du général *Soreau*; il fit divers détachemens pour faciliter les mouvemens de la droite du général *Kray* en Italie: ce fut par ses ordres que le colonel *Strauch* pénétra dans la vallée de l'Oglio, força les retranchemens des Français à Amenzeno, et s'empara du défilé entre Edolo et Ponte di Legno.

Mais à la même époque, du côté de l'Engadin, le général *Bellegarde* n'était point encore parvenu à déposter le général *Lecourbe*: un manque d'accord fit échouer ses dispositions pour une attaque générale du 21 au 22 avril. La colonne conduite par le major *Schmidt* sur les postes de Manosse et Remus dans le Bas-Engadin fut repoussée; les postes de Remus, Schellims et Martinsbrück furent repris; le major

Schmidt lui-même fut enveloppé, et pris avec la plus grande partie de son bataillon ; le reste se retira par Ysgal, vers le Montafünerthal.

Le général *Massena*, après avoir déterminé, pendant son séjour à Bâle, la direction et l'emploi de tous ses moyens de défense, arrêté le remplacement successif des troupes qu'il faisait passer en Italie, et concentré ses forces sur la partie de la Suisse la plus prochainement menacée par l'Archiduc, porta son quartier-général à Zurich : il occupa tant qu'il put et retint les Autrichiens dans l'angle rentrant du Brisgaw, par une petite guerre très-vive sur la rive droite du Rhin du côté d'Huningue et de Brisach, et en avant de Kehl.

L'Archiduc, de son côté, pour ne pas donner aux Français l'avantage de concentrer sans inquiétude toutes leurs forces dans la Suisse, menaçait le Bas-Rhin et les empêchait de dégarnir entièrement Manheim, Mayence, Ehrenbreitstein, et même Dusseldorf. Il faisait soutenir les paysans armés de la Berg-Strasse, et pousser jusqu'aux environs de Francfort les postes avancés du général *Stzarray*.

Tels furent, depuis le premier mars jusqu'aux derniers jours d'avril, les principaux évènemens de la guerre: aucune des campagnes qui ont tant étonné l'Europe, ne fut aussi remplie de mémorables faits d'armes que cette courte période. Nous nous arrêtons à cette époque, parce qu'elle a été marquée par un changement de système dans les opérations; par des changemens de commandemens; enfin, par des dispositions respectives qui forment comme l'ouverture d'une seconde campagne.

MAI 1799.

TOUT avait concouru à seconder les vues du cabinet de Saint-James, pour renouveler la guerre générale : les changemens de partis et de système, les changemens de règne l'avaient par-tout également bien servi ; la politique de l'Angleterre était devenue prépondérante ; son influence s'était accrue en raison de l'immensité de ses ressources en finance, et de l'épuisement

de celles de presque toutes les autres puissances ; mais l'avantage que le gouvernement prisait le plus dans cette nouvelle coalition, était l'accroissement des forces navales, dont la direction et l'emploi devaient en peu de tems achever de ruiner la marine et le commerce de la France, de l'Espagne et de la Hollande.

Pour satisfaire l'intérêt que doit naturellement exciter la situation, où se trouvaient à cette époque les puissances maritimes belligérantes, nous allons, avant que de reprendre le récit des opérations des armées de terre, jeter un coup-d'œil sur le développement des forces de l'Angleterre, observer l'étendue de ses plans de guerre dans toutes les mers, et la liaison ou les rapports de ces plans avec ceux des armées combinées sur le continent.

Déja depuis plusieurs années les revers qu'avait successivement essuyés la marine française, la destruction et l'incendie de l'arsenal et la flotte de Toulon, le désordre que le Comité de salut public porta dans les ports et dans les chantiers des côtes de l'Océan, enfin le mauvais emploi de ce qu'il

restait à la France de forces navales disponibles, avaient assuré à la marine anglaise une supériorité décidée et presque surabondante : ces tems étaient passés où l'Angleterre ne maintenait cette supériorité qu'au prix des plus pénibles efforts, et ne la dut pas moins aux faveurs de la fortune qu'aux talens de ses amiraux.

Les alliés de la république, les Espagnols et les Hollandais, avaient séparément éprouvé sur le Cap St.-Vincent et au Texel, des échecs, qui avaient affaibli leurs moyens propres, et déconcerté les projets de réunion combinés avec les Français. L'équilibre était rompu, l'Angleterre exerçait, presque sans obstacle, la domination maritime, qui semble être la condition nécessaire de son existence politique.

Pour consolider ces avantages, pour n'être plus traversé dans l'exécution d'aucun dessein, le gouvernement anglais entreprit de paralyser à-la-fois toutes les forces des trois puissances maritimes qui lui étaient opposées, d'arrêter leurs moindres mouvemens, de bloquer tous les ports, et de tarir les sources de la régénération de

leur marine militaire par la destruction de leur commerce.

Cette vaste entreprise, qui se présente à l'esprit comme une conséquence, un effet presque nécessaire de la supériorité des forces, avait pourtant de grandes difficultés; la marine anglaise suffisait à peine pour maintenir les flottes stationnées au Texel, devant Brest et devant Cadix. L'ardeur des Français à porter des secours de tout genre à l'Irlande soulevée, ne permettait pas aux Anglais de se relâcher un seul instant. Jamais leurs armemens ne furent si considérables, le mouvement si vif dans les ports, les changemens et les remplacemens de vaisseaux si fréquens dans les flottes. Il parut même, qu'à la longue, il leur devint impossible de soutenir toutes les stations au degré de force nécessaire; celles qui se trouvaient trop éloignées des relâches, tombèrent peu-à-peu, et ce fut par cette raison que la principale croisière dans la Méditerranée fut abandonnée peu de tems après la défaite de la flotte espagnole.

Les Français, qui autrefois, pendant la

guerre de 1756, dans une position toute semblable, avaient renoncé à lutter contre un ennemi trop supérieur, cette fois, au lieu d'abandonner la mer, redoublèrent d'efforts, multiplièrent leurs armemens en course, tentèrent tous les hasards pour pénétrer en Irlande, construisirent avec activité, firent sortir, des cendres de l'arsenal de Toulon et des ports des côtes d'Italie, une escadre de 15 vaisseaux, et une flotte de transport de près de 400 voiles. Cette expédition de *Bonaparte* est la plus considérable qui ait jamais été tentée dans la Méditerranée; on ne peut la comparer, pour la force de l'armée embarquée et pour l'importance de l'entreprise, qu'à l'invincible Armada; mais elle n'eut pas le même sort. Toute la vigilance et l'activité des amiraux *Jervis* et *Nelson* ne purent empêcher le général *Bonaparte*, après s'être emparé, par un évènement improbable, de l'île de Malte, de débarquer son armée en Egypte, et d'y accomplir son dessein.

Cependant le gouvernement français a payé chèrement l'éclat avec lequel sa marine reparut dans la Méditerranée : il ne

peut pas se le dissimuler : c'est à cette dispendieuse entreprise, c'est à l'emploi excentrique de l'élite de ses armées, que sont dûs les revers qu'ont éprouvé celles qui ont combattu depuis en Allemagne, en Suisse et en Italie; *inde mali labes.* 35000 hommes de troupes les plus expérimentées, accoutumées à des victoires, qui souvent n'avaient été obtenues qu'au prix d'un courage et d'une patience à toute épreuve ; des généraux, dont la réputation et les talens étaient également célèbres, *Berthier*, *Kleber*, *Dessaix*, *Bonaparte*. L'ensemble qu'une telle réunion donnait à l'armée, et la confiance, cette puissance morale qui, elle seule, vaut des bataillons, tous ces avantages ont été perdus pour une expédition brillante, à la vérité, déja projetée par le duc de *Choiseul*, et qu'on avait considérée comme présentant des aperçus aussi philosophiques qu'on en puisse obtenir par la violence et la voie des armes; puisque le résultat devait en être de chasser des Tartares du berceau des connaissances humaines, d'y reporter les arts, les sciences et la civilisation que les peuples mo-

dernes en avaient reçus, et de rouvrir une communication, à l'abri des orages, avec cette partie du monde qui, pour prix de sa patience et de son industrie, a toujours gémi sous la domination des étrangers.

On s'étonnerait, sans doute, que le Directoire, qui ne pouvait se reposer sur la trève précaire de Campo-Formio, ait énervé ainsi ses forces militaires au moment où ses projets, et ceux qu'avaient fait naître l'occupation de la Suisse, de Rome et du Piémont, annonçaient la reprise prochaine des hostilités, si ce n'était une vérité démontrée dans tous les tems, qu'il est de la nature de la prospérité de corrompre le jugement, que l'habitude des succès conduit ordinairement à la présomptueuse confiance, et qu'on finit par croire à son étoile quand on ne devrait espérer qu'en la sagesse des calculs, et la prudence des moyens d'exécution.

Le blocus maritime de la Hollande, de la France et de l'Espagne, sur les côtes de l'Océan, avait forcé la Grande-Bretagne à disséminer ses forces; et la France, à la faveur de ces divisions, semblait devoir du

moins reprendre, dans la Méditerranée, les avantages de sa position; mais une funeste sécurité retint l'amiral *Brueix* à la rade d'Abukir aux bouches du Nil; il s'embossa dans une mauvaise position, où les hasards et les dangers d'un engagement n'étaient pas balancés par les avantages d'un plus long séjour dans ces parages par rapport au succès de l'expédition.

Cette faute livra à l'habile et audacieux amiral *Nelson* le reste de la marine française de la Méditerranée, dans la seule position, où, malgré la résistance la plus opiniâtre, son entière destruction fût possible. Il douta lui-même qu'il eût osé, qu'il eût dû hasarder de l'attaquer en pleine mer.

La victoire d'Abukir entraîna la Porte ottomane dans la coalition, et rompit les fils que, malgré les hostilités commises contre les Beys d'Egypte, le gouvernement français se flattait d'avoir conservé. On a dit que le succès de *Bonaparte*, sa conduite politique, les nouveaux intérêts qu'il agitait, mais surtout la présence d'une flotte française dans l'Archipel, auraient

pu donner un autre cours à la politique, un autre but aux résolutions du divan. Quoi qu'il en soit, il n'en fallut pas moins que la confiance et les gages du succès pour subvertir toutes les anciennes bases de part et d'autre, et pour ouvrir aux escadres russes de Cherson et de Sebastopolis le canal de la Mer-Noire et les Dardanelles.

Enfin, la rupture du traité de paix, déja signé entre la France et le Portugal, ayant aussi rendu à l'Angleterre le secours et la disposition de la marine portugaise, le trident de la Méditerranée ne dut plus être disputé; et depuis cette réunion des forces navales des quatre puissances les plus séparées par la nature, et placées aux extrémités, aux quatre angles de l'Europe, l'on dut croire que la bataille navale d'Abukir serait, dans le cours de cette guerre, la dernière où l'on eût vu flotter le pavillon français.

Une partie de l'escadre de l'amiral *Nelson* se trouva, après ce terrible combat, hors d'état de tenir la mer; le reste, se combinant avec les Russes et les Turcs, suffit

aux expéditions, aux croisières, aux stations de la Méditerranée. Pendant que ceux-ci assiégeaient Corfou, les Français pénétraient dans le royaume de Naples, et le Directoire se vengeait du ravitaillement de la flotte anglaise, auquel il attribuait les malheurs d'Abukir. L'amiral *Nelson* protégea la fuite de la famille royale, conserva la Sicile, recueillit les débris de l'armée napolitaine, prépara et accéléra le ralliement et la descente des troupes alliées.

Une division peu considérable avait été envoyée à Constantinople sous les ordres du commodore *Sidney Smith*; il fut chargé des croisières sur les côtes d'Egypte et de Syrie; de détruire tout ce qu'il pourrait atteindre de la flotte de transport retirée dans le port d'Alexandrie; d'inquiéter tous les postes occupés par les Français; d'intercepter leurs communications du côté de la mer, et de veiller sur leurs mouvemens du côté de la Palestine.

Les Anglais n'avaient pas, au commencement du printems, plus de 12 à 15 vaisseaux dans la Méditerranée; tout le reste

de leurs forces, en n'y comprenant point les stations dans les deux Indes, était employé ou destiné pour les côtes de l'Océan. Quelques expéditions très-hardies, mais insuffisantes même au cas de succès, pour secourir les insurgés irlandais, avaient coûté à la France ses meilleures frégates. Il n'y avait pas un port qui ne fût étroitement bloqué, pas une rade sur la côte orientale de la Manche qui ne fût observée, gardée par les Anglais, et leurs flottes marchandes naviguaient avec presque autant de sécurité, que si l'on eût été en pleine paix.

Dans l'état de supériorité incontestable, c'est avec raison qu'on compte, comme une force réelle et effective, celle de l'opinion; car elle grossit toujours les moyens du parti le plus fort, et déprime les ressources du parti le plus faible. On ne songeait presque plus aux débris de la marine hollandaise, échappés à l'amiral *Duncan*. La flotte de Brest, affaiblie par des pertes partielles, paraissait devoir être si dépourvue, qu'elle ne pouvait hasarder de sortir, quand même elle en aurait occasion; elle était d'ailleurs

constamment observée par l'amiral *Bridport* avec une flotte, dont la force variait selon les circonstances. Enfin, toute l'Europe était convaincue que les Espagnols devaient voir sans peine un état de choses qui les réduirait à une espèce de neutralité ou plutôt d'armistice, et qui, sans manquer aux devoirs d'alliés de la république française, leur laissait l'espoir de conserver leur marine militaire, au prix même de l'anéantissement de leur commerce, et de l'interruption des communications avec leurs vastes colonies. Les manœuvres du lord *Saint-Vincent*, ses relâches à Lisbonne, la diminution et le complétement alternatif du nombre de vaisseaux de sa flotte, pouvaient encore accréditer cette opinion.

Cependant cette obstination à maintenir, pendant un hiver très-rigoureux, une chaîne de croiseurs autour des écueils et des bancs des côtes de la Hollande, de France et d'Espagne, fatigua beaucoup la marine anglaise. On sait que ces longues croisières en escadre consomment plus rapidement le matériel, affaiblissent les

équipages plus que les combats et les expéditions lointaines. Il y avait, à la vérité, dans les chantiers une activité, une ardeur égales à ces causes de destruction; et déja avant l'ouverture tardive de la navigation, de nouvelles escadres étaient prêtes à renforcer et renouveler successivement celles qui tenaient la mer.

Les Français, de leur côté, redoublaient d'efforts pour mettre en action ce qui leur restait de forces navales. Ils voulaient reparaître à la mer, essayer de dégager leurs alliés, tenter encore une fois la fortune, soit dans un combat, soit dans une expédition inattendue. On armait à Brest tous les vaisseaux qui pouvaient aller à la mer; les difficultés d'un tel armement, le dénuement dans lequel devait être ce grand arsenal privé depuis si longtems des convois du Nord, induisirent en erreur le ministère anglais sur l'étendue et les progrès de cet armement; on publiait qu'il ne pourrait être prêt avant le mois de juin. Le ministre *Bruix*, ancien officier de la marine française, se rendit à Brest pour hâter les apprêts de la flotte; plus il y mit

d'empressement et d'éclat, et moins on crut que l'expédition fût mûre et prochaine. Tout-à-coup le ministre-inspecteur arbore le pavillon d'amiral à bord du vaisseau l'Océan de 120 canons; 3 autres vaisseaux à trois ponts et de 110 canons, et 21 vaisseaux de 74, fortement armés, ayant leur garnison et des troupes de débarquement, 8 frégates et 2 corvettes se trouvent en état de partir. Un vent d'est, qui obligea les Anglais à s'éloigner de la côte, et courir le bord au large, favorisa *Bruix*; son appareillage eut autant de succès que ses apprêts : il sortit avec toute la flotte française les 25 et 26 avril, passa entre les écueils du Raz, et fit route à l'ouest.

Le lendemain, 27 avril, l'amiral *Bridport* reparut devant Brest; il s'assura que la flotte française avait échappé à sa vigilance; il n'avait que 16 vaisseaux; il chassa vainement pour reconnaître les Français. La brume qui lui avait dérobé leurs mouvemens et leur appareillage, ne lui permit pas de chercher plus longtems à couper leur route; il fit voile pour l'Irlande.

Le 30 avril, la première nouvelle de la sortie de la flotte de Brest fut apportée à Plymouth; on sut que le lord *Bridport* s'était empressé de couvrir le point le plus menacé, de parer le coup le plus sensible qui pût, à cette époque, être porté à l'Angleterre, et qu'il avait porté sa croisière sur le cap Cléar, au sud de l'Irlande.

Il n'y eut jamais, dans aucune des guerres précédentes, une telle occasion d'éprouver les ressources de la marine anglaise, et la perfection des ressorts de cette vaste machine. Peu de jours suffirent pour renforcer, pour doubler presque les flottes stationnées dont nous avons parlé. La surprise causée par la manœuvre hardie des Français, n'apporta aucun changement dans le plan général.

Quatorze vaisseaux mirent sur-le-champ à la voile de Plymouth et de Spithead; la plupart étaient destinés à renforcer l'amiral *Bridport*, qui, du 8 au 10 mai, avait déja 24 vaisseaux et 6 frégates, et fut joint peu de jours après par l'amiral *Collingwood*.

Une escadre de 5 vaisseaux, dont un à trois ponts, et 3 frégates, sous les ordres du

contre-amiral *Whitshed*, fut destinée à renforcer la flotte de l'amiral *Saint-Vincent* devant Cadix. Dès le 6 mai, cette escadre était en mer.

Le vice-amiral *Dickson* partit d'Yarmouth avec 5 vaisseaux, pour aller renforcer l'escadre qui croisait à l'entrée du Texel, et l'amiral *Duncan* reprit le commandement de cette flotte, à laquelle 5 vaisseaux russes, commandés par l'amiral *Tate*, se réunirent.

L'amiral russe, *Mackaroff*, partit de Sherness avec 4 vaisseaux de ligne, et fit voile pour la Méditerranée.

Ainsi, du 10 au 15 mai,

L'amiral *Bridport* pouvait rallier, sur le cap Clear, 30 vaisseaux de ligne, dont 9 à trois ponts.

L'amiral *Duncan*, à l'entrée du Texel, bloquait avec 22 vaisseaux la flotte hollandaise, qui s'était accrue au nombre de 15 voiles de guerre, et paraissait se préparer à sortir.

L'amiral *Saint-Vincent*, après avoir reçu l'escadre du contre-amiral *Whitshed*, avait 26 vaisseaux, et 30, s'il était joint par l'amiral russe *Mackaroff*.

On n'avait encore reçu, en Angleterre, aucune nouvelle certaine de la route et de la destination de la flotte française; que toutes les mesures étaient prises pour qu'elle ne pût rencontrer, dans aucun parage (en Europe), que des forces au moins égales, et sur les côtes d'Irlande, des forces supérieures.

Il paraît que le gouvernement français avait pressenti ces dispositions, et que la flotte de Brest, après sa réunion avec l'escadre espagnole, sortie du Ferrol, devait se trouver forte de 30 vaisseaux, dont 6 à trois ponts; mais cette réunion, toujours si difficile dans le golfe de Biscaye, ne put s'effectuer; et l'escadre espagnole de 5 vaisseaux, dont un de 120 canons, un de 80 et 3 de 74, une frégate de 3000 hommes de troupes de débarquement, mouilla à la rade de l'île d'Aix le 7 mai.

Quelqu'imparfait que soit cet aperçu de la position respective, et de l'emploi de toutes les forces navales de l'Europe (si l'on en excepte la Suède et le Danemarck), il nous suffira cependant, pour y rattacher plus tard les divers évènemens de la guerre

de mer ; il nous rendra plus facile et plus claire, pour nos lecteurs, la narration succincte de ces mêmes évènemens.

Il ne fallait pas moins que ce motif pour nous distraire de la principale scène, et du spectacle de l'attaque et de la défense de la masse entière des Alpes. Nous nous empressons d'y rappeler les regards et l'attention.

La victoire remportée par le général *Kray*, entre l'Adige et le Tartaro, presque sous les murs de Vérone, paraissait avoir décidé du sort de l'Italie. Puisque le général *Scherer*, couvrant sa droite par une place telle que Mantoue, n'avait pas cru pouvoir rétablir sa gauche, ni maintenir contre des forces à-peu-près égales, la meilleure ligne de défense, ou du moins la plus resserrée, il ne devait plus rien espérer que du sort des combats. Si ce général n'était certain de recevoir de la Suisse et de la France des renforts assez considérables, pour tenir la campagne devant les deux armées impériales, il ne pouvait plus trouver qu'au pied des Appenins et des Alpes les avantages de position, par lesquels la

nature et l'art permettent de balancer celui du nombre, beaucoup plus certain aujourd'hui, à cause du nouveau système de guerre : de même que sur les bords du Rhin, à la gauche de la ligne générale des opérations, la bataille gagnée par l'Archiduc à Stockach, et la retraite du général *Jourdan*, avaient fait avorter le plan d'offensive ; la bataille perdue par le général *Scherer* à Magnan, et l'isolement des places de Peschiera et de Mantoue, rompirent à la droite le pivot de la défensive combinée de la Suisse et de l'Italie. Chaque marche rétrograde découvrait et affaiblissait la droite de l'armée de *Massena*. D'un autre côté, cette retraite du général *Scherer*, vers le Milanais, rendit très-périlleuse et très-difficile celle du corps d'armée du général *Macdonald* ; car les places de Mantoue et de Ferrare étant investies, et les postes sur le Pô abandonnés ou forcés, toutes les routes par le duché de Parme, et bientôt celle de la haute Toscane et la communication avec Gênes, ne pouvaient manquer d'être coupées.

Les Français, qui avaient appris ce ter-

rible secret à l'Europe, éprouvèrent à leur tour que la supériorité du nombre, la rapidité des marches, la multiplicité des combinaisons d'attaques et d'affaires de postes, détruisent l'importance des meilleures places fortes. Ce qu'on appelait autrefois la guerre de siège, n'existe plus ; leur influence n'est que secondaire dans les vastes plans de guerre offensive, et dans la défensive, nécessairement toujours active, d'une ligne très-étendue ; les forteresses, considérées comme de grandes et immobiles machines de guerre, n'arrêtent l'ennemi supérieur en nombre, ne déconcertent ses plans, qu'autant qu'elles s'enchaînent, qu'elles se soutiennent mutuellement, et sont, par rapport à l'ensemble d'une frontière, comme les bastions d'une même enceinte fortifiée.

L'armée française, qui avait beaucoup perdu dans les sanglans combats sur l'Adige, fut encore diminuée par les petites garnisons d'un grand nombre de places et de postes, dont aucun ne retarda d'un jour le mouvement et la marche des armées impériales.

Pendant que toutes ces causes et l'exces-

sive fatigue d'une retraite précipitée, et pour laquelle rien n'avait été préparé, affaiblissaient de plus en plus les Français, les Impériaux, au contraire, déja victorieux sans auxiliaires, voyaient chaque jour leurs moyens s'accroître, non-seulement par l'armée des Russes, mais encore par l'armement des Italiens et par la disposition du peuple.

Au moment où le général *Scherer* remettait au général *Moreau*, derrière l'Adda, le commandement d'une armée réduite à 30,000 hommes, n'ayant aucun appui au milieu de l'Italie, le général *Souwarow*, ainsi que nous l'avons fait observer, embrassait avec des forces plus que doubles, débordait par ses ailes toutes les lignes des postes français à la rive gauche de l'Adda.

Il n'est pas vraisemblable que le général *Moreau* ait espéré de se maintenir longtems dans le Milanais, ni d'être lui-même secouru à tems, et assez puissamment pour le conserver; mais sa position était à ce point difficile, que, s'il abandonnait trop tôt la haute Italie et les lacs qui couvraient sa gauche, il ne pouvait recevoir les secours qui lui venaient de la Suisse; et s'il

tardait trop à se rapprocher des Appenins et de la côte de Gênes, il ne pouvait rallier à sa droite la division qui avait dû évacuer la Toscane, et moins encore l'armée de Naples. Déja même les troupes impériales avaient passé le Pô; Pizzighetone était presque investi par la division du général *Kaïm*, et celle du général *Hohenzollern* marchant sur Plaisance.

Il paraît donc que le général *Moreau* ne se retrancha sur le haut Adda, que pour y attirer l'attention et les principales forces de *Souwqrow*, pour dégager sa droite, et refusant ensuite tout-à-coup son aile gauche, faire sa retraite sur Alexandrie plus facilement et plus sûrement.

Cette conjecture, cette courte explication de la situation où se trouvait *Moreau*, quand il prit à Cassano le commandement de l'armée française, feront mieux entendre les dispositions du général *Souwarow*, pour forcer le passage de l'Adda. Nous avons rapporté succinctement, à la fin du premier tableau militaire, le résultat de cette affaire; mais nous n'aurions produit qu'une vaine et sèche compilation de faits, si nous

ne mettions à leur place et ne faisions bien connaître des détails intéressans, et dans lesquels les militaires pourront trouver de nouvelles sources d'instruction. Voici quelle était la position des Français.

Le général *Moreau* avait achevé sa retraite sur la rive droite de l'Adda ; il avait fait fortifier et garnir d'artillerie la tête du pont de Cassano, couvert elle-même par un canal garni d'avant-postes ; il avait établi son quartier-général et sa réserve un peu en arrière, à Inzage, sur le canal appelé Naviglie Martesana.

La gauche, composée de deux divisions aux ordres du général *Serrurier*, étendait ses postes jusqu'à Lecco, sur la rive droite de la branche orientale du lac de Como, dans un endroit resserré avec un pont, dont la tête, sur la rive gauche, était aussi retranchée ; tous les autres ponts, entre Lecco et Cassano, furent rompus.

La division du général *Serrurier* occupait principalement les postes de Trezzo et d'Imberzage ; la droite, aux ordres du général *Delmas*, était à Lodi, encore couverte par la forteresse de Pizzighetone.

Le général *Souwarow* avait marché de

l'Oglio sur l'Adda, avec le gros de l'armée alliée, sans y comprendre le corps du général *Kray*, chargé des sièges de Peschiera et de Mantoue, ni les corps détachés des généraux *Kaïm* et *Hohenzollern*, dont nous avons indiqué la direction sur Pizzighetone et sur Plaisance.

Le 25 avril, en arrivant au bord de l'Adda, le général *Souwarow* disposa son armée en trois colonnes. Celle de droite, aux ordres du général *Rosenberg*, et dont le général *Wukassowich* faisait l'avant-garde avec des troupes russes, se porta vers la pointe du lac de Como et sur le poste de Lecco. La colonne du centre, composée des divisions d'*Ott* et de *Zoph*, marcha sur Vaprio, et campa sur le bord de la rivière en face de ce village. La colonne de gauche, sous les ordres du général *Melas*, campa à la vue de Cassano.

Le général *Seckendorf*, détaché du camp de Trévillo, avait marché sur Créma, encore occupé par les Français, et avait fait replier leurs postes jusqu'au pont de Lodi.

Le 26, le général *Souwarow* fit attaquer, en-deçà du lac, le poste de Lecco, qui fut emporté par deux bataillons de grena-

diers sous les ordres du prince *Pankrazian.*

Dans la nuit du 26 au 27, le général *Wukassowich* marcha sur Brivio, rétablit le pont ruiné par les Français, et prit poste sur la rive opposée avec quatre bataillons, deux escadrons et quatre pièces de canon; en même tems, et dès 9 heures du soir, les divisions des généraux *Ott* et *Zoph* arrivèrent en face de Trezzo, et cette colonne resta masquée par le village de Gervasio. Le général de *Châteler*, quartier-maître-général de l'armée, parvint à faire établir un pont sous le château de Trezzo, un peu au-dessus du village, malgré les difficultés qu'offraient dans cet endroit, précisément au détour de l'Adda, la violence du courant et l'escarpement du rivage. La hardiesse même de l'entreprise en assura le succès; les premières troupes transportées au-delà de la rivière pour protéger les travailleurs, se cachèrent sous les rochers au-dessus desquels est bâti le château de Trezzo. A 6 heures du matin, le pont étant achevé, quelques bataillons et un régiment de cosaques russes passèrent, attaquèrent, surprirent les Français, les délogèrent de Trezzo, et les poursuivirent jusqu'à Pozzo.

Le passage exécuté à Brivio par le général *Wukassowich*, suivi bientôt par la division du général *Rosenberg*, avait attiré l'attention des Français, et le général *Moreau* se pressait de renforcer sa gauche. La division du général *Grenier* marchait sur Brivio; elle rencontre cette partie de la division du général *Serrurier*, qui avait été dépostée de Trezzo, et la soutint. Ce fut là qu'il s'engagea un furieux combat entre les troupes françaises ralliées, et la division du général *Ott*, qui avait déja défilé toute entière par le pont du général *Châteler*, sous le château de Trezzo. On combattait chaudement, et l'avantage était incertain; bientôt les Français, soutenus par une partie de la division du général *Victor*, pressèrent les Impériaux, gagnèrent leur flanc droit du côté de Brivio, et les firent plier; ils allaient envelopper leur droite et la culbuter dans l'Adda, quand le général *Châteler* arriva encore par le pont de Trezzo, avec la division du général *Zoph*; il chargea à la baïonnette avec les bataillons de grenadiers qui formaient la tête de cette colonne, et reprit l'avantage.

Le village de Pozzo fut emporté; les Français se retirèrent sur Vaprio, où ils furent forcés de nouveau. Ce dernier mouvement ôta au général *Serrurier* tout espoir d'être secouru : il se trouva séparé des divisions qui avaient tenté vainement d'arriver jusqu'à lui. Les troupes impériales, qui avaient passé à Lecco, celles du général *Wukassowich* et le reste de la division du général *Rosenberg*, qui avaient passé l'Adda à Brivio, l'enveloppèrent entièrement à Verderio. Dans cette situation désespérée, *Serrurier* se défendit avec opiniâtreté, et ne mit bas les armes avec les débris de sa division, qu'après avoir obtenu que les officiers auraient la liberté de se retirer en France sur leur parole, et que les soldats prisonniers seraient échangés les premiers contre autant de prisonniers de l'armée alliée, qu'il aurait été fait dans cette journée.

Le général *Melas* qui, comme nous l'avons dit plus haut, commandait la colonne de gauche, marcha sur Cassano; il força d'abord les retranchemens du Ritorto Canale, qu'il passa sur un pont vo-

tant sous le feu des Français ; puis il emporta si rapidement la tête du pont sur l'Adda, qu'il put le sauver de l'embrâsement et s'en servir pour faire passer toute sa division, qui arriva le soir même du 27 à Gorgonzelo.

L'armée française, dont la perte fut très-considérable, acheva sa retraite pendant la nuit au-delà de Milan, où les alliés entrèrent le 28. Le général *Wukassowich* porta son avant-garde jusqu'à Como; un corps de troupes russes dépassa Milan le même jour.

A mesure que le général *Souwarow*, étendant sa droite, pénétrait dans l'Italie supérieure, et séparait la gauche de l'armée de *Moreau* des lacs et des vallées qui conduisent aux principales entrées de la Suisse, la position de la droite du général *Massena*, quelque forte qu'elle fût d'ailleurs par elle-même, devenait très-délicate; la seule interception des communications et des secours des subsistances, gênait de plus en plus la division du général *Lecourbe*. Celui-ci, pour couvrir son flanc droit et les passages de la haute Val-

teline dans l'Engadin, fut obligé de détacher le général *Loison* qui occupait le poste de Cernetz, et de le porter à Tiranno dans la Valteline.

L'armée de l'Archiduc, cantonnée sur la rive gauche du Rhin, n'avait encore, au 1er. mai, fait aucun mouvement. Le général *Massena* avait reçu des renforts, et l'armée employée seulement à la défense de la Suisse, passait pour être forte de plus de 60,000 hommes, sans y comprendre les auxiliaires suisses. Aussi l'Archiduc ne voulait rien entreprendre jusqu'à ce que les progrès de l'armée alliée en Italie eussent mûri ses projets d'attaque sur les Grisons.

Le corps d'armée du général *Hotze*, à Feldkirch, d'environ 20,000 hommes, était destiné à cette importante et difficile expédition. Ce général concertait ses mouvemens avec ceux du général *Bellegarde*, dans le bas Engadin ; celui-ci n'avait cessé de harceler les postes du général *Lecourbe*. Son principal dessein était d'établir une communication plus rapprochée avec la gauche du général *Hotze*, de surprendre quelque passage sur les hautes montagnes

qui séparent les eaux de l'Inn de celles des rivières de Lanquart et d'Albula. Ces deux rivières entr'ouvrent la chaîne, pendent vers la vallée des Grisons, et se jettent dans le Rhin au-dessus et au-dessous de Coire.

Les difficultés du pays, qu'on ne saurait décrire, l'âpreté de la saison, et la défensive active des troupes françaises aux ordres du général *Lecourbe*, avaient rendu inutiles les attaques partielles du général *Bellegarde.*

L'attaque combinée avec le général *Hotze*, et exécutée, du 1er. au 2 mai, sur tous les points de la ligne, n'eut point un meilleur succès, quant à l'ensemble et au but principal, qui était de pénétrer dans les Grisons.

Le 1er. mai, le général *Bellegarde* attaqua, avec la plus grande vivacité, tous les postes du général *Lecourbe*, dans le bas Engadin. La principale rencontre fut entre les villages de Scuols et Fettau, ou Vetten. Le combat fut très-vif, et les Français furent contraints de se replier sur Cernetz; mais le général *Lecourbe* tint ferme dans ce dernier poste, et ne put y être forcé.

Cinq bataillons autrichiens, qui renouvelèrent l'attaque, furent repoussés et poursuivis; le prince de *Ligne* fut fait prisonnier avec une partic de sa troupe. Même ardeur, même opiniâtreté dans l'attaque et la défense des retranchemens sur la droite de Cernetz à Veranka ou Feranka; la division des troupes autrichiennes, qui avait en vain assailli ce poste presque à quatre fois, se retira par le vallon du Scharla sur Trasp, ancien château fort à la rive droite de l'Inn.

En même tems le général *Hotze* marchait avec la plus grande partie de ses forces sur Baltzers, à l'entrée de la vallée des Grisons. Décidé à attaquer de vive force le fort de Lucien-Steig, il dirigea une colonne vers le défilé, pendant qu'une autre colonne, à la tête de laquelle se trouvait le régiment du prince d'Orange, tournait le Ehlberg par le vallon du Lanquart, pour attaquer Lucien-Steig à revers, et intercepter les secours.

Le général *Menard*, qui commandait les troupes françaises dans les Grisons, fut surpris par cette attaque générale. Tous

ses postes dans le Ehlberg furent obligés de se retirer sur Malans; mais la colonne autrichienne, qui perça dans la vallée, pénétra vers midi jusqu'à Flasch et à Mayenfeld, arriva trop tard, et ne put seconder l'attaque principale contre Lucien-Steig déja manquée. Les Français, ralliés à Malans et sur les hauteurs de Mayenfeld, ayant reçu des renforts de Coire, attaquèrent à leur tour vivement les Impériaux dans la plaine; le général *Chabaud*, à la tête de la 109e. demi-brigade, les chargea à la baïonnette et les prit en flanc. Le régiment d'Orange, commandé par le brigadier-général *Saint-Julien*, fut presque en entier détruit ou fait prisonnier; le reste de la colonne se retira avec peine par les défilés, les Français reprirent toutes leurs positions.

Cette première tentative du général *Hotze* pour emporter de vive force le poste de Lucien-Steig, était concertée avec les Grisons et les habitans des Petits-Cantons; 10,000 d'entr'eux prirent tout-à-coup les armes, et surprirent à Dissentis et à Ilanz les postes français avec une telle rapidité, que si les attaques du jour précédent

eussent réussi, qu'il y eût eu d'accord entre les mouvemens intérieurs et ceux de l'armée autrichienne, la retraite des Français, la division du général *Lecourbe*, qui occupait encore le haut Engadin, et les communications par le Saint-Gothard, eussent été infailliblement coupées.

Dissentis est, dans la haute vallée du Rhin antérieur, le point de communication des Grisons avec les cantons de Glarus et d'Uri. Un corps d'environ 6000 paysans, était déja descendu jusqu'au pont de Reichenau, s'en était emparé, s'y était posté militairement.

Le général *Massena*, qui n'avait pu réussir par aucune diversion à diviser les forces de l'Archiduc, se pressa de raffermir sa gauche ébranlée; il visita et renforça le poste de Lucien-Steig, et détacha le général *Menard* contre les paysans suisses armés. Celui-ci les chassa d'abord de Reichenau le 3 mai; et les ayant dépostés d'Ilanz, il les poursuivit jusqu'à Dissentis, où le gros de la troupe fut atteint et dispersé après une attaque, dans laquelle tout ce qui résista, environ deux mille

Suisses ou Grisons, furent tués sur la place.

Le général *Massena* fit en même tems attaquer les Suisses des Petits-Cantons du côté des lacs à Schwitz, où ils furent contraints de mettre bas les armes, et à Altorf, où 4000 hommes, ayant soutenu l'attaque avec quelques pièces de canon, furent taillés en pièces et dispersés. Le général *Soult*, chargé de cette expédition, poursuivit les débris de ce corps jusqu'à la vallée d'Urseren en remontant la Reuss, pour empêcher qu'ils ne s'emparassent du passage de Saint-Gothard. Il ne suffisait pas pour la sûreté de la gauche de l'armée française de la Suisse, qu'elle eût rétabli ses communications intérieures; depuis le passage de l'Adda, l'occupation de Como et de la rive orientale du lac, la Valteline était ouverte. Le corps des troupes françaises aux ordres du général *Loison*, qui avait pris poste à Tiranno, eut à peine le tems de se tirer par Chiavenna; et le général-major *Strauch*, après s'être emparé du fort de Fuentes, ne tarda pas à poursuivre le général *Loison*. Celui-ci fut obligé de faire transporter au-

delà des montagnes sur des traînaux, par la route de Chiavenna à Tusis, tout ce qu'il put sauver d'artillerie, dont cependant une partie tomba entre les mains des Impériaux.

Dès-lors le général *Massena* dut replier son aile droite; il acheva de retirer du haut Engadin la division du général *Lecourbe*, et la porta rapidement sur Bellinzone; il préparait ainsi un appui pour sa seconde ligne en couvrant le passage du Saint-Gothard, et coupait la communication entre les Petits-Cantons et les bailliages suisses-italiens, dont les habitans soulevés avaient déja appelé les Impériaux.

Ce mouvement s'exécutait le 5 mai; et le même jour, *Massena*, dont le quartier-général était à Saint-Gall, et fut quelques jours après transféré de nouveau à Zurich, manœuvrait par sa gauche, envoyait de forts détachemens au-delà du Rhin, faisait marcher vers la Forêt-Noire un corps de 4000 hommes pour attirer l'attention de l'Archiduc sur le Brisgaw; mais celui-ci ne prit point le change, et rien ne put le distraire du dessein de rentrer dans le pays des Grisons, avant que de rien hasarder sur le Rhin.

Du 5 au 10 mai, il fit passer de nouveaux renforts à Feldkirch, et particulièrement le régiment de chevaux légers de Kinski. Déja le général *Hotze* combinait une nouvelle attaque avec le général *Bellegarde*, qui, suivant et pressant la retraite des Français du haut Engadin, s'était avancé jusqu'à Lenz, et y avait été joint par une troupe considérable de Grisons armés. Le corps des Suisses, rassemblé par l'avoyer de Berne, *Steiger*, et réuni aux Autrichiens sous les ordres de leur compatriote le général *Hotze*, montra beaucoup d'ardeur, et demanda à former l'avant-garde de la colonne qui serait chargée de la nouvelle attaque de Lucien-Steig.

Depuis que ce poste était entre les mains des Français, il était devenu presqu'inexpugnable; le défilé très-étroit est formé par des rochers coupés à pic, dont les crêtes, du côté de l'est, se lient aux sommités escarpées qui ceignent et forment la vallée; il a près d'une demi-lieue de longueur, et était de plus barré par des batteries, et coupé par un pont-levis.

Ce seul point arrêtait encore l'Archiduc.

Pendant qu'il méditait une seconde attaque générale, il reçut, le 9 mai, à son quartier de Stockach, la nouvelle de la marche d'un corps considérable de troupes russes déja parvenu en Gallicie, et destiné à agir sur le Rhin; le général *Tostoi* était venu prendre les ordres de l'Archiduc pour la direction des colonnes. Ce corps faisait partie des 40,000 hommes fournis par l'empereur de Russie, comme auxiliaires à la solde de l'Angleterre, indépendamment de l'armée d'Italie. On évaluait à une masse de 70,000 hommes la totalité des troupes russes, qui se trouvaient alors déja réunies, ou qui marchaient pour se réunir aux armées autrichiennes.

Le 12 mai, tous les corps avancés de l'armée de l'Archiduc se mirent en mouvement. Le général de *Nauendorf*, qui était à Engen, porta son avant-garde sur Schaffhouse, avec l'artillerie de réserve, et fit toutes les démonstrations d'apprêts pour le passage du Rhin.

Le général *Massena*, qui continuait à étendre les fortifications et les retranchemens du petit Bâle, déja garni d'artillerie,

avait beaucoup renforcé le corps qui occupait la position avantageuse entre Lœrrach et Rheinfeld. Cet appui de la gauche de sa ligne était devenu très-respectable.

Ce fut le 14 au matin que le général *Hotze* attaqua de nouveau, et cette fois enleva la clef de la vallée des Grisons, qui, depuis deux mois, avait coûté tant de sang aux deux partis. Voici quelles furent les dispositions de ce général pour cette périlleuse entreprise.

Il partagea ses forces, et forma quatre colonnes. La première fut destinée à faire d'abord une fausse attaque à la tête du défilé, et à menacer les flancs des retranchemens; la seconde devait passer par-dessus les Alpes de Mayenfeld, attaquer à revers, et faciliter l'attaque sur le front alors devenue sérieuse et principale; la troisième colonne devait franchir la montagne appelée Zeevisser-Alp; enfin la quatrième, qui avait avec elle de la cavalerie et de l'artillerie, devait se frayer un chemin par le Slapiner-Joch.

Le général *Hotze* dirigeait la colonne qui se présentait de front, et le général *Jella-*

chich dirigea les marches et les attaques des trois autres. Les Autrichiens ne parvinrent à plonger sur le revers des retranchemens des Français et à réunir leurs colonnes sur ce point, le seul où leur rassemblement fût possible, qu'après douze heures de marche et de travaux, dont les habitans, et particulièrement ceux du Montafünerthal, partagèrent les dangers, et allégèrent les fatigues.

Au moment où le général *Jellachich* assaillit les retranchemens par les derrières, le général *Hotze* attaqua vivement par la passe avec le troisième bataillon des Warasdins, s'avança jusqu'à la porte malgré le feu des Français, la fit sauter, et pénétra dans le fort où commandait le général *Humbert*. La 14e. demi-brigade française y fut prise presque toute entière.

Après la prise de Lucien-Steig, la retraite des Français au-delà du Rhin, quoique très-précipitée, se fit cependant en bon ordre sur trois colonnes inverties. Celle de droite par Sargans, se dirigea sur Wallenstadt; celle du centre passa par la gorge du Wettis; une troisième, remontant le Rhin, passa

par Reichenau, Ilanz et Dissentis. Les dernières arrières-gardes françaises furent vivement poursuivies par les troupes légères, qui passèrent à gué et même à la nage la rivière de Lanquart, pour empêcher les Français d'achever de détruire les ponts.

Pendant ces attaques, le général *Bellegarde*, sortant de la vallée de l'Inn, se porta sur Lenz, après avoir franchi la montagne appelée Albula-Berg. Il cherchait à couper aux Français leur retraite par la haute vallée du Rhin, ce qui leur eût ouvert sans difficulté les passages dans les Petits-Cantons, et les accès du Saint-Gothard; mais il ne parvint à descendre, dans la vallée des Grisons, que le lendemain de la prise de Lucien-Steig, et au moment où l'arrière-garde de la colonne de gauche des Français évacuait Coire et Reichenau, où le général *Bellegarde* entra le 16 mai, et prit quatre compagnies. Le beau pont de Reichenau fut brûlé; celui de Felsberger, au-dessus de Coire, fut conservé.

De son côté, le général *Hotze* passa le Rhin avec une forte avant-garde, traversa Sargans incendié par les Français, et se

porta sur Wallenstadt; le général *Bellegarde* remonta le Haut-Rhin, et poursuivit la colonne qui se retirait sur Dissentis; le général *Jellachich*, qui, pour disposer la marche des troupes autrichiennes par-dessus les Alpes de Mayenfeld, était resté 24 heures dans les neiges, tomba malade, et ne put suivre sa division.

Le 17, tout le pays des Grisons, excepté les vallées resserrées qui confinent aux Petits-Cantons, se trouva évacué par les Français; les passages de Sargans, Ragatz, Vettis et Kunkels, du côté de la Suisse, furent occupés par les Impériaux.

Le général *Massena* ne pouvait tarder plus longtems à concentrer ses forces. Cette ligne de défense extérieure de la Suisse, que le lac de Constance et la chaîne des Alpes Rhétiennes réduisent à l'occupation d'un petit nombre de postes essentiels, sur un développement de près de 60 lieues, était percée de toutes parts. Le Rheinthal, le pays de Saint-Gall, l'Appenzell et le Thurgau, la partie de cette ligne la plus couverte et la mieux flanquée, ne tenait plus à la position générale, et ne pouvait plus

être défendue contre des forces supérieures.

On s'étonnera un jour que tant de barrières, qui passaient pour être des obstacles insurmontables à la marche d'une armée, aient été forcées, et que la défense opiniâtre et très-active d'un nombre de troupes, que certainement on eût autrefois jugé surabondant pour fermer tous les passages, n'aient pas arrêté plus longtems l'armée attaquante. On demandera s'il y avait plus d'ardeur dans l'attaque, moins de vigueur et de constance dans la défense; si l'on employa de nouvelles armes, de nouveaux moyens dans les combats; si les rapports et l'application des manœuvres des diverses armes aux différentes natures de pays et de terrain furent changées?— Non; sans doute; et très-vraisemblablement l'art de la guerre avait déja atteint, sous tous ces rapports, son plus haut période. Le César de notre âge, Frédéric II, avait laissé peu de découvertes à faire, peu de branches à perfectionner dans la tactique moderne.

Mais à mesure que les combinaisons générales se sont étendues et élevées, il en a été des postes les plus forts, et des lieux ré-

putés inexpugnables dans les pays de montagne, comme des places dans les pays de plaine. Si ces postes n'assurent la possession des sommités les plus hautes et les plus escarpées, s'ils ne sont la clef des moindres interstices dans la chaîne, celle des premiers passages ouverts par les eaux, qui, s'agrandissant peu-à-peu, et s'aplanissant comme leurs cours, donnent l'entrée des vallées fertiles et étendues, ils n'ont qu'une importance relative et momentanée.

Depuis que les voyageurs ont frayé des sentiers à travers les abîmes de glaces, depuis que ces nouvelles régions ont été explorées, l'art de la guerre, qui s'empare de tous les tributs des sciences, qui s'accroît de tous les progrès de l'esprit humain, a fait tenter de nouveaux hasards, a fait faire de nouvelles expériences; et le talent et l'audace militaires n'ont pas dû exciter les hommes à des efforts moindres que ceux des sciences naturelles et de la curiosité.

Dès qu'on a su gravir les cimes glacées des Alpes, et porter des corps de troupes et de l'artillerie par des sentiers à peine

tentés par les plus intrépides chasseurs, on a bientôt enchaîné les grands plans d'attaque et de défense, comme la nature avait elle-même lié les arrêtes et les hauteurs moyennes aux chaînes et aux masses principales. On a surpris ses secrets; on a reconnu son ordre immuable jusques dans ses caprices les plus bisarres : le chaos des grandes Alpes a été débrouillé, les cartes topographiques perfectionnées, les moindres détails recueillis; on a figuré des reliefs avec un art et une précision inconnus jusqu'à nos jours. Cette connaissance exacte de la grande charpente, de l'*ostéologie* des montagnes (si l'on veut nous permettre cette expression), a inspiré aux généraux et aux officiers d'état-major des idées plus grandes et plus simples. Les communications plus pratiquées ont été examinées avec plus d'attention; enfin, il s'est établi une nouvelle échelle topographique pour les opérations dans la guerre de montagne; on a osé détacher des corps à de grandes distances, pour s'assurer du point dominant qui rendait maître des grands intervalles.

Ces avantages furent si bien saisis de part et d'autre dans la guerre de Suisse, que les coups portés sur la frontière du Tyrol et des Grisons, à 30 et 40 lieues des positions centrales des armées, étaient ressentis à l'instant, obligeaient à faire des mouvemens, faisaient changer les desseins, comme si ces divisions séparées par tant de difficultés, par tant de retranchemens naturels, avaient été contiguës au gros de l'armée dont elles étaient détachées.

Aucun obstacle ne pouvant arrêter le mouvement général, du moins assez longtems pour obliger le parti supérieur en force à se départir du plan simple d'opérations, qu'on pourrait appeler le plan naturel et topographique, et qui consiste à déborder les ailes de son ennemi, tourner et ruiner leurs appuis, sans égards à leur position propre; il en est résulté que, dans la guerre de montagne, la force des postes et des positions ne balance plus autant qu'autrefois la supériorité du nombre.

Nous pensons que le nouveau système de guerre de poste, dans des actions gé-

nérales entre toutes les parties des armées opposées, a reçu son dernier développement dans la guerre de Suisse, et qu'il est aussi utile qu'intéressant d'observer, sous ces rapports, les succès et les revers, les fautes commises et les traits d'habileté. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'appliquer ces observations aux exemples récens qui les justifient : les plus remarquables se trouvent dans la rapide invasion du pays des Grisons, dans les opérations du général *Lecourbe*, et dans celles des généraux *Laudon* et *Bellegarde*, que nous avons rapportées; enfin, dans la première retraite du général *Massena*, forcé de concentrer ses forces sur Zurich, de replier sa droite en-deçà du mont Saint-Gothard et des Petits-Cantons, et de céder à l'Archiduc, en moins de 15 jours, presque tout le cours du Rhin et la moitié du territoire de la Suisse.

Ces progrès de la gauche de l'armée de l'Archiduc avaient été préparées par ceux de l'armée alliée en Italie. La supériorité de forces du général *Souwarow* lui avait permis de détacher des corps, qui, occu-

pant successivement les vallées, contenaient dans les gorges et dans les passages vers la Suisse les troupes françaises, dont les derrières n'étaient plus assurés à cause des entreprises ou de la fermentation des habitans des Petits-Cantons. Ceux-ci avaient été réprimés par le général *Soult*, qui avait pénétré jusqu'au Saint-Gothard pour soutenir le général *Lecourbe;* mais l'insurrection était mal éteinte, et la situation des Français dans les bailliages italiens, devenait tous les jours plus difficile.

Parvenu plus rapidement qu'on ne l'eût cru possible au centre de la Lombardie, le général *Souwarow*, après le passage de l'Adda et l'occupation de Milan, dispersa une grande partie de ses forces, et poursuivit quatre objets différens.

A l'est, en avant de lui, la suite des opérations contre l'armée du général *Moreau*, pour précipiter sa retraite et le forcer à abandonner le Piémont et la côte de Gênes, avant qu'il eût reçu des renforts.

Au nord et sur sa droite, pénétrer dans les vallées au-dessus des lacs, pour facili-

ter les mouvemens de la gauche de l'armée de l'Archiduc au-delà du Saint-Gothard.

A l'ouest et sur ses derrières, le général *Kray* assiégeait Mantoue avec un corps d'environ 25,000 hommes, et le général *Klenau* assiégeait Ferrare et bloquait Bologne. La vigoureuse défense de ces places opérait une diversion très-favorable au corps d'armée française, qui se retirait de Naples et de Rome vers la Toscane, sous la conduite du général *Macdonald.*

Enfin, vers le sud et par sa gauche, le maréchal de *Souwarow* avait détaché le général *Ott* avec une forte division, pour soutenir le général *Klenau*; aller au-devant de l'armée de *Macdonald*; s'emparer, avant lui, des passages des Appenins dans la haute Toscane, et intercepter les communications avec le pays et la place de Gênes.

Ainsi, toute l'Italie était occupée par les armées française et impériale, dont les divers corps et les postes étaient, pour ainsi dire, enclavés les uns dans les autres.

Depuis le centre de la Lombardie jus-

qu'aux deux mers, il n'y avait pas une place, pas un poste, soit qu'ils fussent encore liés aux positions des armées françaises, soit qu'ils fussent déja isolés, qui ne fussent attaqués et défendus avec vigueur. Il n'y avait pas dans la vaste enceinte des Alpes, ni dans la longue chaîne des Appenins, un seul passage, qui n'eût dans ce moment une importance relative aux opérations présentes, et qui ne fût saisi ou disputé, soit par les troupes détachées, soit par les habitans du pays : force auxiliaire dont la diversité d'opinions, la contrainte ou la victoire grossissaient les deux partis.

On chercherait, sans doute, vainement dans l'histoire des anciennes guerres d'Italie, une époque entièrement semblable à celle-ci, comme on ne vit jamais de conquête aussi rapide, ni qui dût paraître plus solide que celle de *Bonaparte.* S'il est vrai que le changement de la forme du gouvernement, la disposition de toutes les ressources, de toute la force publique des états soumis par les armes affermissent la domination des vainqueurs, jamais aussi

tant d'avantages ne furent perdus, tant de moyens de conservation détruits en si peu de tems, et presque d'un seul coup.

Mais si l'on ne trouve pas dans les deux grandes guerres, qui ont marqué le commencement et la fin de ce siècle, une pareille situation générale des affaires en Italie, on peut du moins indiquer des rapprochemens très-intéressans de circonstances particulières et de positions semblables. En voici un exemple.

En considérant les suites funestes, pour les Français, de la bataille perdue par le général *Scherer* entre Vérone et Mantoue, on a pu observer que les avantages qu'il se promettait de la victoire, ne balançaient point les désastres qu'entraînaient la nécessité de sortir du Mantouan, la dispersion des garnisons, la réduction de l'armée, l'isolement des places et des postes sur les deux rives du Pô, et l'abandon de l'armée de *Macdonald;* tandis qu'au contraire le général *Kray*, quand même il eût été complétement battu, trouvait, en repassant l'Adige, les premières colonnes de l'armée auxiliaire russe, et reprenait l'offensive.

A l'ouverture de la campagne de 1701, le prince *Eugène*, ayant des forces à-peu-près égales à celles du maréchal de *Catinat*, qui avait aussi jeté une garnison française dans Mantoue, et défendait la rive droite de l'Adige, passa cette rivière après diverses manœuvres que le général *Kray* a presque répétées sur les mêmes points. Le fameux combat de Carpi, bien moins important que la bataille de Magnan, força pourtant le maréchal de *Catinat* à se retirer successivement au-delà du Mincio, de la Chiese et de l'Oglio; mais quand il s'éloigna de Mantoue pour couvrir le Milanais, objet principal de la guerre, il n'avait pas un tiers de ses forces dans le royaume de Naples, il n'avait point en sa possession toutes les places au-delà du Pô, et nous n'établissons de parallèle qu'entre les causes de retraite des Français à ces deux époques, et l'impression qu'elles firent sur le gouvernement. « La cour de France, (dit l'historien de la campagne de 1701), » surprise de la rétrogradation de ses trou» pes, et ne sachant à quoi l'attribuer, s'en » prit à celui qui les commandait, et ôta

» au maréchal de *Catinat* le commande-
» ment de l'armée. »

Si les bornes de ce précis et la difficulté d'y resserrer les évènemens qui se pressent ne nous arrêtaient, nous ne résisterions pas au desir d'offrir avec détail à nos lecteurs un autre rapprochement particulier, très-remarquable sur le passage de l'Adda, tenté vainement, le 16 avril 1705, par les alliés, sous les ordres du prince *Eugène*, contre l'armée française commandée par le duc de *Vendôme*, précisément à Cassano, poste à jamais fameux par ces deux sanglantes batailles, dont la comparaison et l'issue différente pourraient donner lieu à l'une des plus intéressantes discussions militaires.

Le général *Moreau* avait fait à Cassano, pour s'opposer au passage de l'Adda, les mêmes dispositions de défense que le duc de *Vendôme*. Le général *Souwarow* était à Treviglio dans le camp qu'avait autrefois occupé le prince *Eugène*; le général *Melas* attaqua les retranchemens du canal Ritorto de la même manière que l'avait fait le prince d'*Anhalt* à la tête des Prussiens,

alors auxiliaires des Impériaux, comme les Russes le sont aujourd'hui.

Le prince *Eugène* avait aussi tenté de surprendre au duc de *Vendôme*, comme *Souwarow* l'a fait à *Moreau*, un passage sur le Haut-Adda, à la faveur des mêmes escarpemens, au détour rapide du fleuve, à-peu-près au même endroit où le général *Châteler* l'a exécuté cette fois; mais les vues du prince *Eugène* ne furent pas aussi bien, aussi heureusement remplies que celles du général *Souwarow*. Son projet étant découvert, il fut obligé de retirer son pont sur le Haut-Adda, trop difficilement, trop lentement construit: il redescendit vers Cassano; et quand il attaqua ce poste et les retranchemens qui couvraient le pont avec toutes ses forces, le duc de *Vendôme*, dont les soldats ne combattirent pas plus vaillamment que ne l'ont fait ceux de *Moreau*, ne fut point forcé de diviser les siennes et de dégarnir le centre de sa ligne, comme *Moreau* l'a été par les manœuvres de l'aile droite du général *Souwarow*, et le succès du passage qu'elle avait surpris à Trezzo.

C'est surtout dans ces rapprochemens qu'il faut examiner les progrès de l'art, le perfectionnement des moyens, les changemens qu'apportent aujourd'hui dans les combinaisons semblables, sur les mêmes terrains, les grands espaces embrassés à-la-fois dans la même opération de guerre, et la célérité des marches, et la précision des manœuvres.

Suivons maintenant la retraite et les divers mouvemens du général *Moreau*, au moment où le général *Souwarow*, pour atteindre son but et conserver l'ensemble de son plan de campagne, se crut obligé de disséminer ses forces de la manière que nous avons exposée plus haut.

La retraite des Français, après le passage de l'Adda et l'évacuation de Milan, se fit en bon ordre sur trois colonnes. Celle de droite marcha de Lodi à Plaisance ; celle du centre par la route de Milan à Gênes sur Pavie et Voghera ; celle de gauche par Vigevano et Novare, où le quartier-général se trouva le 2 mai. Le gros de l'armée se portait ainsi du côté de Gênes. Le général *Moreau* alla d'abord à Turin, arrêta les

désordres, prépara l'évacuation de la ville et de l'arsenal, et pourvut à la défense de la citadelle, qu'il confia au général *Fiorella*. Il rétablit quelques communications, si non interrompues, du moins déja troublées par des partis d'insurgés; communications importantes à cause des secours qu'il attendait de la Suisse par le Bas-Vallais, le mont St.-Bernard et la vallée d'Aost, de la Savoie et du haut Dauphiné par le Mont-Cenis et la vallée de Suze, de la place de Briançon par la vallée d'Exilles.

Ne pouvant plus, avec une armée réduite à environ 25,000 hommes, défendre les plaines du Piémont, et couvrir le pays de Gênes et ses communications les plus importantes, tant pour sa réunion avec l'armée de Naples, que pour l'arrivée des secours par la Provence, le général *Moreau* quitta Turin le 7 mai. Il porta son quartier-général à Alexandrie, et prit d'abord une position sous Tortone, étendant les avant-postes de sa droite vers les Appenins, pour resserrer, autant que possible, cet intervalle, et favoriser la retraite de *Macdonald*, en rètenant, le plus longtems qu'il se pour-

rait, le général *Souwarow* sur la rive gauche du Pô. — Celui-ci avait, dès le 4, porté son quartier-général à Pavie ; il avait détaché par sa droite une forte avant-garde sous les ordres du général *Wukassowich*, et fait occuper les petites places de Novare, Ollegio, Vercelli, Ivrea, et tous les postes, tels que Crescentino, Chiavaso, Trino, évacués par les Français. Ce général devait, en suivant la rive gauche du Pô, remonter jusques près de Turin, afin de tâcher de rappeler le général *Moreau* sur ses derrières, en débordant et tournant même tout-à-fait son aile gauche.

En même tems le général *Hohenzollern* avait marché sur Plaisance avec une partie de la gauche de l'armée alliée; et, remontant la rive droite du Pô, il avait fait replier les avant-gardes des Français jusqu'au-delà de Voghera, tout près de Tortone. A l'appui de ce mouvement, et dans la vue de s'emparer plus tard des passages dans le pays de Gênes par les Appenins, le général *Souwarow* fit occuper Bobbio, sur la route de Plaisance à Gênes.

Le général *Kray*, depuis la prise de Pes-

chiera, s'était porté à Borgoforte, avait rassemblé toutes ses forces et resserré la place de Mantoue; il avait fait passer par le Mincio trente chaloupes canonnières qui se trouvaient à Peschiera. La garnison de Mantoue faisait de fréquentes sorties; celles du 5 et du 8 mai furent très-vives.

Le siège du château de Milan fut commencé le 5 mai par le général *Lattermann*, qui fut bientôt soutenu par le général *Hohenzollern*; dix bataillons y furent employés.

Le même jour, le général *Kaïm* ouvrit la tranchée devant Pizzighetone, et pressa si vivement cette place, que, cinq jours après, un magasin à poudre ayant sauté, le commandant français capitula. La garnison n'était que de 600 hommes.

Les places de Ferrare, Bologne, Ravenne, le fort Urbain, Ancône tenaient encore.

Le général *Souwarow*, dont le corps d'armée était fort affaibli par les opérations séparées et les mouvemens divergens, dont nous venons de rendre compte, resserra cependant le général *Moreau*, et tenta de

le déposter de la forte position qu'il avait prise, de l'espèce de camp retranché où il s'était renfermé, derrière le Pô et le Tanaro, entre Valence et Alexandrie.

Le 9 mai, le général *Châteler* attaqua et fit sauter les portes de Tortone sous le feu du château, où la garnison française se retira et resta bloquée. Le lendemain, la plus grande partie de l'armée alliée, à laquelle le général *Kaïm* se réunit dans le camp de Voghera, après la reddition de Pizzighetone, passa la Scrivia, et campa à Torre di Garafolo. Le général *Karaczaï* fut détaché avec un corps, pour s'emparer de Novi, de Serravalle et de Gavi.

Ce mouvement du général *Souwarow* par son flanc gauche, et les courses de ses troupes légères dans le pays compris entre le cours du Tanaro et les Appenins, n'ébranlèrent point le général français. Celui-ci avait appuyé sa droite à Alexandrie, sa gauche à Valence, et avait jeté de forts détachemens dans Casal et dans Verrue; il ne prit point le change sur le dessein du maréchal, qui vraisemblablement ne menaçait la droite de l'armée française et ses

communications avec Gênes, que pour surprendre, sur sa gauche, le passage du Pô, l'envelopper, et l'engager dans une action générale et décisive.

Ce projet était secondé par les attaques des habitans de Mondovi, Cherasco, Ceva, Oneille, qui avaient tout-à-coup pris les armes. Ces insurrections était déja si fortes et si bien organisées, qu'un bataillon, qui allait joindre l'armée française, fut attaqué et dispersé. La position du général *Moreau* était telle, que s'il eût reçu et perdu une bataille, sa retraite en-deçà et en-delà des Appenins devenait presque également impossible.

Cette attaque méditée contre la gauche du général *Moreau* fut d'abord tentée le 11. Une avant-garde des troupes impériales ayant passé le Pô au-dessus de Valence, fut repoussée et fort maltraitée par une division du général *Grenier*, conduite par l'adjudant-général *Garrau*.

Le 12 mai, l'attaque fut plus sérieuse; une division russe d'environ 7000 hommes, sous les ordres du général *Schubarf*, passa le Pô à Bassignora au-dessous de Valence,

et près du confluent du Pô et du Tanaro; elle marcha vers Pecci ou Pecetto, entre Valence et Alexandrie, afin de couper la ligne des Français. La division du général *Grenier* soutint le premier choc de cette colonne, et fut elle-même soutenue par le corps du chef de brigade *Gardanne.* Alors le général *Moreau* fit attaquer les Russes en flanc par la division du général *Victor* : le combat fut très-vif; une maison de campagne fut prise et reprise plusieurs fois; on se battit avec acharnement; le général *Schubarf* fut tué; les Russes plièrent, perdirent beaucoup de monde, furent poursuivis et culbutés dans le fleuve.

Après cette tentative, le général *Souwarow* se décida à se porter en force sur la rive gauche du Pô, et à marcher sur Turin, pour forcer enfin le général *Moreau* à sortir de son camp, soit pour se replier sur les frontières de France, soit pour entrer dans le pays de Gênes.

Le 16 mai, le général *Wukassowich* attaqua à Verrue, à Ponte-Stura, à Casal; et, le même jour, une partie des troupes aux ordres du général *Melas*, sur la rive droite

du Pô, reçut l'ordre de passer, pendant la nuit suivante, à la rive gauche, et de marcher sur Candia.

Soit que le général *Moreau* eût découvert cette marche, soit qu'il s'aperçût de quelques mouvemens dans le camp de Torre di Garafolo, où il ne devait rester qu'un corps peu considérable, il avait, dans la nuit du 15 au 16, fait construire un pont sur la Bormida, près d'Alexandrie; il y passa le 16 au matin à la tête d'une colonne de 7000 hommes, conduisant lui-même sa cavalerie; il attaqua d'abord et rompit la chaîne des postes avancés des Cosaques sur Marengo, et les poursuivit jusqu'à Saint-Giuliano; il détacha ensuite quelques troupes par sa gauche, pour occuper les premiers postes du général *Melas*, et marcher droit au camp de Torre di Garafolo, où commandait le général *Lusignan*, qu'il força à abandonner sa position, et sépara, pour quelque tems, d'un corps de sept bataillons russes, commandés par le prince *Pankrazian* : ces deux divisions impériales, d'abord très-maltraitées, se rallièrent et marchèrent contre les Français, qui se reti-

rèrent sur leurs ponts, et rentrèrent dans Alexandrie.

Ce fut le dernier effort que put faire le général *Moreau* pour conserver cette position. Le général *Souwarow*, dont le quartier était à Lumello, pressa l'attaque des postes français sur la rive droite du Pô, au-dessus de Valence; le général *Wukassowich*, qui était à Trino, menaça Verrue, attaqua et emporta Casal. Le camp retranché des Français étant alors ouvert de toute part, *Moreau* fut obligé d'évacuer Valence et Alexandrie. Il fit sa retraite le 19, après avoir pourvu à la défense de la citadelle d'Alexandrie; il porta son quartier-général et le gros de son armée par Asti et Chierasco sur Coni, où il arriva le 22 mai. Il détacha un corps par sa droite, pour occuper Ceva et Mondovi, dont les communications avec Gênes et les postes de la côte avaient été interrompues par les insurrections.

Cette position était la dernière et la meilleure où le général *Moreau* pût recevoir les renforts qu'il attendait, 1°. du Dauphiné par la vallée de Barcelonette et le Col-de-l'Argentière; 2°. de la Provence et du comté

de Nice par le Col-de-Tende ; 3°. enfin, du côté de la mer par Oneille, Finale et les petits ports de la côte.

Mai et Juin 1799.

Nous avons marqué, comme une époque principale, la retraite du général *Moreau* au pied des Alpes, sous la place de Coni; mais avant de profiter de cette division naturelle et du court intervalle qui se trouve ici entre les évènemens du côté de l'Italie, pour reprendre la relation de ce qui se passait en Suisse, depuis l'évacuation des Grisons, nous suivrons d'abord jusqu'aux limites de la France et du Piémont, les opérations du général *Souwarow*, et nous acheverons de donner une idée exacte de la distribution des forces des deux partis dans toute l'Italie.

Le général *Moreau* avait donné le tems au général *Macdonald* de se rapprocher des frontières de l'état de Gênes, et au général

Pérignon qui, peu de jours auparavant, était arrivé au secours de cette place, celui de fermer les accès du côté des montagnes, d'en perfectionner les défenses, et de s'assurer des positions les plus avancées, où il pût favoriser la jonction des deux armées.

Le général *Souwarow*, désavantageusement placé sur les deux rives du Pô, au-dessous du double confluent de la Bormida et du Tanaro, n'avait pu réussir à envelopper l'armée française dans le camp d'Alexandrie. Après l'évacuation de cette place, il la fit occuper, et fit bloquer étroitement la citadelle par la division russe du général *Schweikosky*; celle du général *Seckendorf* s'avança du côté d'Acqui ; le centre de l'armée alliée, où se trouvaient les divisions de *Kaïm* et de *Frœlich*, sous les ordres du général *Melas*, avait marché à Candia. De grandes pluies retardèrent, pendant quelques jours, ces marches dirigées sur Turin par les deux rives du Pô. Le 26 mai, le général *Melas*, ayant passé la Sesia, porta ses divisions sur la Sture.

La division russe du général *Karaczaï* passa la Sture et la Doire, et prit une

position avantageuse en avant de la Chartreuse.

Le corps du général *Wukassowich* s'avança par la rive gauche du Pô, et occupa la hauteur des Capucins. La ville de Turin étant ainsi investie, fut canonnée dans la nuit du 26 au 27, et sommée à la pointe du jour par le général *Wukassowich*. Le commandant français *Fiorella* refusa de se rendre, et répondit au feu des assiégeans; mais un obus ayant incendié une maison près de la porte du Pô, les bourgeois armés profitèrent du désordre pour s'emparer de cette porte, et l'ouvrirent aux alliés. La garnison, forte d'environ 3 mille hommes, se retira dans la citadelle; la division du général *Kaïm* occupa la ville, celle du prince *Pankrazian* les dehors de la citadelle, celles des généraux *Frœlich* et *Zoph* formèrent un camp d'observation sur la route de Pignerol.

Il est fort remarquable que les mêmes places, les mêmes postes aient été successivement occupés et conquis par les alliés sur les Français dans cette campagne, comme ils le furent en 1706 sous le prince

Eugène contre l'armée des deux couronnes de France et d'Espagne, qui fut contrainte d'évacuer toute l'Italie. Le prince *Eugène* était venu secourir Turin, assiégé par une armée française de 80,000 hommes, sous les ordres du maréchal de *Marsin* et du duc d'*Orléans;* il arriva du côté de Pianezza, entre la Sture et la Doire, précisément à la même position que le général *Souwarow,* quoique par une direction opposée et dans un sens inverse. Pour bien entendre cette observation, et développer les réflexions militaires auxquelles elle peut donner lieu, il faudrait avoir sous les yeux l'histoire de cette mémorable campagne. Nous nous bornons à indiquer, à nos lecteurs, le principal trait de comparaison.

Après la bataille de Turin, le Piémont et le Milanais furent reconquis; et l'armée alliée victorieuse, au milieu de l'Italie, avait devant elle l'armée du duc d'*Orléans* repliée sur Pignerol aux pieds des Alpes, et sur ses derrières celle du maréchal de *Médavi*, dont les troupes occupaient encore Mantoue, le château de Milan, Modène, etc.

On était fort inquiet à la cour de France

du corps d'armée qui était resté dans le Mantouan, et n'avait plus aucun moyen de retraite. Le prince *Eugène*, qui déja méditait pour la campagne suivante l'expédition de Toulon, et à qui *Victor-Amédée* persuada d'entreprendre la conquête des provinces méridionales de la France (entreprise qui échoua, comme on sait, par le mauvais succès du siège de Toulon), le prince *Eugène* pressa l'évacuation de l'Italie, et accorda, par une capitulation générale, retraite et libre passage jusqu'à Suze, avec tous les honneurs de la guerre, à toutes les garnisons, corps de troupes et individus appartenans aux deux couronnes.

Nos lecteurs achèveront aisément le parallèle; mais il est juste de dire ici que les leçons de l'histoire ne sont pas toujours perdues; et comme le général *Souwarow* en avait profité au passage de l'Adda, le général *Moreau* sut éviter aussi les fautes qu'avaient faites les généraux français devant le prince *Eugène*; et l'on peut croire que celui qui, mesurant ses forces, n'a pas balancé à évacuer Turin, et a préféré de prolonger une défensive active en campagne

contre des forces supérieures, n'eût point, comme le maréchal de *Marsin*, attendu dans des lignes de circonvallation les attaques d'une armée inférieure en nombre.

Arrêtons-nous à ce point le plus avancé sur la ligne des opérations, et rappelons-nous que, dans les premiers jours du mois de juin, soixante et dix jours après la reprise des hostilités sur l'Adige ; le général *Souwarow* campait à la vue des frontières de France : disons maintenant en peu de mots ce qui se passait sur les derrières de l'armée alliée dans l'intérieur de l'Italie.

Il importait aux alliés de pouvoir rassembler bientôt un corps d'armée assez fort pour faire tête au général *Macdonald*, qui, après avoir repoussé avec son arrière-garde une entreprise des Napolitains, appuyée par quelques troupes anglaises débarquées à Salerne, Vietry et Castel-à-Mare, après avoir laissé une garnison dans le fort Saint-Elme, avait évacué le royaume de Naples, et se retirait par l'état de l'Eglise ; les généraux *Gauthier* et *Miolis*, qui commandaient le corps de troupes françaises resté en Toscane, se préparaient à recevoir

celui de Naples ; ils avaient formé un camp d'observation entre Florence et Bologne ; ils occupaient Pistoie, et avaient fermé tous les débouchés par les Appenins. — Le général *Souwarow* n'avait plus un instant à perdre pour prévenir une jonction, qui pouvait déconcerter ses desseins, et changer la face des affaires. — La célérité de la marche de *Macdonald* avec un corps si considérable, les manœuvres du général *Moreau*, que nous avons détaillées, et la contenance d'un corps d'observation en Toscane et dans le Bolonais, sous les ordres des généraux *Grenier* et *Montrichard*, avaient rendu possible la retraite la plus difficile qui eût jamais été tentée.

Aussi le général *Souwarow* poussait-il avec ardeur la guerre de sièges, qui l'empêchait de disposer de toutes ses forces en campagne, et qui avait retardé ses opérations vers la Toscane, et contre les positions intermédiaires occupées par les Français.

Le siège du château de Milan, où il avait envoyé le général *Hohenzollern* avec un renfort de 5 ou 6 bataillons, fut inter-

rompu par la nécessité de porter du secours au prince de *Rohan*, pressé par des forces supérieures entre les lacs de Como et de Lugano, à l'entrée des bailliages italiens, où, malgré l'insurrection des habitans, il n'avait pu se soutenir contre les troupes du général *Lecourbe*. Le général *Lattermann* eut à bloquer le château de Milan, pendant que le général *Hohenzollern* porta son corps à l'appui de celui du prince de *Rohan*. Cette marche est un exemple de célérité et de précision. Il partit de Milan le 15 mai, et le 17, après une marche forcée de 16 lieues, il joignit le prince, dont les avant-postes étaient à Ponte-Tresa, sur la rivière qui joint le lac de Lugano au Lac-Majeur. Les postes des Français étaient à Agno ou Anio : c'était une partie de la division du général *Lecourbe*, commandée par le général *Loison*. Les Français furent attaqués sur trois points le 18, et forcés de se retirer sur Bellinzona, au-delà du mont Cenère. Le général *Lecourbe* rentra en Suisse par le Saint-Gothard, remontant le val de Leventina. Le général *Hohenzollern*, après

avoir laissé quelques renforts au prince de *Rohan*, et l'avoir rétabli à Lugano, ramena la division à Milan, où, dans la nuit du 20 au 21, trois jours après son départ, il ouvrit la tranchée, et le 23, un feu de soixante pièces contre le château.

Le 24 mai, le commandant du château capitula, et obtint, pour sa garnison, forte de 2,200 hommes, libre passage avec les honneurs de la guerre, à condition qu'elle ne servirait pas d'un an contre les armées impériales.

Le même jour, la citadelle de Ferrare, pentagone régulier, très-fort, et muni d'une belle artillerie, se rendit au général *Klenau*, après un bombardement qui mit le feu à plusieurs magasins. La garnison, forte de 1,500 hommes, obtint la même capitulation que celle du château de Milan, à condition de ne pas servir seulement pendant six mois.

Ravenne fut pris le 26; les paysans armés secondèrent les attaques du côté de Porto-Primaro et de Puozzolo.

Commacchio, et quelques autres postes peu importans dans l'Etat ecclésiastique, se

rendirent aux Impériaux : une partie de ces garnisons avait été recrutée de Cisalpins et autres habitans du pays.

Ancône était bombardé par une escadre russe et turque de 7 vaisseaux de ligne et 6 frégates, sous les ordres du contre-amiral *Pastokin*.

Quant au siège de Mantoue, le général *Kray*, qui avait repoussé, le 19, une vive sortie de la garnison, reçut ordre de suspendre les travaux et de ne laisser devant la place que la quantité de troupes nécessaires au blocus ; elles furent bientôt renforcées par la division du général *Lattermann*, qui avait fait le siège du château de Milan, et par quelques troupes fraîches autrichiennes et russes, qui y furent envoyées de Trieste, de Venise et de Vérone.

Le général *Kray* forma, avec les troupes qu'il retira des attaques de Mantoue, et avec les divisions des généraux *Ott* et *Hohenzollern* sur sa gauche, un nouveau corps d'armée, dont il prit le commandement ; il quitta son quartier-général de Borgo-Forte le 22 mai. Son premier objet,

était de forcer les Français à évacuer Bologne, qu'ils défendaient avec obstination, parce que c'était en effet la place qu'il leur importait le plus de conserver au-delà des Appenins, et dont la situation, coupant les routes, et retardant les marches vers la Toscane, favorisait le plus la retraite de l'armée de Naples. Ce n'était qu'après avoir déposté les Français de ce point intermédiaire, que le général *Kray* pouvait rallier ses forces, et marcher à la rencontre du général *Macdonald*, qui avait déja atteint le territoire toscan. Son avant-garde était arrivée à Florence; les villes de Livourne et de Lucques avaient été mises en état de défense, afin de s'y ménager, ainsi qu'au général *Macdonald*, une dernière retraite vers la mer, si la jonction des deux armées devenait impossible à s'effectuer par le pays de Gênes.

Le poste important de Pontremoli dans les Appenins, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'état de Gênes, était occupé par les Français, ainsi que Massa et Carara. Pontremoli est le point de la chaîne des monts Appenins, qui sépare

la vallée du Taro et celle de la Verra, plus connue sous le nom de rivière du Levant. Le golfe de la Specia contribue encore à resserrer cette barrière : si l'armée du général *Macdonald* pouvait arriver jusqu'à cette position, quoique cette route ne fût point praticable pour l'artillerie, sa retraite et la réunion de ses troupes avec celles du général *Moreau*, soit en-deçà, soit au-delà des Appenins, étaient inévitables. Le général *Ott*, détaché de la grande armée avec sa division, pour s'emparer de Modène et de Reggio, sentit l'importance du poste de Pontremoli; il le fit attaquer, et après s'en être rendu maître, il envoya des détachemens jusqu'à Massa et Carara, sur la route de Pise. Mais cette communication indispensable pour les Français, tant qu'ils étaient en force dans le pays de Gênes, et qu'ils occupaient la Toscane, ne pouvait manquer d'être rétablié, si les alliés ne s'y fortifiaient, et n'y portaient une force plus considérable, le général *Ott*, dont la station principale était à plus de 15 lieues de Pontremoli, ne put y soutenir son détachement contre les doubles

attaques des Français, qui reprirent ce poste.

Telle était, au commencement du mois de juin, la situation respective des armées en Italie. — Nous allons rendre compte des progrès de l'Archiduc en Suisse, progrès non moins importans, aussi bien disputés, plus difficiles par la nature du pays, mais par cela même plus déterminés à cette époque, que ceux du maréchal *Souwarow* en Italie.

Nous avons dit que les deux colonnes françaises, qui se retirèrent du pays des Grisons, furent vivement poursuivies par les généraux *Hotze* et *Bellegarde*. Celle qui remontait, par Ilanz, la haute vallée du Rhin, sous les ordres du général *Suchet*, arriva le 19 mai à Urseren, dans la vallée où coule la Reuss, et par laquelle le général *Lecourbe*, après avoir repassé le Saint-Gothard, se rallia à la droite, et se rapprocha du gros de l'armée du général *Massena* : l'arrière-garde de la colonne, qui se retira par Sargans sur Wallenstadt, y fut vivement attaquée par le corps des émigrés suisses.

Le 22 mai, au moment où l'avant-garde du général *Nauendorf*, suivie, dès le lendemain, par le gros de l'armée de l'Archiduc, passait le Rhin à Schaffhouse et à Stein, le général *Hotze*, qui, la veille, avait fait occuper Saint-Gall par ses troupes légères, fit passer le Rhin à tout le reste de ses troupes. — La division française du général *Delorge* avait déja évacué le Rheinthal, et le général *Hotze*, après s'être emparé du poste de Werdenberg, pénétra par les sources de la Thur dans le Toggenbourg, et poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Jean.

Pendant que les troupes, qui avaient passé à Rheineck, marchaient sur Saint-Gall, la colonne, qui suivait le cours de la Thur, fit une marche forcée pour descendre dans le Thurgau : le but du général *Hotze* était de se réunir à l'avant-garde du général *Nauendorf*, qui avait pris poste à Andelfingen, afin de couvrir le passage et l'établissement du reste de l'armée, l'Archiduc voulant rallier toutes les parties de son armée avant de tenter une affaire générale.

Massena, pour s'opposer à cette réunion, et retarder l'attaque de ses lignes sur la Limat, fit attaquer à la fois, du 24 au 25, l'avant-garde de *Nauendorf*, qui s'étendait déja au-delà de la rive gauche de la Thur, et celle du général *Hotze*, qui fut surprise en marche entre Frauenfeld et Winterthur.

Ces deux attaques furent très-vives : les postes de l'avant-garde du général *Nauendorf* furent enlevés; les hussards de Mezzaros et de Barco qui les soutenaient sous la conduite des généraux *Kienmayer* et *Piaczeck*, qui l'un et l'autre y furent blessés, furent repoussés et jetés dans la Thur. Les Français reprirent le pont d'Andelfingen ; mais ils ne purent s'y maintenir sous le feu de la rive opposée.

Du côté de Frauenfeld, à la tête de la colonne du général *Hotze*, le combat fut encore plus meurtrier : les régimens de Kinsky, dragons, ceux de Gemmingen et de Kerpen, infanterie, furent enveloppés près de Schwartzenbourg à 71 lieues de Saint-Gall, près la route de Constance à Zurich ; l'infanterie autrichienne souffrit

d'autant plus, qu'elle était très-fatiguée et avait marché toute la nuit précédente; le régiment de Gemmingen fut presque détruit. Les dragons de Kinsky, conduits par le prince de *Rosenberg*, firent les plus grands efforts pour soutenir l'infanterie; engagés dans un terrain désavantageux, ils combattirent à pied, et protégèrent la retraite des corps les plus maltraités. Le combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du soir. Un corps de réserve arriva au secours des Impériaux; et contint les troupes du général *Massena*, parmi lesquelles se trouvait la légion suisse auxiliaire, dont le commandant *Weber* fut tué.

Malgré cet échec, l'objet fut rempli. L'Archiduc, qui avait porté son quartier-général à Paradies, reprit le lendemain tous ses postes sur la rive gauche de la Thur; et pour effectuer la réunion, il marcha, le 27, sur Winterthur, pendant que le général *Hotze* et le prince de *Reuss*, après avoir repoussé les Français jusqu'à la montagne appellée Steigpass, sur la route de Zurich, les attaquaient de front. On se battait depuis la pointe du jour: l'Archiduc

arriva l'après-midi, et fit attaquer le Steig-pass, qui était couvert par le feu plongeant d'une batterie tirant à mitraille du haut de la montagne, et flanqué par des bois remplis de chasseurs français et suisses. Le poste, que le général *Massena* fit payer cher, fut emporté malgré la résistance opiniâtre des Français, qui se retirèrent à une petite distance sur la rive gauche de la Toss. Le général *Mey*, qui commandait leur avant-garde, fut blessé, et eut deux chevaux tués sous lui.

La réunion du corps du général *Hotze* à l'armée de l'Archiduc se fit à Winterthur et Nestenbach; le quartier-général fut établi à Andelfingen, et porté peu de jours après à Winterthur.

De son côté, le général *Bellegarde* avait profité de ses avantages; il s'était assuré du passage du Saint-Gothard; ses forces s'étaient accrues par l'ardeur des habitans des Petits-Cantons à prendre les armes contre les Français. Il avait fait occuper Glarus par le corps d'avant-garde du colonel *Cavassini*, réuni à six compagnies d'émigrés suisses. Il menaçait Lucerne; l'administra-

tion fut transférée à Berne; il porta un corps jusqu'à Schwitz, mais il ne put s'y maintenir contre les attaques du général *Lecourbe*, qui prit une forte position à Wasen, dans la vallée d'Urseren.

Ainsi tout le cours de la Limat, la seconde des trois principales lignes de défense de la Suisse, se trouvait tournée par la droite et par les plus hautes sommités.

Le général *Massena* voyant que l'Archiduc, après sa réunion, débordait ses ailes, prit le 28 une nouvelle position derrière la Glatt; mais il y fut bientôt inquiété, attaqué par son flanc gauche, et forcé à se renfermer dans son camp retranché en avant de Zurich.

Sur ce mouvement, l'Archiduc porta sur-le-champ un corps sur Glatt en avant de Bassersdorf et de Klotten, à une lieue et demie de Zurich, et poussa l'avant-garde du général *Nauendorf*, qui était à Bulach, jusques sur les hauteurs de Regensberg, à la vue de Baden.

Il y eut les jours suivans divers combats d'avant-garde; l'armée autrichienne atteignait déja, par sa gauche, la partie orientale

du lac de Zurich ; Staffa et plusieurs autres villages sur les bords du lac étaient occupés par les Impériaux; le colonel *Cavassini*, parti de Glarus, s'était porté, avec une partie de son corps, à Notre-Dame-des-Hermites.

Cependant le général *Lecourbe* repoussa les Autrichiens sur la Reuss, leur enleva le 2 juin, après un combat très-vif, un poste important, à l'attaque duquel le général *Loison* fut blessé, et conserva sa position à Wasen : il maintenait ainsi l'appui de la droite de la nouvelle ligne de défense au centre, et en avant de laquelle se trouvait le camp de Zurich.

Les deux armées étant ainsi placées, l'Archiduc passa la Glatt le 4 juin, prit son quartier à Klotten, et poussa ses avant-postes jusqu'à la portée du fusil des retranchemens ; il menaça la droite des postes français en les resserrant, et couronna toutes les hauteurs.

Après avoir reconnu cette position très-forte par elle-même, et hérissée de défenses artificielles et d'artillerie, il fit attaquer sur les parties les plus saillantes de la ligne,

des villages, qui furent vaillamment défendus, pris et repris. Le général *Chérin*, chef de l'état-major de l'armée française, fut blessé mortellement.

Le 5 juin, à la pointe du jour, l'Archiduc attaqua avec toutes ses forces réunies les retranchemens des Français, qui les défendirent jusqu'à la nuit : on se battit sur toute la ligne à-la-fois et avec un égal acharnement. Peu d'actions ont coûté autant de sang. Les généraux *Hotze*, *Wallis*, *Kerpen* et *Hiller*, du côté des Autrichiens, furent blessés, et du côté des Français les généraux *Humbert* et *Oudinot*.

L'Archiduc avait donné l'ordre de recommencer l'attaque le 6 au matin ; mais le général *Massena* évacua Zurich dans la nuit du 5 au 6, et prit une position sur les monts Albis, appuyant sa gauche au Rhin et sa droite au lac de Zug.

Le quartier-général de l'Archiduc fut établi à Zurich le 7 juin.

Si l'on pouvait douter encore des changemens qui se sont récemment opérés dans l'art de la guerre, ou pour s'exprimer plus exactement, du développement des

moyens, portés bien au-delà des bornes, dans lesquels ils paraissaient circonscrits, et que nous avons particulièrement fait observer dans la guerre de montagnes, on trouverait de quoi s'en convaincre, en parcourant cette seconde époque de la campagne. Ceux de nos lecteurs que l'histoire de l'art intéresse plus particulièrement, ne se plaindront point que nous reproduisions cette observation, et que nous l'ayons appuyée de l'exemple des nombreux combats livrés en Suisse entre l'armée de l'Archiduc et celle du général *Massena*. L'étude des anciennes guerres et des campagnes des plus célèbres capitaines, et l'expérience dans les guerres de ce siècle, antérieures à celles-ci, fourniront sans doute à cette classe de nos lecteurs des exemples de batailles aussi importantes, de combats aussi sanglans, de manœuvres aussi habiles; mais ils conviendront avec nous, que jamais on n'embrassa tant et de si grands objets à-la-fois. C'est même parce qu'il n'y a plus de proportion entre l'étendue de la scène, et le nombre des acteurs et des machines de

guerre qui l'occupent, que les armées sont forcées de se multiplier, pour ainsi dire, par leurs mouvemens, pour suffire à la remplir. De là vient que les actions sont plus fréquentes. Lorsqu'une fois une armée est en mouvement, soit pour déposter l'armée ennemie d'une position, soit pour en prendre une qui la garantisse d'une attaque générale, à quelque point que l'action commence, elle s'étend rapidement sur tout le théâtre de la guerre. C'est ce qu'on a vu en Suisse, où, depuis le 4 mai, jour de l'attaque de Lucien-Steig dans les Grisons, jusqu'au 6 juin, les deux armées ont été continuellement engagées, depuis les cimes des glacières jusqu'au confluent des rivières qui y prennent leur source, et forment les trois lignes de défense dont nous avons parlé : la Limat, la Reuss et l'Aar qui les reçoit au-dessous de Baden, et porte au Rhin ce triple tribut de toutes les eaux qui coulent des Hautes-Alpes vers le nord, ne laissant au Rhône que celles de la double chaîne des montagnes du Valais.

Dans cet espace immense, la même ba-

taille a duré dix-neuf jours : car s'il faut encore appliquer cette dénomination, elle ne peut l'être qu'à ces actions liées entre elles, de manière que les positions les plus fortes ne sont que des postes ou des points d'une ligne générale, que la pensée seule peut saisir, et qui sont tous à-la-fois attaqués et défendus. Les marches toujours forcées, sont des manœuvres et des combats continuels, et les manœuvres devant l'ennemi des chocs et des charges simultanées : la durée de ces terribles batailles ne se compte plus par le nombre des heures, mais par journées entières, et par le nombre des journées.

Quelles peuvent cependant être les conséquences de ce genre de guerre, de cette consommation d'hommes et de ressources, de cette destruction rapide des plus fortes armées ? — Quels changemens subits de fortune et d'existence pour les états, peuvent amener de si vastes, de si hasardeuses entreprises ? — Ce sont des questions importantes que nous aurons plus d'une fois occasion d'examiner.

Nous aurions pu prendre, dans les der-

nières opérations en Italie, de pareils exemples, et faire apercevoir aussi qu'on s'est tellement accoutumé à cette suite non interrompue, à ces coups précipités, que quelques jours d'observations, pendant lesquels pourtant de fortes avant-gardes, des divisions entières n'avaient cessé de se livrer de sanglans combats, étaient presque considérés comme une cessation de mouvement entre les armées d'Italie.

Cette partie de la grande scène ne tarda pas à fixer l'attention, et des évènemens importans, une situation nouvelle et inattendue s'offrirent inopinément.

Nous ne reviendrons point sur la position respective des différens corps d'armée des alliés et des Français au commencement du mois de juin; nous croyons l'avoir suffisamment détaillée et motivée; mais nous devons développer ici davantage ce que les circonstances ont fait connaître des desseins des généraux; pour présenter ensuite, avec d'autant plus de clarté, le résultat de leurs manœuvres très-compliquées, et conserver aux actions mémorables, qui les ont suivies, tout l'intérêt du

dénouement de cette troisième époque de la campagne.

Il paraît que le point principal du plan concerté entre l'Archiduc et le général *Souwarow*, était de couper successivement les communications des deux armées françaises de Suisse et d'Italie, et d'ouvrir au contraire, le plus promptement possible, les communications entre les deux armées impériales par la conquête de l'Italie supérieure, du Milanais et du Piémont.

On a vu avec quelle ardeur et quelle fidélité ces deux généraux employaient alternativement, du côté de l'Italie, l'aile droite, et du côté de la Suisse l'aile gauche de leur armée, à soutenir les attaques continuelles du corps du général *Bellegarde*. La tâche de celui-ci fut de déloger de front les Français de toute la chaîne des Alpes Rhétiennes jusqu'au mont Saint-Gothard, et la résistance, la guerre vive et savante que firent contre lui les généraux français *Lecourbe*, *Dessolles* et *Loison*, rendirent cette tâche glorieuse.

Le général *Moreau*, trop faible pour soutenir, depuis le mont Saint-Gothard jus-

qu'à la mer, une ligne de défense parallèle aux attaques, avait été forcé d'abandonner ce grand appui de sa gauche et ses communications avec *Massena*. Après avoir reçu par la Suisse tous les renforts qu'il dut en attendre dans la situation difficile où se trouvait le général *Massena*, il préféra de se jeter sur sa droite, pour couvrir, avec ce qu'il lui restait de forces, le pays de Gênes, pour conserver intacte la barrière des Appenins, à la faveur de laquelle *Macdonald* devait achever la retraite.

Le général *Souwarow*, en se jetant avec le gros de son armée dans l'intervalle que son adversaire était forcé de lui abandonner, soutenant toujours les attaques et la guerre de postes aux débouchés de la Suisse, et se décidant enfin à achever la conquête du Piémont par la prise de Turin, servit les vues du général *Moreau*, et ne parut pas avoir pénétré ses desseins. Il n'avait pu ni envelopper le général *Moreau*, et l'arracher des Appenins, ni rassembler un corps d'armée dans la Haute-Toscane, et prendre l'offensive sur les divisions françaises que les avant-gardes du

général *Macdonald* grossissaient successivement.

La connaissance exacte des circonstances particulières, qui ont tant d'influence, manque toujours, non-seulement à l'écrivain impartial, mais aux témoins même de ces grandes opérations, pour oser dire si telles ou telles fautes, dans la disposition générale, pouvaient être évitées; mais en les remarquant, il faut dire que le maréchal *Souwarow* pouvait croire qu'en poussant devant lui l'armée de *Moreau*, il faisait plus pour empêcher la réunion que si, en se bornant à l'observer à la hauteur de Gênes, il eût été en force au-devant de *Macdonald*.

Chaque marche rétrograde du général *Moreau* doublait l'espace que son collègue avait à parcourir. Pour l'atteindre, il se trouva dans le camp sous Coni près de 60 lieues des postes les plus avancés du général *Macdonald*, sur la frontière de la Toscane, tels que Pontremoli, en même tems qu'il se rapprochait des faibles renforts qui lui arrivèrent par le Col-de-Tende. Il détacha par sa droite le général *Victor*

avec une division pour aller, en traversant tout le territoire gênois, se réunir à l'armée de Naples, et mettre le général *Macdonald* en état d'agir offensivement, et de s'ouvrir les derniers passages pour arriver à Gênes. Ce mouvement commença le 31 mai. Les Français avaient repris Mondovi et bloqué Céva; mais le général *Wukassowich*, qui avait occupé Carmagnole, Alba et Cherasco, dégagea ces deux places. Ainsi dans sa position de Coni, qui semblait être sa dernière retraite, le général *Moreau* attirait sur lui, autant qu'il le pouvait, l'attention et les principales forces de l'armée alliée.

Le général *Souwarow*, après la prise de Turin, avait fait entrer ses divisions dans les vallées de Lucerne, de Suze, de Maurienne et d'Aost; il avait porté l'alarme sur l'ancienne frontière de France, et menacé de s'ouvrir, dès ce moment, le passage des Alpes, en détournant, par la Savoie, la dernière ligne de défense de la Suisse.

Le général *Frœlich* se porta sur Savigliano et Fossano, et poussa ses avant-postes jusques devant Coni.

Le général *Lusignan* marcha sur Fenestrelles.

Le général prince *Pankrazian* occupa avec son avant-garde Suze, la Brunette, le Col-de-l'Assiette et Cézane. Les seuls Vaudois des vallées de Lucerne et de Saint-Martin prirent les armes pour les Français. Le maréchal de *Souwarow* marcha lui-même contre *Moreau*, qui, resserré dans sa position de Coni, après y avoir laissé une forte garnison, se retira vers le Col-de-Tende, communiquant avec Coni, où il se trouva encore de sa personne le 7 juin. Les autres principaux passages des Alpes, le Mont-Cénis, le Pas-de-Suze, le petit Saint-Bernard étaient fermés et bien défendus; mais il ne se trouvait ni à Briançon, ni sur aucune autre partie de la frontière, des corps de troupes françaises assez considérables pour opérer des diversions aussi utiles qu'elles eussent été faciles. Le général *Xaintrailles*, dont la division avait d'abord été destinée par *Massena* à renforcer la gauche du général *Moreau*, après avoir réduit les Valaisins insurgés, s'était borné à prendre une position dans le Haut-Valais,

et n'avait pas hasardé de déboucher vers l'Italie.

Les sièges des citadelles de Tortone, d'Alexandrie et de Turin étaient poussés avec ardeur.

Nous avons déja fait observer que les forces des alliés étaient trop disséminées; quoique supérieures à celles des Français d'environ deux cinquièmes, elles n'étaient point assez considérables pour achever à-la-fois tant d'entreprises. Aussi l'Archiduc, se voyant maître du Saint-Gothard, et n'ayant plus rien à craindre pour sa gauche, détacha le général *Bellegarde*, qui eut ordre de se rendre à l'armée d'Italie avec la plus grande partie de son corps, pendant que le reste, sous les ordres du général *Haddick*, resterait en communication à Domo-d'Osola, tout prêt à se porter aussi au secours de l'armée d'Italie, ou à rentrer en Suisse suivant les circonstances. Le général *Bellegarde* avec 18 bataillons et 3 à 4,000 chevaux, traversa Milan du 5 au 6 juin, et marcha sur Pavie pour se rendre devant Tortone.

On se rappelle que le général *Macdonald*

était arrivé à Florence, le 24 mai. Cette armée, dont il est difficile de déterminer la force effective après ces longues marches, se trouva du 25 au 26 réunie aux troupes qui occupaient la Toscane. On peut supposer qu'avec le corps du général *Montrichard*, *Macdonald* eut à-peu-près 30,000, et que la force de son armée pourrait s'élever à 40,000 hommes effectifs, quand il aurait recueilli les garnisons et que le général *Victor*, qui marchait par la rivière du Levant sur Pontremoli, l'aurait joint avec tout son corps. On ne peut croire qu'il ait eu une force plus considérable, après avoir laissé des garnisons au fort St.-Elme, à Capoue, à Gaëta, à Rome, à Civita-Vecchia, à Ancône, et dans quelques autres postes nécessaires pour couvrir sa retraite. Il avait laissé la plus forte partie de ses équipages à Rome, à Vitterbo et à Romiglione, pour accélérer sa marche.

Le premier soin de *Macdonald*, en arrivant en Toscane, fut d'ouvrir et de dégager les accès tant en-deçà qu'en-delà des Appenins.

Le général *Ott* venait de reprendre Pon-

tremoli, et s'affermissait dans cette position. Le général *Kray* était à Castelluccio, d'où il veillait à-la-fois au blocus de Mantoue, et pressait l'évacuation du Bolonais, où la résistance des Français avait si bien couvert la retraite de leur armée de Naples. Les Impériaux les avaient chassés des postes de Forli et de Cervia; ils leur avaient surpris le fort Lago entre Ravenne et Bologne; ils avaient occupé Cesena et Rimini; ils assiégeaient le fort Urbain.

Cependant malgré les renforts du général *Kray*, qui n'avait laissé devant Mantoue qu'environ 20 bataillons et quelques escadrons, le corps du général *Ott* campait à Fornovio entre Parme et Pontremoli, et ceux des généraux *Hohenzollern* et *Klenau*, obligés de s'étendre dans les duchés, étaient trop faibles pour entrer en Toscane, et agir ensemble offensivement.

Le général *Macdonald* renforça d'abord son aile droite commandée par le général *Montrichard*, qui, après avoir fait occuper Bologne par la brigade du général *Clauzel*, repoussa le corps du général *Klènau* et dégagea le fort Urbain; l'aile gauche forma la

division du général *Dombrowsky*, et la légion polonaise eut ordre de marcher sur Sarzana et Pontremoli, et reprit ce dernier poste sur les Impériaux. *Macdonald* laissa à Florence la division du général *Rusca*, qui le joignit plus tard, et il porta son quartier-général à Lucques, où il était au commencement de juin. Dès ce moment, il put communiquer librement avec Gênes, connaître la véritable position des forces des alliés, et combiner un plan d'opération avec le général *Moreau*. Il eût pu, sans doute, défiler par Sarzana et Spezia, pour entrer dans la rivière du Levant; mais, outre que cette route passe pour être impraticable à l'artillerie, il se trouvait dans une situation plus favorable qu'il n'avait dû l'espérer, et en mesure d'agir lui-même offensivement au-delà des Appenins, et d'ouvrir une scène toute nouvelle.

Si nous n'avions, pour ainsi dire, fait faire à nos lecteurs cette reconnaissance détaillée des positions et des postes occupés par les deux armées, si nous n'avions successivement expliqué cet entrelacement bisarre et alternatif d'armées et des corps

détachés des alliés et des Français entre la rive droite du Pô et la mer, depuis la source de ce fleuve jusqu'à son embouchure, les manœuvres hardies, les actions décisives dont nous allons rendre compte, eussent été presqu'inintelligibles.

Le général *Moreau* avait pris d'abord une position au Col-de-Tende. Son armée réduite à environ 15,000 hommes, après qu'il en eût détaché la division du général *Victor*, se grossit de quelques bataillons qui lui arrivèrent par Nice, et auxquels il fit continuer leur route par Oneille sur Gênes; il défila lui-même par sa droite, entra dans le pays de Gênes, couvrant son flanc gauche des monts Appenins dont il tenait tous les passages, et s'avança jusqu'à une position avantageuse à quelques lieues de Savonne, vers les sources et à la tête de la vallée du Tanaro; il affecta de n'avoir d'autre dessein que de recevoir, par la mer, des renforts et des secours, et d'attendre, sans sortir de sa position, l'arrivée de l'armée de Naples sur le territoire génois. Un rapport du général *Melas*, qui l'observait, prouve que les alliés ne lui supposèrent point d'autres des-

seins. Loin de dérober sa marche, il s'efforça d'attirer sur lui toute l'attention du général *Souwarow;* et comme il se trouvait à portée de rentrer dans le Montferrat, et de marcher sur Alexandrie, s'il eût reçu des renforts suffisans, il ne manqua pas d'en grossir le nombre et l'importance. Sans doute, le grand mouvement de troupes dans des positions très-resserrées et sur une seule communication, l'aida à accréditer le faux-bruit qu'il fit répandre d'un débarquement de 15,000 hommes, transportés par la flotte de Toulon au port de Vado; tous les papiers publics en retentirent : on détailla les mouvemens, les apparitions successives des escadres française et anglaise, les conférences du général avec l'amiral, etc.

Avant qu'on eût démêlé cette fable, *Moreau* arriva à Gênes avec un corps d'environ 18,000 hommes, et s'y renforça de toutes les troupes françaises et liguriennes aux ordres du général *Pérignon*, releva le courage et la confiance des partisans des français par une proclamation, et se disposa à seconder, par une diversion sur la Scrivia, les mouvemens concertés avec *Macdonald.*

Leur plan ne tendait à rien moins qu'à faire lever le siège de Mantoue, forcer le général *Kray* à repasser l'Adige, et dégager les citadelles de Tortone et d'Alexandrie, réunir les deux armées, et marcher contre le général *Souwarow* avec des forces supérieures. Quelqu'extraordinaire que puisse paraître un tel projet après les revers multipliés essuyés par les Français, il n'avait rien de chimérique.

Le général *Macdonald* partit du camp de San-Pellegrino près de Pistoïa, du 7 au 8 juin, avec le gros de son armée, et marcha sur Modène; le général *Dombrowsky* et le général *Victor*, dont les divisions formaient la gauche, partirent: *Dombrowsky* de Sapalbo au-dessus de Fivizano, et *Victor* de Pontremoli et de Borgo-di-Favo, et se dirigèrent sur Reggio. Les divisions de *Montrichard* et de *Rusca*, qui formaient la droite, partirent de Bologne et de Castelfranco; le général *Montrichard* avait déja forcé le général *Klenau* à lever le blocus du fort Urbain, après lui avoir livré deux combats très-vifs: ces deux divisions eurent

ordre de tourner Modène et de passer le Tanaro entre cette ville et le Pô.

L'avant-garde du centre, commandée par le général *Olivier*, rencontra le 10 les premiers postes du général *Hohenzollern*, et les poussa jusqu'à une petite lieue de Modène; le lendemain, les colonnes françaises s'étant rapprochées, il y eut un choc très-vif entre les corps de cavalerie que les deux généraux firent avancer pour couvrir leurs reconnaissances; la cavalerie autrichienne fut d'abord enfoncée, et puis soutenue par le régiment de Preiss, commandé par le colonel *Weidenfels*, qui chargea la cavalerie française à la baïonnette. Le général *Hohenzollern* repoussa cette première attaque, se maintint à Sarciolo, et assura, par divers postes, sa communication avec Reggio.

Le 12, *Macdonald* attaqua le corps du général *Hohenzollern*. Cette bataille fut très-sanglante; les troupes de cavalerie et d'infanterie se chargèrent simultanément. *Macdonald* fut blessé dans cette mêlée; le général de brigade *Forest* tué; le général *Hohenzollern* fut forcé d'abandonner Mo-

dène, qui fut pris et pillé pendant le combat; les postes de Rubiera et Caugiano, sur la rive gauche de la Secchia, étant occupés par une division française, il se trouvait séparé de Reggio; la fermeté avec laquelle les passages et postes sur le Tanaro furent défendus contre les deux divisions françaises qui venaient du côté de Bologne, favorisa sa retraite sur la Mirandolle; le régiment de Preiss, qui fit l'arrière-garde, et qui, enveloppé plusieurs fois, se fit jour, fut presqu'entièrement détruit.

Le général *Klenau* acheva de se replier sur Ferrare.

Le général *Kray*, qui avait déja fait retirer l'artillerie de siège des attaques de Mantoue, fit enlever le pont de Casalmaggiore et tous les autres sur le Pô, et prit une position sur la rive gauche avec un corps de 10,000 hommes et quelques milliers de paysans armés, pour empêcher le passage du fleuve, et couvrir le blocus de Mantoue.

Soit que ces dispositions du général *Kray*, et le manque de pontons et la crue du fleuve, grossi par les pluies, empêchassent le gé-

néral *Macdonald* de suivre le projet de débloquer Mantoue, que nous lui avons supposé ; soit qu'il eût déja rempli son but, en éloignant de lui le corps qui pouvait l'arrêter, en attaquant vivement son arrière-garde pendant qu'il suivrait la grande route le long du Pô jusqu'à Voghera et Tortone, où il devait joindre le général *Moreau*, il marcha donc avec toute son armée sur Reggio; il entra le 14 dans Parme, où ses soldats ne commirent aucun désordre, et le 15 à Plaisance, où il rassembla son armée le 16, et fit commencer les attaques contre la citadelle.

Le général *Ott*, qui n'avait sous ses ordres qu'une division de 7 à 8,000 hommes, s'était retiré devant l'avant-garde du général *Macdonald*, pour se rapprocher des renforts que lui amenait le général *Melas*. Celui-ci, après s'être assuré de la marche et du dessein du général *Moreau*, s'était mis en marche le 10, et avait marché sur Alexandrie; le général *Bellegarde* y arrivait aussi presqu'en même tems avec son corps; enfin, le général *Souwarow*, qui pressait vivement et par sa présence le siège de

la citadelle de Turin, et menaçant de la faire escalader, averti par *Kray* des succès et de la marche de *Macdonald*, laissa au général *Kaïm* le soin de continuer le siège, et se mit en marche avec toutes les troupes qu'il trouva disponibles.

Le général *Wukassowich*, qui était avec son avant-garde entre Ceva et Mondovi, eut ordre d'inquiéter le général *Moreau* sur ses derrières, et porta un corps sur Ormea, sur le chemin d'Oneille.

Presque toute l'armée des alliés, à l'exception du corps du général *Kray*, qui était remplacé par celui du général *Bellegarde*, allait se trouver rassemblée entre Tortone et Plaisance, presque dans la position où elle était six semaines auparavant, et pour le même objet, pour empêcher la jonction des deux armées françaises. Il n'y avait plus, non-seulement une mesure, une marche à perdre; mais une heure dans toutes ces marches forcées, une heure de retard assurait aux généraux français le succès dont l'espérance avait dû paraître chimérique.

Le 17, le général *Macdonald*, qui avait

été joint par le général *Victor*, s'avança de Plaisance sur St.-Giovanni, village situé à deux lieues de Plaisance, sur la rive gauche de la petite rivière de Tidone, derrière laquelle le général *Ott* s'était retiré, ayant placé sur la Trébia ses avant-postes qui furent repliés. Le général *Melas* arriva au secours du général *Ott*, dès le commencement de l'action avec son avant-garde. *Macdonald*, qui avait dirigé une colonne sur la chaussée du château de St.-Giovanni, cherchait, avec son aile droite, à détacher la gauche des Impériaux, et à s'emparer de la chaussée du Pô, qui est la route de Pavie, afin d'envelopper le centre de la position du général *Melas*, qui en avait pris le commandement, et sa communication avec les forces qui le suivaient. Cette première attaque fut soutenue par les Autrichiens; la division de *Ott*, et une partie de celle de *Frœlich*, maintinrent la position jusqu'à l'arrivée du général *Souwarow* avec une forte avant-garde de troupes russes. Le combat devint général; la nuit survint; les Français se retirèrent et se portèrent entre le Tidone et la Trébia.

Le lendemain 18, le général *Souwarow* ayant rassemblé toutes ses troupes, fit des dispositions pour livrer une bataille décisive au général *Macdonald* qui se prépara à la recevoir, rangea son armée en ordre de bataille sur la rive gauche de la Trébia. Les alliés formèrent quatre colonnes. La première, ou celle de gauche du côté du Pô, devait marcher par Calendano sur Ponte di Mera; la seconde, en suivant la chaussée à droite de Plaisance, était aussi divisée sur Ponte di Mera; la troisième, sur Vaccari, (ces trois colonnes étaient composées de troupes russes); la quatrième, sur Rippalta et St.-Giorgio pour envelopper la gauche des Français; elle était formée des divisions de *Ott* et de *Frœlich*. Ces dispositions et la nécessité de laisser respirer les troupes, firent différer l'attaque jusqu'à cinq heures du soir. Les colonnes étaient arrivées, malgré la difficulté du terrain, en présence de la ligne des Français; il n'y eut plus d'autres manœuvres qu'un choc furieux sur tout le front des deux armées; les Français furent battus, et perdirent ce second champ de bataille, après une opiniâtre ré-

sistance, qui coûta beaucoup de sang des deux côtés.

Le général *Macdonald* ne rentra cependant point dans Plaisance ; il se retira en arrière de la rive droite de la Trébia, méditant de faire encore un effort contre les troupes du général *Souwarow*, dont l'infanterie surtout était excédée de fatigue.

Le lendemain 19, le général *Macdonald*, qu'on croyait en pleine retraite, attaqua à son tour l'armée alliée avec la plus grande impétuosité ; il repoussa d'abord tous les avant-postes sur la Trébia, fit passer le Pô par une de ses colonnes à l'embouchure de cette rivière, en même tems qu'une autre colonne passait aussi la Trébia, pour tourner le flanc droit du général *Souwarow*, dont les troupes furent presque surprises. Le général *Melas* soutint les premières attaques avec la cavalerie autrichienne commandée par le prince de *Lichtenstein*, qui, dans ces différentes actions, eut quatre chevaux tués sous lui. Le carnage fut horrible, et toute la campagne de San-Giovanni à Plaisance, entre le Tidone et la Trébia, fut jonchée de

morts, cette rivière en était couverte. La légion polonaise de *Dombrowsky*, enveloppé par les Russes, se forma en bataillon carré, se défendit avec désespoir, et fut presqu'entièrement hachée. Malgré ces efforts, l'armée de *Macdonald* fort maltraitée, fut forcée de repasser la Trébia.

Pendant la nuit qui suivit ce troisième jour de combat, *Macdonald* rentra dans Plaisance qu'il évacua le lendemain; il fut obligé d'y laisser près de 3000 blessés, parmi lesquels se trouvaient les quatre généraux *Rusca*, *Salm*, *Olivier* et *Cambray*. Le général *Macdonald* fut atteint de deux coups de sabre par un hussard hongrois; le général *Victor* fut aussi blessé.

Le général *Macdonald* fit sa retraite en bon ordre sur deux colonnes, dont l'une suivait la grande route de Parme, et l'autre le pied des montagnes. Il feignit ainsi de se diriger sur Modène, et de vouloir retourner en Toscane à son camp de Pistoïa; mais il prit poste à Fornovio; et remontant la vallée du Taro, il prit la route de Sestri pour entrer dans l'état de Gênes, et effectuer sa réunion. Les généraux *Ott*,

Klenau et *Hohenzollern*, dont il avait dispersé les corps dans sa marche sur Plaisance, se réunirent à Parme, et marchèrent à sa poursuite.

Le général *Souwarow* avait réparé, par la célérité de sa marche et par le gain de la bataille de San-Giulianno, la faute d'avoir divisé ses forces par des opérations isolées, qui avaient donné au général *Macdonald* le tems d'achever presque la retraite la plus difficile, et d'atteindre sans obstacles les places, les positions et les renforts qui avaient doublé ses moyens. Si ce fut un dessein prémédité de la part du général *Souwarow*, on peut dire que la fortune justifia sa témérité : on a vu qu'avec moins d'activité, et sans cette marche extraordinaire, les combinaisons des deux généraux français ne lui laissaient pas la chance de la victoire; il les eût trouvé réunis à Voghera, où il n'eût pu se jeter entr'eux sans compromettre le sort de son armée.

En effet, pendant qu'il attaquait et battait avec toutes ses forces l'armée de *Macdonald* sur la Trébia, le général *Moreau*, après avoir porté sur Bobbio un fort dé-

tachement, commandé par le général *Lapoype*, sortait de l'état de Gênes, comme d'un camp retranché, avec une armée fraîchement renforcée et reposée d'environ 25,000 hommes; il marcha par la Bocchetta, par Gavi et Novi, sur Tortone.

Le général *Souwarow* profitant de son avantage, avait poursuivi *Macdonald* au-delà de Plaisance, et voulait l'attendre sur le Taro ; et ralliant à lui les corps de *Hohenzollern* et de *Klenau*, l'envelopper en deçà des montagnes.

Le 22, le quartier-général des alliés était à Fiorenzola entre Plaisance et Parme, sur la petite rivière d'Ougina. Quand le général *Souwarow* reçut la nouvelle du succès du général *Moreau* contre le corps du général *Bellegarde*, il abandonna la poursuite de l'armée de *Macdonald*, qu'il confia au général *Ott*, et partit le 23 avec la plus forte partie de son armée, pour aller à la rencontre du général *Moreau*, et arrêter ses progrès. Cette contre-marche ne fut pas moins rapide que les précédentes. Le 24 au soir, le général *Melas* se trouvait avec une avant-garde à Stra-

della entre Plaisance et Voghera ; il y reçut la nouvelle de la prompte reddition de la citadelle de Turin. Le feu de plus de 300 pièces avait été ouvert le 18, et si vivement servi, que, dès le 20, les feux des assiégés étaient éteints, un grand nombre des officiers d'artillerie et des canonniers tués, les magasins détruits. Le commandant *Fiorella* demanda à capituler, et obtint une capitulation semblable à celles qui avaient eu lieu à Milan et à Ferrare. Cet évènement inattendu était, dans ce moment, d'autant plus important pour les alliés, que le corps du général *Kaïm*, devenu disponible, était déja en marche pour se réunir à la grande armée, et se trouva le 23 à Castel-Nuovo di Scriva. Ces efforts, cette activité dans la défensive de la part des généraux français qui n'avaient point encore reçu les renforts qu'ils attendaient de France, engagèrent le général *Souwarow* à presser de toute part le ralliement des siens. Le général *Wukassowich* eut ordre de se rapprocher : la colonne des troupes auxiliaires russes, nouvellement arrivées sur l'Adige, celui de hâter leur

marche ; enfin, l'armée qui se formait lentement dans le royaume de Naples et n'avait devant elle que quelques postes isolés, encore occupés par les dernières arrières-gardes de *Macdonald*, fut sommée de marcher avec diligence vers l'Italie supérieure. L'armée du maréchal de *Souwarow*, renforcée par le corps aux ordres du général *Haddick*, était de 60 mille hommes, tandis que celle du général *Moreau* ne l'était pas de plus de 20 mille. Aussi ce dernier fut-il obligé de se replier sur la rivière de Gênes, après avoir essayé, le 25, une nouvelle attaque contre les généraux *Bellegarde* et *Kaïm*.

JUIN ET JUILLET 1799.

LES efforts des armées françaises pour défendre leurs conquêtes en Italie, et pour se maintenir en Suisse, ne pouvaient que retarder leur retraite sur les frontières, et donner le tems d'y porter les renforts et les secours indispensables pour soutenir des

corps de troupes affaiblis par tant de combats. Il n'était plus possible de changer de plan, et ce n'était pas seulement l'infériorité des forces, mais la position même des armées qui s'y opposait. Les généraux français disputaient le terrain pied à pied, en Suisse et en Italie, contre des forces supérieures, et contre des troupes mieux pourvues de moyens de toute espèce; peut-être même auraient-ils repris l'offensive si leurs bataillons et leur cavalerie, recrutés et remontés, eussent pu atteindre tout-à-coup la force numérique des alliés; mais des succès partiels n'auraient pu balancer le désavantage du manque d'ensemble et de communications extérieures entre les armées de la République, répandues sur les frontières orientales de la France.

Tels furent les premiers effets; mais examinons les causes d'une agression hasardée avec des moyens insuffisans, qui exposa le Directoire à des revers plus grands et plus décisifs que ne pouvaient l'être les succès qu'il s'était promis. L'expérience a fait voir que les suites de son imprévoyance ne pouvaient être réparées ni par l'audace

et l'habileté de généraux français, ni par la bravoure des troupes.

Nous prions le lecteur de ne point apercevoir ici un égal et fastidieux éloge des vainqueurs et des vaincus, et bien moins encore cet esprit de prévention, dont il semble impossible de se défendre, et dont la critique tranchante veut tout donner aux hommes ou tout à la fortune. Si nous paraissons avoir attribué à la force des choses, c'est-à-dire, à la situation respective des armées française et alliée, et à leur rapport numérique une trop grande part; et si l'on nous accusait d'avoir amoindri celle du génie, nous répondrions que notre conviction des progrès et du perfectionnement de l'art de la guerre et de ses moyens, particulièrement dans cette dernière campagne, nous porte à croire que jamais on ne fit moins de fautes, jamais du moins on ne sut si bien et si promptement les réparer; jamais on ne tira un si grand parti des forces physiques et morales de l'homme; hélas! jamais on ne déploya plus de talens dans l'art de détruire.

Nous avons démontré dans la première

partie de cette histoire, qu'à l'instant où des forces égales à celles des Français sur l'Adige, et supérieures sur le Danube, eurent fait fléchir les ailes et contenu à l'entrée du Tyrol le centre de leur ligne d'opérations, tous les avantages topographiques furent du côté des Impériaux. *Souwarow* les saisit en Italie avec ardeur et précipitation ; l'Archiduc en Suisse avec plus de prudence et de difficultés.

On a de la peine à se convaincre que la Suisse, hérissée de montagnes, divisée parallèlement à la frontière de France comme en divers retranchemens, où l'art perfectionne si aisément les défenses naturelles, ne puisse être pour la France d'aucun avantage dans une guerre devenue défensive, et cependant rien n'est plus vrai; et le paradoxe disparaît si l'on s'attache au résultat général des opérations.

Comme il est indispensable de couvrir le midi, surtout lorsqu'il est menacé d'une invasion, qui peut être soutenue par de grandes forces navales, l'armée qui défend le Piémont ou plutôt la frontière extérieure de la France, ne peut abandonner

sa retraite, la meilleure et la plus utile, le Col-de-Tende et le cours du Var. Si cette armée est battue, forcée de quitter la plaine et de se retrancher dans des positions avantageuses, il faut qu'elle cesse de s'appuyer aux revers des montagnes du Valais.

C'est là qu'est le danger; c'est alors que les avantages de l'inviolabilité du territoire des cantons suisses, dont nous avons parlé, se manifestent et doivent exciter les regrets, comme ils multiplient les embarras du gouvernement qui n'en a pas connu le prix. La défensive du Dauphiné même, quand, par l'occupation de la Savoie, la barrière est portée au-delà du cours de l'Isère et resserrée entre le petit Saint-Bernard et le Mont-Cenis, devient très-difficile; elle ne se lie plus aussi intimement à celle de la Provence, cet objet étant moins important que la nécessité de tenir la plus grande masse de forces à portée du centre de la ligne des frontières et de soutenir l'armée qui défend la Suisse; celle-ci, par les mêmes raisons, ne peut avancer et soutenir longtems son principal appui, celui de son aile droite dans le Haut-Valais, parce

que c'est à la gauche, à l'autre extrémité de la Suisse, à Bâle et Huningue, que la frontière est plus faible, et que les conséquences d'une irruption seraient plus graves.

Ainsi quelque forte que puisse être la défense de la Suisse, du moment qu'elle cesse d'être liée à des opérations offensives de la part des Français en Allemagne et en Italie, elle les oblige à morceler leurs forces, elle nécessite une connexité et des mouvemens par les flancs des armées, depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée; elle force à l'emplacement des troupes le plus défavorable et le plus cher pour la formation des magasins et pour les transports de toutes espèces de munitions de guerre et de bouche.

Le rapide changement de fortune des armées françaises n'a point eu d'autre cause que ce changement de scène et de théâtre de la guerre, et l'on cessera de s'en étonner si l'on compare les frontières du nord de la France avec celles que les armées défendent aujourd'hui.

Cette frontière de fer, comme disent les

Anglais (*iron frontier*) entre le Rhin et la Manche, a un développement deux fois moindre que celui des frontières de l'est. Cette ligne de forteresses de la première importance, liées entre elles et soutenues par des places du second ordre, formant dans les intervalles des premières une seconde, et même en beaucoup d'endroits une troisième ligne, offrait d'inappréciables ressources; elle couvrait et facilitait les mouvemens; permettait de dégarnir des fronts entiers de ce vaste retranchement, pour renforcer les parties qui étaient plus vivement attaquées. L'opinion augmenta même cette force au-delà de sa réalité. En 1794, les alliés avaient forcé la barrière, et ils s'arrêtèrent devant des places de seconde ligne, dont la défense donna le tems de former une nouvelle armée, et de reprendre l'offensive.

On peut, avec confiance, tenter le hasard des conquêtes et chercher à porter le théâtre et le poids de la guerre chez l'ennemi, quand on part d'une base aussi solide que l'est une telle frontière; car on ne court point, en cas de revers, une chance égale à

celle qu'on fait courir à l'ennemi, et c'est la seule règle qu'il faille suivre, c'est la véritable épreuve des bons plans de campagnes tracés pour des armées à-peu-près d'égale force.

Mais le plan de la campagne présente, tel que le Directoire l'avait tracé, ne réservait aucun avantage pour la défensive; et si la première attaque échouait, les généraux des trois armées françaises n'avaient plus de combinaison commune, et tombaient nécessairement et successivement dans celles des alliés. C'est en ce sens que nous disons que cette grande entreprise de la part du Directoire, brillante et hardie, si l'exécution en eût été tentée avec des moyens proportionnés à son étendue, n'était qu'une grande témérité si l'on n'y pouvait employer que des forces inférieures à celles qu'on prétendait envelopper dès les premières marches, en les détachant du Tyrol, du seul boulevard qui couvrit les états héréditaires.

La défense des frontières orientales de la France ne peut point être concentrée, et il y faut occuper du nord au sud une

ligne d'environ 200 lieues presque droite, et dont les différentes parties ne se flanquent point. La chaîne des montagnes du Jura et des Vosges qui, dans le seul cas de l'inviolabilité du territoire de la Suisse, ferme la partie la plus importante de cette vaste frontière, exige au contraire, lorsque le théâtre de la guerre a été porté en Suisse, l'entretien d'une armée d'autant plus forte qu'elle doit se suffire à elle-même et suppléer au manque de places fortes. On sait qu'il faut, pour pouvoir développer un système de défense, que l'ensemble du pays, auquel on l'applique, soit tel que le parti inférieur en nombre et en moyens puisse rapprocher ses ailes, occuper la corde de l'arc sur lequel il force le parti opposé et supérieur à répandre, et par conséquent à affaiblir ses moyens d'attaque. C'est ce qu'il est impossible d'exécuter de Lyon à Huningue, entre le Rhône et le Rhin, si l'armée destinée à couvrir cette frontière, le cœur et la plus riche partie de la France, est une fois contrainte d'évacuer la Suisse, et de prendre dans les monts Jura des positions parallèles.

Et dans cette défensive, des limites entre la France et la Suisse, on n'est pas seulement privé de l'avantage, qu'on doit le plus priser en ce genre de guerre, celui de se multiplier par le mouvement, et d'opposer un corps à plusieurs; mais cet avantage tourne au profit de l'ennemi déja supérieur.

Faut-il prouver cette assertion ? Qu'on jette les yeux sur la carte: on verra que la Savoie, quoiqu'elle soit en grande partie enclavée dans la frontière de France, n'est pourtant adhérente qu'aussi longtems que le Valais et la ligne des lacs sont occupés par les armées françaises. Mais dans la supposition, que nous nous sommes attachés à développer, celle de la défense absolue et passive des frontières de la France, par rapport à la Suisse, toute la partie de la Savoie au-delà du cours de l'Isère, pénétrée de toute part, après l'entière évacuation du territoire suisse, serait sans doute abandonnée; on ne manquerait pas de préférer l'ancienne et excellente barrière du Dauphiné à cette extrême frontière de la Savoie beaucoup trop éloi-

gnée, et dont la défense ne pourrait plus être liée à celle du cours du Rhône, depuis Genève jusqu'à Lyon. Dès-lors toutes leurs communications par le Piémont étant ouvertes et très-rapprochées, les alliés cacheraient d'autant plus facilement leurs desseins et les attaques combinées entre leurs armées de Suisse et d'Italie, qu'elles seraient, pour ainsi dire, réunies, qu'elles communiqueraient du moins aussi promptement entr'elles que le faisaient les deux armées françaises avant l'évacuation du Piémont; tandis que celles-ci seraient forcées de s'étendre, sur un cordon beaucoup trop prolongé, dont nous venons de faire sentir le danger.

Quelque empressés que nous soyons de reprendre la relation que nous avons suspendue, nous avons dû pousser jusqu'à cette conclusion la démonstration des conséquences funestes de l'imprévoyance reprochée au Directoire, qui gouvernait la République au commencement de cette campagne. Les derniers évènemens importans, dont nous avons rendu compte, la Suisse exactement partagée entre les

Français et les Autrichiens depuis les derniers succès de l'Archiduc à Zurich ; l'évacuation de l'Italie décidée par la victoire de *Souwarow* sur *Macdonald* à San-Giuliano, malgré sa retraite désespérée, et l'habile diversion exécutée par *Moreau* sur les derrières de l'armée alliée, coïncidèrent avec la nouvelle révolution qui eut lieu dans le gouvernement de la république. Fidèles à notre plan, à notre méthode d'observation, et sans nous laisser distraire du point de vue militaire par les évènemens politiques les plus remarquables, nous n'en recueillerons ici que ce qui appartient proprement au sujet que nous traitons, à l'objet et à la conduite de la guerre. — Comme les membres des deux conseils, qui attaquèrent les directeurs, tirèrent de cette partie de leur administration, et des revers essuyés par les armées, leurs principaux griefs, nous ne pouvions ni les mieux apprécier, ni faire mieux connaître les motifs des nouvelles dispositions militaires que par les réflexions précédentes. Si l'on en rapproche, par exemple, la formation de deux nouvelles armées

françaises, celle des Alpes et celle du Rhin, on verra que les conséquences d'un système général de défense faible et insuffisant étaient déja senties, et qu'on s'empressait de les réparer ; on remarquera que pour enchaîner les diverses parties des frontières de l'est, et ne point affaiblir celle du centre, on voulut opposer trois armées, celle de Suisse, celle des Alpes et celle d'Italie, aux deux armées de l'Archiduc et de *Souwarow*.

Nous pourrions, sans encourir le reproche de négligence, anticiper ici sur les évènemens, et passer rapidement sur des faits peu importans qui ont rempli en Suisse un intervalle de plus de six semaines depuis la prise de Zurich, et d'environ un mois en Italie, depuis la prise de la citadelle de Turin et la bataille de San-Giuliano. Nous nous proposons cependant de résumer ces détails en peu de mots, avant de reprendre notre relation ; elle satisfera davantage nos lecteurs, si nous leur avons d'abord fait connaître comment on profita, dans les deux partis, de cette espèce de trève forcée, combien le gouvernement de

la République et les puissances coalisées mettaient d'ardeur à réparer leurs pertes; quelles espérances chacun attachait à l'arrivée des renforts attendus et au développement des plans médités, et quelle dut être, au commencement du mois d'août, la force respective des armées.

Le cabinet de Luxembourg, les directeurs qui avaient déclaré la guerre au mois de mars, n'avaient pas cru qu'il fût possible que de premiers revers, causés par une ignorance présomptueuse des forces réelles de la République, entraîneraient, avant trois mois, la perte de toutes les conquêtes en Italie, et que la chaîne entière des grandes Alpes, ajoutée nouvellement à la défense naturelle de la frontière de la France, ne ferait, ainsi que nous l'avons démontré, qu'affaiblir l'ensemble de cette défense, et attirer les efforts des armées de la coalition sur la partie de cette même frontière, où, sous tous les rapports, le danger serait plus grand.

Les deux cours impériales (en supposant même qu'elles eussent déja fixé les bases de leur plan d'opérations) n'avaient pas

prévu qu'un si vaste champ leur serait d'abord livré, et que pourtant les généraux et les troupes françaises, ne pouvant plus espérer de s'y maintenir, mettraient tant d'habileté et d'obstination à s'y défendre, à rechercher et à prolonger des combats inégaux, qu'on eût dit qu'il n'y avait plus du côté des Français d'autre cause, d'autre intérêt que l'honneur des armes.

Aucun des deux partis n'avait pu mesurer ses moyens et ses ressources sur une consommation aussi inouie d'hommes, de chevaux et de munitions de toute espèce. Les renforts qu'on avait disposés en Hongrie, en Autriche et en Bohême, dirigés successivement vers les deux armées impériales, ne suffisaient point à maintenir les corps au complet. La deuxième division auxiliaire russe de 11,000 hommes, qui marcha en Italie par la nouvelle route de Hongrie, et arrivée à Padoue le 27 juin, remplit à peine les vides causés par les premiers combats de cette mémorable campagne. Le gouvernement français avait épuisé ses dépôts, et surtout ceux de la cavalerie; il eût fallu des corps entiers et frais, pour

relever dans les armées les corps qui avaient le plus souffert, et le Directoire n'y pouvait envoyer que des recrues levées difficilement. A mesure qu'il était forcé de diminuer son armée intérieure, le pouvoir exécutif s'affaiblissait dans ses mains ; en se présentant dans la question de la paix et de la guerre comme le seul arbitre des destins de la République, le Directoire avait pris sur lui toute la responsabilité des évènemens : il est douteux si des succès l'auraient soutenu ; les revers le perdirent. Ceci rappelle cette belle maxime de Tacite : *Hæc est bellorum pessima conditio ; prospera omnes sibi vindicant : adversa uni soli imputantur.*

L'époque de cette révolution, dans le gouvernement français, fut précisément celle des dernières batailles livrées en Italie par *Macdonald* et *Moreau*, auxquelles succéda l'espèce de trève que nous avons fait remarquer.

Certainement les alliés auraient pu tirer avantage de cette commotion : le moment d'un changement si considérable eût été plus qu'aucun autre favorable à leurs entre-

prises ; ils n'ont pu ni avoir négligé les leçons de leur propre expérience, ni s'être dissimulé les effets de cette dernière crise ; mais ils n'étaient alors sur aucun point en mesure d'agir offensivement, et ensemble. Si l'on en excepte les assiégeans et les assiégés de Mantoue, et les deux corps d'armée de l'Archiduc et de *Massenà*, qui, fortement retranchés sur les deux rives de la Limat, s'observaient réciproquement à portée de canon, tout le reste des armées françaises et des armées alliées était en mouvement. Le mois de juillet, pendant lequel ordinairement les évènemens se développent, les plans mûrissent, les coups décisifs sont portés, se passa, de part et d'autre comme un intervalle entre deux campagnes, et l'intérêt de l'Europe attentive s'accrut en raison des nouveaux apprêts.

Le principal corps d'armée du général *Souwarow*, commandé sous ses ordres par le général *Melas*, était d'environ 30,000 hommes, et formé d'un nombre à-peu-près égal de Russes et d'Autrichiens, lorsque, ayant détaché la division du général *Ott*, pour poursuivre en Toscane l'armée de

Macdonald, il marcha sur Tortone pour contraindre le général *Moreau* à rentrer par la Bochetta dans le pays de Gênes.

Ce même corps d'armée réuni, entre Tortone et Alexandrie, à celui du général *Bellegarde*, et renforcé par la division du général *Kaïm*, après la prise de la citadelle de Turin, forma un total de 50,000 hommes effectifs et disponibles.

Le corps d'avant-garde du général *Wukassowich* rapproché de Montferrat, ceux laissés aux environs de Coni et dans les vallées supérieures, les postes, les communications et les garnisons, employaient vraisemblablement 18 à 20,000 hommes.

Le corps du général *Haddick* qui, à la suite de celui du général *Bellegarde*, était descendu par le St.-Gothard jusqu'à Milan, était de 12,000 hommes.

Les généraux *Ott*, *Klenau* et *Hohenzollern*, après avoir forcé les restes de l'armée de *Macdonald* à évacuer entièrement la Toscane, devaient avec les secours qu'ils avaient reçus, soit du général *Kray*, soit directement par Venise, ramener à la grande armée 25,000 hommes.

Le nouveau corps auxiliaire russe pouvait être compté, d'après les réductions qu'on présume ici, à 8,000 hommes.

Enfin, si pendant ce ralliement la ville de Mantoue tombait au pouvoir des alliés, le général *Kray* devait rejoindre la grande armée, et se porter sur la ligne des opérations avec toute l'armée de siège rafraîchie par les renforts arrivés du Tyrol, on croit pouvoir évaluer ce renfort à 25,000 hommes; et si la force de cette armée de siège paraît inférieure à la proportion ordinaire, et insuffisante en raison de l'étendue de l'investissement de cette place, et du développement des attaques, c'est que le général *Kray* a trouvé dans l'ardeur des habitans du pays, pour garantir ses postes et pour pousser ses travaux, des ressources telles qu'il a fait avec 25,000 hommes effectifs un siège qui en exigerait plus de 40,000.

On a donc lieu de croire que le général *Souwarow* se préparait à rouvrir la campagne sur les frontières entre la France et le Piémont, vers le 15 du mois d'août, avec une armée d'environ 140,000 hommes, et si l'on y ajoute les troupes sardes rétablies

et réorganisées avec beaucoup d'activité, les Cisalpins qui avaient imité la défection de leur général *Lahotz*, et l'avaient suivi au siège d'Ancône, les insurgens organisés à Arezzo en Toscane et ceux des fiefs impériaux et du Piémont, on verra que cette masse pouvait fournir encore des ressources assez considérables, dans lesquelles on n'a même pas compris les secours des Anglais et des Napolitains.

Une partie de cette grande armée d'Italie, que nous supposons ici entièrement disponible, était destinée à agir sur les frontières de la Savoie et de la Suisse, pour tourner la droite de l'armée de Massena et faire jour à la gauche de l'Archiduc arrêtée sur le cours de la Reuss et devant les montagnes de l'Unterwald, comme elle l'avait été, dans les Grisons, vers les sources du Rhin.

L'Archiduc, qui avait éprouvé l'avantage des mouvemens concertés entre les deux armées, ne s'était point contenté d'attendre avec toutes les forces dans son camp de Zurich, comme il l'avait fait dans son quartier de Stockach, le moment où la droite

des Français, tournée et ébranlée, lui permettrait de tenter une attaque générale ; il n'avait pas balancé à affaiblir lui-même sa gauche pour renforcer la droite du général *Souwarow* ; les deux corps des généraux *Bellegarde* et *Haddick*, qu'il fit passer en Italie (environ 27,000 hommes), formaient au moins le tiers de son armée en Suisse ; c'était toute son aile gauche, qu'il refit avec le centre, tenant en échec le gros de l'armée de *Massena*, et profitant de tous les avantages naturels de sa position.

Selon la comparaison et l'évaluation approximative, que nous avons présentées au commencement de cet ouvrage, de la force respective des armées française et impériale à l'ouverture de la campagne, l'Archiduc, sans comprendre le corps d'observation du général *Sztarray*, avait à ses ordres, entre le Danube et la frontière du Tyrol, environ 90,000 hommes; sans doute que des corps éloignés, ou qui n'étaient point encore prêts, ont pu rejoindre cette armée ; mais il est très-vraisemblable que ces renforts, et ceux fournis continuellement par les dépôts des corps, auront à

peine balancé les pertes. Le corps du général *Sztarray*, qu'on supposa d'abord être d'environ 20,000 hommes, à dû, suivant les circonstances et depuis la retraite des Français dans leurs places du Bas-Rhin, renforcer plus ou moins la droite de l'armée autrichienne en Suisse.

Ces conjectures nous portent à croire, qu'après avoir détaché les généraux *Bellegarde* et *Haddick* en Italie, l'Archiduc n'avait pas en Suisse, même en comptant ses détachemens et ses postes sur la rive droite du Rhin, plus de 60,000 hommes; il attendait 26,000 Russes qui avaient défilé par Prague du 15 au 20 juillet, et qui, marchant par Ratisbonne et Augsbourg, devaient arriver sur le Rhin vers le milieu du mois d'août.

La gauche de l'armée de l'Archiduc devait recevoir aussi quelques renforts du Tyrol; il en était arrivé de l'intérieur de l'Allemagne pendant le repos du camp de Zurich; enfin l'on s'efforçait de grossir les corps de Suisses, et l'Angleterre y prodiguait l'or; mais toutes les espérances qu'avait fait concevoir aux Autrichiens l'ardeur

et le courage du corps rassemblé par le brave vieillard, l'avoyer *Steiger*, et l'insurrection des Petits-Cantons contre les Français, n'avaient point été remplies. Tant de sang avait été versé depuis l'invasion, tant de misère avait dévoré la population de ce malheureux pays, que ce qui survivait sur ses ruines, accablé sous le poids du malheur, ne retrouvait plus son ancienne énergie, ne reconnaissait pas la cause de l'antique liberté, ne recherchait pas son triomphe dans les combats gigantesques, livrés entre des armées plus nombreuses que la masse des habitans de plusieurs cantons, et auxquelles ne pouvait suffire la vaste enceinte de leurs vaines barrières.

Nous croyons être presqu'exacts en portant à 100,000 hommes effectifs l'armée alliée rassemblée et prête à agir en Suisse, sous les ordres de l'Archiduc, vers le 15 août.

Le reste de l'armée auxiliaire russe de 40 ou 45,000 hommes formait une réserve en Bohême ; on pressait à Ratisbonne la levée des contingens, et l'on pouvait déja prévoir que ces forces réunies au corps

d'observation du général *Sztarray*, pourraient se rassembler sur le Bas-Rhin, et former une armée d'environ 50 mille hommes.

Ainsi la totalité des forces de la coalition qui, avant le mois de septembre, devaient agir sur les frontières orientales de la France, s'élevait à 300,000 hommes.

On annonça la formation d'une nouvelle armée russe destinée à fournir alternativement des renforts à l'armée auxiliaire d'Italie et à celle d'Allemagne.

Le plan général des alliés devait recevoir son complément par l'exécution d'une puissante diversion vers le nord de la France; nous ne tarderons pas à rendre compte des immenses apprêts de cette expédition concertée entre l'Angleterre et la Russie, et dont les détails et les rapports divers nous donneront occasion de remettre sous les yeux de nos lecteurs celles des opérations maritimes qui, jusqu'à l'époque présente, n'ont dû exciter qu'un faible intérêt. Qu'il nous suffise, dans ce tableau général, de faire observer que le cabinet anglais, dont les plans avaient été déconcertés

momentanément par la sortie inattendue de la flotte de Brest, après l'avoir bientôt fait suivre et observer dans la Méditerranée, par des forces au moins égales aux flottes française et espagnole combinées, disposait de la navigation de l'Océan, et préparait ses attaques, non plus seulement avec la confiance de la supériorité, mais avec la plus entière sécurité.

L'armée de terre combinée pour l'expédition qui menaçait la Hollande et toutes les côtes de la Manche, était de 40,000 hommes.

Tel était le danger qui menaçait la République. Le parti des ardens républicains profitant de ces circonstances, venait de reconquérir l'autorité, et reprochait au Directoire détrôné de n'avoir pas su conjurer cet orage. Loin de pallier la situation périlleuse de leurs affaires, ils en triomphaient; ils les exagéraient même, et puisaient dans l'excès du mal les motifs de la violence des remèdes. La perte de l'Italie, et l'écroulement des républiques nouvellement fondées; la diminution des armées; la pénurie des armes et des muni-

tions de tout genre ; toutes les souffrances de ces intrépides soldats français ; tous les désastres qui suivent les retraites précipitées ; tous les désordres d'administration ; toutes les horreurs qu'avait couvertes la victoire, furent dévoilées, et ne furent pas les seuls chefs d'accusation portés contre l'ancien gouvernement : on lui imputa encore les malheurs de l'expédition d'Egypte, l'abandon de *Bonaparte*, la perte du plus ancien et du plus utile allié de la France ouvrant le Bosphore et les portes de l'Asie à ses rivaux, et servant en Syrie les vengeances des Anglais ; enfin, pour porter à leur comble l'indignation et les craintes des amis de la République, on jeta des doutes sur la sincérité de l'Espagne et sur la solidité de la neutralité du roi de Prusse.

Les affaires de la guerre, principe de cette crise, en reçurent une forte et nouvelle impulsion. On choisit un nouveau ministre ; on fit une nouvelle répartition des armées, une autre destination des généraux ; on changea le plan de défense ; on projeta, comme en 1794, de reprendre l'offensive sur la frontière menacée.

En supposant l'armée de *Moreau* entièrement retirée sur le comté de Nice, après avoir recueilli à Gênes les débris de celle de *Macdonald*, et sur la frontière de France les renforts qu'on avait pu porter en Provence, cette armée, au moment où le général *Joubert* en alla prendre le commandement, pouvait être de 40 à 45,000 hommes. C'était le reste d'un fonds d'à-peu-près 120,000 hommes.

Les corps de troupes qui occupaient les places, retranchemens et passages du Dauphiné et de la Savoie, ne s'élevaient pas ensemble au-dessus de 25,000 hommes.

Les principaux renforts, les divisions retirées du Bas-Rhin, quelque cavalerie fraîche, le plus grand nombre des conscrits ayant été dirigés de préférence vers l'armée de Suisse, on s'accordait à croire qu'à cette époque le général *Massena* avait au moins 60,000 hommes sous ses ordres.

On estime à 30,000 les garnisons actives de Strasbourg, de Mayence, d'Ehrenbreitstein, et les différens corps postés le long du Rhin jusqu'à Dusseldorf.

Le général *Brune*, qui commandait en

Hollande, et auquel la République batave venait de donner le commandement de son armée nouvellement organisée, n'avait pas sous ses ordres plus de 8 à 10,000 Français.

Enfin, les troupes à portée des côtes de la Manche, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à Brest, sous le nom d'armée d'Angleterre, ne formaient pas en tout 25,000 hommes.

Il ne restait dans l'intérieur que des troupes absolument nécessaires à la sûreté du gouvernement républicain.

Le total des forces de la République, effectivement en action à la fin du mois de juillet, serait, selon cette approximation, de 195,000 hommes.

Il faut y ajouter 20,000 hommes de troupes bataves, et 3,000 Espagnols employés sur les côtes; ce qui fait en tout 218,000 hommes répandus sur les frontières, depuis la Hollande jusqu'à la Méditerranée.

C'est la démonstration rigoureuse de ce résultat, que nous ne donnons ici que comme un aperçu, qui détermina la prompte levée de toutes les classes de la

conscription, et la résolution de porter l'armée de la République au-dessus de 500,000 hommes. Ce terrible moyen de recrutement avait réussi dans une situation aussi extrême; il ne pouvait être tenté que par des moyens semblables, et dans l'agitation d'une grande crise; mais c'était une épreuve hardie, et dont le résultat était fait pour confondre tous les calculs d'économie politique, que de faire sortir tout-à-coup du territoire de la France, après huit campagnes et une consommation de plus d'un million d'hommes, dans la force de l'âge, encore une armée de 250,000 hommes; et l'on doit observer que les 450,000 hommes de la réquisition, qui recrutèrent ou renouvelèrent les armées françaises en 1794, avaient été organisés, formés en bataillons, équipés, armés, instruits, dès la fin de 1793.

C'est la politique ordinaire des partis qui parviennent à s'emparer du pouvoir, ou qui le ressaisissent après l'avoir perdu, d'user à l'instant de toute la force du gouvernement, de tendre tous les ressorts, de faire sentir par une impulsion générale,

le changement d'intérêts et de maximes, et de produire des ressources par l'opinion et par la crainte de leur puissance.

Aucune prévoyance ne saurait retenir un tel parti au moment où il triomphe. Affranchi des soins du passé, et de toute responsabilité du mauvais état des affaires, il sacrifie tout ce qui est présent, pour s'assurer de l'avenir.

Les phases de la révolution française ont présenté, à cet égard, des phénomènes qui n'avaient jamais été observés sur des masses aussi considérables, et dont les effets ont démenti tous les calculs politiques, et souvent aussi les témoignages de l'histoire.

Les premiers législateurs considérèrent la formation des gardes nationales comme la sauve-garde de la liberté, de la nation, et comme la garantie la plus efficace de la forme de son gouvernement. Elles ne furent instituées que dans des vues de conservation et de propre défense : c'était pour le dehors un supplément, et pour l'intérieur un contre-poids aux forces régulières. Le corps législatif pouvait

seul, dans des cas déterminés, augmenter ou interposer cette force dont l'action était, comme celle de toute force publique dirigée par le pouvoir exécutif.

En 1791, la possibilité d'une guerre prochaine occasionna une levée de bataillons de volontaires nationaux, par contingent de départemens.

En 1793, quand le gouvernement monarchique fut entièrement détruit, le parti, qui avait proclamé la république, ne conserva de l'institution de la garde nationale, que ce moyen de faire des levées extraordinaires : il augmenta le nombre des bataillons, et ce mode de levées successives produisit cette formidable armée qui a tant étonné l'Europe.

En 1795, quand la scission du parti démocrate donna lieu à l'établissement de la dernière constitution, le Directoire, qui succéda au Comité de salut public dans l'exercice du pouvoir, ne montra pas moins de ferveur à le concentrer dans ses mains : tout tendait alors au repos : la nation voulait la paix ; l'armée, qui en avait conquis des gages surabondans ; la de-

sirait, la demandait; mais le gouvernement voulut aussi s'affermir, s'illustrer, se rendre indépendant par la guerre, et la poussa avec ardeur malgré l'épuisement des ressources. Il précipita lui même la chûte du papier-monnaie discrédité, et exigea les contributions en argent; il fit des réquisitions d'hommes par des voies de rigueur, soutenues de lois pénales. La valeur des troupes, le talent des généraux, des succès prodigieux, justifièrent le Directoire au-delà de ses vœux, et accrurent son pouvoir au-delà de ses espérances. On lui a reproché depuis de s'en être enivré, d'en avoir oublié la source, les limites et les dangers; et pour retenir l'autorité arbitraire, d'avoir compromis les fruits des derniers triomphes des armées.

En 1799, le parti, qui a reconquis le pouvoir sur le Directoire, ne mesure ses efforts qu'à son double danger. Le nouveau gouvernement doit vouloir réparer l'imprudence des anciens directeurs, et se replacer, pour offrir et conclure la paix, dans la position où ils la dédaignèrent: il a plus qu'eux encore le besoin de s'affermir au-

dedans par la fortune des armes. Comment ne tenterait-il pas tous les moyens de reprendre l'offensive sur les alliés; le recouvrement difficile des contributions ordinaires, et le recrutement trop lent par les réquisitions individuelles ne suffisant plus, on a eu recours aux taxes progressives et à la conscription, qui est proprement l'organisation de la levée en masse proposée à la Convention en 1793.

On est revenu à la formation des bataillons dans les départemens, où le grand nombre d'hommes déja aguerris, que la conscription atteint, et les officiers réformés présentent des facilités pour rassembler et ordonner promptement cette seconde armée. Les tableaux présentés officiellement portent la totalité des forces, que la République doit avoir à sa solde dès le mois d'octobre prochain, à 565 — 575,000 hommes.

Enfin, pour rendre ces forces d'autant plus disponibles au dehors, et pour compléter la levée en masse, on forme de nouveau la garde nationale, dont les colonnes mobiles seront employées au service inté-

rieur et à renforcer les garnisons des places frontières. Tels sont les efforts que doit faire la République pour balancer les forces toujours croissantes de la coalition. Nous aurons achevé d'en donner une idée exacte, en ajoutant quelques observations sur la répartition des armées, et sur la nouvelle destination des généraux.

L'armée d'Italie se trouvait dans les environs de Gênes, à-peu-près dans les mêmes positions que *Bonaparte* avait occupées avant de franchir les Appenins, pour pénétrer dans les vallées du Tanaro et de la Bormida. L'armée dont il prit alors le commandement, n'était guère plus forte que celle de *Moreau* après la réunion du corps de *Macdonald*; elle n'était pas mieux pourvue, et souffrait extrêmement par la difficulté des communications; enfin, il recevait des renforts par le comté de Nice, et n'avait point encore la place de Gênes et celle de Coni, au débouché du Col-de-Tende, ni les postes sur les hauteurs qu'il n'obtint que par les combats de Montenotte et de Millesimo. En établissant cette similitude fort remarquable pour la position des Fran-

çais, nous n'avons pas besoin de dire, combien plus considérables, plus redoutables, sous tous les rapports, sont en ce moment les forces des alliés qui se trouvent aussi entre les Alpes et les Appenins, sur la frontière de France et sur les confins de l'état de Gênes (quoiqu'en état d'offensive), dans les mêmes postes qu'ils avaient occupés devant *Bonaparte*, pour l'empêcher de pénétrer en Italie. Nous avons seulement voulu faire apercevoir, que les Français dans cette situation pourraient encore, s'ils recevaient des renforts considérables, méditer des opérations offensives, et rentrer dans le Piémont. Cette tâche difficile est dévolue au général *Joubert*, disgracié sous l'ancien Directoire, et destiné maintenant au commandement de l'armée d'Italie : *Moreau* doit prendre celui de l'armée qui se forme sur le Rhin, et qui doit être opposée à l'armée Russe et de l'Empire. Ce changement, qui a paru bisarre, a peut-être été nécessaire, pour prévenir la mésintelligence qui s'établit facilement entre deux corps d'armée qui ont dû se soutenir réciproquement. On a

pensé que l'organisation de la nouvelle armée française d'Italie, rencontrerait moins d'obstacles sous un nouveau général.

Quels qu'aient été les motifs de ces mutations, que le général *Moreau* avait achevé son rôle sur cette grande scène, et le maréchal *Souwarow* lui rendrait certainement cet honorable témoignage, qu'il avait soutenu vis-à-vis de lui sa réputation d'habileté et d'audace dans la guerre défensive.

On avait le projet de porter l'armée du général *Joubert* à 70,000 hommes.

Le général *Championet*, qui, pour avoir voulu mettre un frein aux désordres des agens de la République en Italie, avait été traduit à Grenoble devant un conseil de guerre par l'ancien Directoire, a été chargé du commandement d'une armée des Alpes, et a reçu l'ordre d'aller former, à Grenoble même, cette armée qui doit être principalement chargée de la défense du Dauphiné et de la Savoie, et renforcer, selon les circonstances, les ailes des armées de *Joubert* et de *Massena*, doit être portée à 50,000 hommes.

Nous avons déja dit, que l'armée de Suisse fixait principalement l'attention du gouvernement, et qu'on avait le projet de l'augmenter jusqu'à 80 ou 90,000 hommes.

L'armée du Rhin, dont le quartier-général est établi à Mayence, doit être de 60,000 hommes, répandus entre Huningue et Dusseldorf. Si l'on suppose enfin que 40,000 hommes de troupes françaises et 20,000 Hollandais sont répandus en Hollande, dans la Belgique, et sur les côtes de la Manche menacées par les Anglais, on concluera, que, si ces diverses augmentations s'effectuent, elles formeront un total de 320,000 hommes; mais pour que les armées françaises atteignent à ce complétement, il faut qu'elles reçoivent au moins 100,000 conscrits au-delà des renforts qu'on a supposé qu'elle avait déja reçus à l'époque du premier août.

En terminant cet aperçu, cette espèce de revue générale, dont nous ne doutons point que nos lecteurs ne reconnaissent l'utilité pour la parfaite intelligence des opérations ultérieures, nous offrons à leur méditation cet affligeant résultat: savoir,

que si l'on ajoute au dénombrement ci-dessus des armées françaises et alliées, l'armée de *Bonaparte* en Egypte et en Syrie, et celle des Turcs, qui lui est opposée; si l'on compte les troupes embarquées, les équipages de plus de 400 vaisseaux de ligne ou frégates actuellement armés sur l'Océan, sur la Méditerranée et sur la Baltique, on trouvera qu'à la fin de ce siècle, appelé celui des lumières, à la fin du siècle d'or que nous avait promis la philosophie, plus de douze cents mille combattans sont aux mains, et cette guerre affreuse (pour la définir par l'expression, dont s'est servi M. Pitt) est la guerre des *opinions armées*; l'étude raisonnée de l'histoire, les recherches les plus profondes sur la nature de l'homme et de la société, les principes de gouvernement fixés et enseignés en corps de doctrine, la culture et les progrès des arts, toutes les inventions du génie, toutes les découvertes des sciences, tous les instrumens perfectionnés de la civilisation sont, entre les mains des hommes du dix-neuvième siècle, des machines de guerre, des instrumens de

mort et de barbarie : on dirait que les hommes n'ont travaillé si longtems à multiplier leurs communications, que pour qu'il n'y eût plus d'obstacle aux fureurs de la guerre. Il n'y a plus en Europe une seule nation qui ne puisse dire, ce qu'*Horace* disait pour les Romains :

> Qui gurges aut quæ flumina lugubris
> Ignara Belli? quod mare Dauniæ
> Non decoloravere cædes?
> Quæ caret ora cruore nostro?

La description de ces préparatifs formidables et de l'emplacement des armées, ce premier développement du plan des alliés, éclairés sans doute autant qu'irrités par le souvenir de la défaite et de la dissolution de la coalition de 1792, fixent la pensée sur des considérations générales d'une haute importance : et c'est à regret qu'entraînés vers l'avenir, nos lecteurs reviendront avec nous sur les détails des évènemens qui ont rempli cet intervalle ; mais comme nous desirons leur épargner des recherches et des explications, qui sans doute plus tard deviendraient nécessaires, et gêneraient la marche en refroidissant

l'intérêt, nous ne voulons point omettre un seul anneau de la chaîne.

La rapidité presqu'incroyable des marches du général *Souwarow*, la précision des mouvemens des différens corps sous ses ordres, et surtout les prompts secours que lui porta l'Archiduc, avaient déconcerté le projet de réunion des deux armées françaises entre le cours du Pô et les Appenins.

En lisant cette partie de l'histoire de la campagne, l'une des situations d'armées respectives la plus singulière et la plus intéressante qu'il soit possible de rencontrer, on cherche à démêler si le général *Macdonald*, retardé par les combats d'arrière-garde que lui livra à chaque pas le général *Ott*, pouvait gagner une marche entre Modène et Voghera où devait se faire la réunion? on demande si *Moreau* pouvait sortir plutôt de l'état de Gênes et se porter plus en avant vers Plaisance sans compromettre sa retraite par la Bochetta, tous ses moyens de subsistance, et le dernier salut des deux armées? Comme nous avons fait remarquer la faute qu'avait fait

le général *Souwarow*, de mettre à un si grand hasard, par la dispersion de ses forces, le fruit des avantages remportés par les alliés depuis le commencement de la campagne, nous dirons aussi qu'il paraît que, du côté des Français, le manque de concert pour exécuter cette réunion si audacieusement conçue, paraît avoir été du côté de *Macdonald*, qui était instruit de la position des alliés, et pouvait peut-être presser davantage ses mouvemens depuis son arrivée en Toscane, tandis que *Moreau* ne pouvait ni quitter plutôt, ni s'éloigner davantage de Gênes; mais n'était-il pas surprenant que le général *Macdonald* eût pu venir jusques-là tout entier du fond de l'Italie, et qu'à sa dernière marche non-seulement sa réunion avec l'armée de *Moreau*, mais encore un changement de fortune, et peut-être une seconde conquête de l'Italie fussent le prix de la victoire que le général *Souwarow* ne lui arracha qu'après trois sanglantes batailles.

En effet, si après avoir passé l'Adda et séparé entièrement le gros de l'armée de *Moreau* des places de Mantoue, Ferrare

et Bologne, le général *Souwarow* eût employé toutes ses forces à poursuivre le général *Moreau* en débordant ses ailes, il est certain que celui-ci n'aurait pu ni conserver si longtems sa position entre Alexandrie et Valence, ni peut-être même se maintenir dans l'état de Gênes. Soit qu'il eût perdu une bataille, soit qu'il eût été forcé de passer les défilés des Alpes; le général *Souwarow* pouvait, avec un corps beaucoup moins considérable, veiller sur ses mouvemens, et embarrasser ses marches par l'armement général et organisé des Piémontais insurgés, qu'on a trop tôt engagés à prendre les armes, et qu'on a toujours soutenus trop tard; il aurait eu le tems d'aller au-devant du général *Macdonald*, et de lui ôter, dès ses premières marches, toute espérance de communiquer avec le général *Moreau*, bien moins encore d'en recevoir des renforts de troupes fraîches.

On ne saurait nous objecter, avec raison, que les sièges de Peschiera, de Mantoue, de Ferrare, de Pizzighetone, du château de Milan, de celui de Tortone de la ci-

tadelle de Turin et de celle d'Alexandrie, employaient plus de la moitié de l'armée alliée; car, loin de reconnaître, ni par rapport à l'importance d'aucune de ces places, ni à cause de leur position respective, la nécessité d'en former et d'en couvrir les siéges, nous pensons qu'il ne fallait point s'y engager; qu'il suffisait de couper leurs communications; de faire une sorte de blocus combiné, en occupant, à de grandes distances, les postes qui pouvaient empêcher les garnisons de se réunir; nous croyons que le sort de ces places eût été plus promptement décidé en campagne, par les succès qu'une si grande supériorité de forces assurait aux alliés, et qu'elles seraient successivement tombées au pouvoir du vainqueur. C'est ainsi qu'après la bataille de Turin, le prince *Eugène* obtint tout-à-la-fois, et par une seule capitulation, l'évacuation de toutes les places que les Français tenaient encore en Italie, et qu'il ne resta point d'autre ressource au maréchal de *Medavi*, séparé de la frontière de France par une armée victorieuse, que d'accepter cette capitulation. Bien que le général *Souwa-*

row a voulu, par des capitulations particulières, à-peu-près semblables à celle accordée par le prince *Eugène*, tenter les commandans, et presser l'évacuation des places; mais la position était si différente, que ce qui fut bon et honorable alors, que l'inutile défense de ces places n'eût fait que consumer des forces précieuses à la France après de grands revers, a été justement taxé de faiblesse, quand deux armées aussi fortes et aussi actives que celles de *Moreau* et de *Macdonald*, étaient encore en pleine campagne, consumaient le tems et les forces des alliés, et reprenaient même l'offensive. On a vu le général *Kray*, dont les talens eussent été plus utilement employés en Toscane, forcé à des tâtonnemens que n'admettait point le système de guerre offensive, changer deux fois en blocus le siège de Mantoue, et y ramener deux fois sa grosse artillerie; et l'on sait si la garnison de cette forteresse, dont on avait espéré la reddition après le passage brillant de l'Adda, ne fut pas au moment d'être débloquée et secourue, et s'il fallait moins que la victoire de San-Giovanni près de Plai-

sance, pour reprendre avec sécurité les opérations du siège.

C'est la seconde fois, dans ce siècle, que le sort de l'Italie se décide sous les murs de Plaisance; le jeune prince de *Lichtenstein*, l'un des plus habiles généraux de *Marie-Thérèse*, alla au-devant de l'armée commandée par le maréchal de *Maillebois*, le 16 juin 1746. Elle était composée de Français, d'Espagnols et de quelques régimens napolitans. Cette bataille fut la plus longue et la plus sanglante de toute la guerre : le maréchal de *Maillebois* attaqua dès la pointe du jour, et battit d'abord l'aile gauche des Impériaux; mais son aile gauche fut enveloppée, et après neuf heures d'un combat acharné, pendant lequel les bataillons se chargèrent mutuellement à la baïonnette, après avoir laissé plus de 8,000 hommes tués ou blessés sur le champ de bataille, les Français furent obligés de se retirer sous les murs de Plaisance. Ne croit-on pas relire la bataille de San-Giovanni entre *Souwarow* et *Macdonald* ? La victoire du prince de *Lichtenstein* fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de *Marie-*

Thérèse; celle du maréchal de *Souwarow* décida l'évacuation de la Toscane.

Après cette sanglante bataille, où près de 20,000 hommes furent tués ou blessés, c'est-à-dire, au moins le quart de la totalité des forces, le général *Macdonald* ne songea plus qu'à assurer sa retraite : elle eût été très-difficile si le général *Souwarow* eût continué de presser son arrière-garde avec toutes ses forces et qu'il l'eût tourné du côté des montagnes; pendant que les généraux *Klenau* et *Hohenzollern*, ralliés entre Modène et Reggio, auraient attaqué par le flanc, et retardé la marche des Français. Mais dès que le succès de la diversion opérée par *Moreau* eut rappelé le général *Souwarow* et le gros de son armée du côté d'Alexandrie, *Macdonald* se hâta de rentrer en Toscane, marchant sur deux colonnes, l'une par le chemin de Modène qu'il surprit le 23, et l'autre par Fornovio. La colonne de droite jeta quelques renforts dans Bologne, et jusques dans le fort Urbain, et pendant que *Moreau* faisait soutenir à Bobbio, le 27 juin, la division du général *Lapoype* pour protéger la gau-

che de l'armée de Naples, *Macdonald* reprenait ses anciennes positions à Lucques et à Pistoïa, où il arriva le 28 juin.

La division du général *Victor*, après avoir remonté la vallée du Taro, occupa, avec celle de *Lapoype*, les défilés des Appenins; dès ce moment les communications par la route appelée la Corniche, par Sarzana, la Spezia, Sestri di Levante et la rivière du Levant furent protégées, et *Macdonald* n'eut pas à craindre que cette dernière issue lui fût fermée.

Les généraux autrichiens, *Ott*, *Klenau* et *Hohenzollern* s'aperçurent bientôt que *Macdonald* n'avait laissé devant eux que de faibles arrière-gardes, qui furent d'autant plus vivement pressées et forcées d'évacuer Modène et Bologne. Le fort Urbain tint encore, et ne fut rendu au général *Ott* que le 9 juillet.

Macdonald ne pouvait contenir plus longtems au-delà des Appenins les divisions impériales; la défection du général cisalpin *Lahotz* ayant déja affaibli sa droite, et les progrès des insurgés d'Arezzo, encouragés par la présence du résident an-

glais (1), ayant déja remué les esprits dans la capitale, il se décida à achever sa retraite, et à évacuer entièrement la Toscane.

Quoiqu'il fût plus qu'incertain si l'artillerie et les bagages pourraient être transportés, par mer, de Livourne à Gênes, à cause de l'escadre anglaise croisant devant Livourne, et éclairant la côte, *Macdonald* ne balança point à tenter ce moyen désespéré ; et, dès les premiers jours de juillet, il fit filer sa colonne d'artillerie et d'équipages avec une forte escorte destinée à renforcer la garnison de Livourne. Il abandonna Florence le 8 juillet, leva son camp de Pistoïa, marcha sur Lucques avec le reste de son armée réduite à environ 13 à 14,000 hommes, et commença à défiler par Sarzana. Cette marche fut très-lente et très-difficile ; et ce ne fut que vers la

(1) M. Windham, qui s'était retiré à Arezzo et qui y a le plus excité les Toscans à prendre les armes ; il commandait lui-même un corps de cavalerie, et tel était l'ardeur des habitans, qu'on y remarqua plusieurs femmes en habit d'amazones.

fin du mois de juillet, que la tête de la colonne put arriver aux environs de Gênes.

La Toscane fut occupée presque tout à-la-fois par les alliés réunis aux insurgés d'Arezzo, dont la masse s'était grossie jusqu'à former un corps de 30,000 hommes sous les ordres du général *Ingherami*. L'avant-garde du général *Klenau* entra le 8 juillet à Florence, où le peuple soulevé détruisit tous les signes de la domination de la République, et rétablit ceux de l'ancien gouvernement.

La garnison de Livourne et celle de Porto-Ferrajo formèrent la dernière arrière-garde, et se retirèrent aussi par Sarzana. Le général d'Argubet, qui avait fait les apprêts d'une vigoureuse défense et renforcé la garnison du fort d'Antigano menacé par les insurgens, reçut, le 16 juillet, l'ordre d'évacuer Livourne. Il conclut avec l'ancien gouverneur, le général toscan *Lavillette*, une capitulation par laquelle la retraite de la garnison de Porto-Ferrajo, le soin et le libre retour des malades étaient garantis. Le 17, l'évacuation s'exécuta avec beaucoup d'ordre et de

fidélité, et l'ancienne administration fut rétablie le même jour. Les dernières troupes françaises sortirent de Pise et de Lucques, et le général *Macdonald*, forcé de laisser en arrière ou de détruire lui-même sa grosse artillerie, ses effets de campement et d'habillement, et le reste des riches dépouilles de l'Italie, acheva pourtant sa retraite. Son armée qui, après sa réunion aux divisions qui occupaient la Toscane, était un mois auparavant forte d'environ 30,000 hommes, se trouvait réduite à-peu-près à 18,000 hommes; mais aucun corps de cette armée entourée de forces supérieures, et dont la perte entière avait dû paraître infaillible, n'avait été enveloppé ni forcé de mettre bas les armes en rase campagne, ni dans aucun poste, si ce n'est dans quelques forts tels que ceux d'Urbain, de Siena et de St.-Léon, qui ne se rendirent que lorsque leur défense ne pouvait plus être d'aucune utilité.

Le général *Souwarow*, réuni au général *Bellegarde* entre Tortone et Alexandrie le 26 juin, rallia à lui les corps des généraux *Kaïm* et *Wukassowich*, et marcha

sur le général *Moreau* qui, s'étant replié sur Novi, évacua bientôt ce poste, et rentra par la Bochetta dans le pays de Gênes.

Là se termina cette suite de marches, de manœuvres et de combats qui, depuis cinq semaines, n'avaient pas permis de donner aux troupes le moindre repos. *Moreau* s'occupa de renforcer ses postes aux débouchés des vallées, porta un corps dans la position au-dessus de Savone, pour assurer ses derrières et ses communications avec le comté de Nice, et attendit l'arrivée des débris de l'armée de *Macdonald* dans ce vaste camp retranché, trop étendu sans doute pour une armée de 40,000 hommes qui devait en occuper les extrémités opposées du côté de la Toscane et du côté de la France, mais toujours trop resserré à cause du manque de ressources et de la difficulté des communications.

Le gros de l'armée des alliés prit un camp de rafraîchissement sur la rivière d'Orbe, à l'entrée de la vallée de ce nom. Cette position couvrait les attaques de Tortone et d'Alexandrie ; le général *Bellegarde* qui, après l'irruption du général *Mo-*

reau, n'avait pu maintenir le blocus de ces deux forteresses, et s'était borné à couvrir celui d'Alexandrie, fut chargé du siège en règle de cette dernière place, que le général *Souwarow* pressa en raison de son importance.

Le 14 juillet, la première parallèle étant achevée, et 11 batteries prêtes à ouvrir leur feu, le général *Bellegarde* fit sommer le commandant français *Gardanne* qui refusa de se rendre. Les travaux furent continués avec ardeur; la forteresse chauffée par 210 bouches à feu; et 6 jours après non-seulement la seconde parallèle fut perfectionnée, mais le chemin couvert emporté, les logemens faits, les sapes conduites au pied des remparts, les batteries dressées pour ouvrir les brèches.

Le 21, le général *Gardanne*, ne croyant pas pouvoir soutenir un assaut, proposa une capitulation qui fut conclue le 22; la garnison, forte de 2,600 hommes, resta prisonnière. Le général *Souwarow*, qui avait pris son quartier dans la ville d'Alexandrie, paya chèrement la conquête de cette citadelle, en perdant le général *Châteler*, le

chef de son état-major, dont l'activité et les talens lui avaient été si utiles, et qui fut blessé mortellement dans la première parallèle. Il fut remplacé dans le poste important de chef de l'état-major par le général *Zach*, qui servait alors au siège de Mantoue, et que le général *Souwarow* appela sur-le-champ auprès de lui.

Pendant le siège d'Alexandrie, le général *Moreau*, qui n'avait pas assez de forces pour aller au secours de la place, acheva sa réunion; il se rapprocha des frontières de France, sans cependant abandonner ni la place de Gênes, ni la Bochetta dont il augmenta les défenses, ni les autres passages; il fixa son quartier-général à Cornegliano, et prit à Ultri, à Savone, à Vado et Loano, les positions et les postes qu'avait occupées l'armée française en 1796. Le général piémontais *Colli*, au service de la République, était détaché avec un petit corps, et occupait une position retranchée entre la Bochetta et Serra-Valle : après avoir fait ces dispositions, les seules qui pussent à-la-fois conserver la possession du pays de Gênes et assurer l'arrivée suc-

cessive des renforts dont nous avons parlé, le général *Moreau* dut remettre le commandement au général *Joubert*.

Le général *Souwarow* faisait défiler de nouveau, dans le Piémont, une grande partie de son armée ; il faisait investir Coni et attaquer Fenestrelles ; il faisait remonter vers la vallée d'Aost, pour pénétrer dans le Valais, le corps du général *Haddick*, d'environ 12,000 hommes, dont la fonction à la grande armée était devenue inutile depuis la retraite des Français au-delà des Appenins, et depuis l'arrivée du second corps auxiliaire russe.

La colonne détachée sous les ordres du prince de *Rohan* n'avait pas cessé de faire la petite guerre dans les vallées supérieures et d'inquiéter les principaux postes des Français ; elle fut soutenue, et entreprit des attaques plus sérieuses, telles que celle du petit St.-Bernard, qui, du moins, jetèrent l'alarme et forcèrent les Français à retenir des forces dans cette partie ; le général *Hatry*, qui y commandait, se plaignait du dénuement dans lequel on avait laissé l'importante frontière du Dauphiné ;

tout annonçait que le principal effort serait dirigé vers cette partie, si l'on pouvait une fois contraindre l'armée française à repasser le Var.

Mais le principal et le plus prochain avantage que les alliés retirèrent de la bataille de San-Giulianno, fut de n'avoir plus à distraire l'armée du général *Kray* du siège de Mantoue ; le fruit de sa victoire que le général *Souwarow* ambitionnait le plus, la prise de Mantoue, devait justifier ses desseins, du moins redresser son plan d'opérations, et lui permettre de porter à l'Archiduc un secours aussi efficace que celui qu'il en avait reçu.

On ne ménagea rien pour hâter la reddition de Mantoue ; on augmenta l'équipage d'artillerie ; près de 600 pièces de siège ou mortiers y furent destinées ; on y transporta même des pièces d'un calibre depuis longtems jugé inutile. Deux régimens autrichiens, ceux de Terzy et de Teutschmeister, et le corps d'artillerie russe du général *Rehbinder* renforcèrent l'armée assiégeante. Tous les habitans des campagnes, jusqu'à 15 lieues à la ronde, furent

obligés de fournir à tour de rôle de nombreuses corvées pour les travaux.

La garnison de Mantoue était forte de 10,000 hommes, sous les ordres du général de Latour-Foissac, ancien ingénieur : le général polonais *Dombrowsky* commandait sous ses ordres dans la citadelle.

Le journal circonstancié de ce siège intéresserait sans doute nos lecteurs ; mais il présupposerait une exacte connaissance de la situation et des ouvrages de la place. Ne pouvant nous livrer à ces détails descriptifs, sans sortir de notre plan, nous nous bornerons à recueillir les principales opérations du siège, à saisir et marquer le but et les époques des diverses attaques ; et nous nous proposons de rappeler, dans une note un peu plus étendue, les renseignemens historiques et topographiques qu'ils ne peuvent manquer de desirer.

Le général *Kray* attaqua la place du côté du sud, et fit d'abord enlever de vive force les postes extérieurs, tels que la tour Cérèse, la tête du pont qui couvrait l'écluse, et les communications avec les ou-

vrages du faubourg du Thé, séparé de la terre ferme par un bras du Mincio.

La tranchée fut ouverte en face des ouvrages du faubourg du Thé dans la nuit du 13 au 14 juillet, à la faveur, dit-on, d'une espèce de trève, pendant laquelle le commandant de la place faisait célébrer l'anniversaire de la révolution française. Le feu des assiégés qui fut très-vif, lorsqu'ils se furent aperçus de l'ouverture de la tranchée, n'empêcha point que la première, et bientôt la seconde parallèle ne fussent liées et perfectionnées; dès le 19, les batteries étaient achevées et armées.

Cette attaque principale fut secondée par celles dirigées sur les autres forts détachés du corps de la place en-deçà du lac, tels que l'ouvrage à corne de la porte Pradella et le fort St.-George, dont les approches se firent en même tems.

L'écluse principale ayant été rompue, et l'écoulement des eaux ayant facilité les travaux et l'établissement de quelques nouvelles batteries qui devaient protéger le passage du Bajuolo, le général *Kray* fit

attaquer, dans la nuit du 24 au 25 juillet, les retranchemens sur les digues entre Cérèse et le Thé; ils furent enlevés l'épée à la main.

Le lendemain 26, les Français évacuèrent le fort St.-George; le 27, l'ouvrage à corne de la porte Pradella, où, la troisième parallèle étant déja ouverte au pied du glacis, ils pouvaient craindre d'être emportés d'assaut, fut aussi abandonnée après avoir encloué les pièces : les alliés couronnèrent le glacis, et se logèrent dans cet ouvrage d'où l'on peut battre le corps de place; la garnison, très-affaiblie, ne suffisait plus au service; la plus grande partie des officiers était à l'hôpital; les batteries de l'île du Palais, du Thé, étaient démontées, et la quantité de bombes qui tombaient dans cette partie des ouvrages y rendait toute manœuvre d'artillerie, toute espèce de travail impossible.

Le 28 juillet, le commandant accepta la capitulation que lui offrit le général *Kray*, et lui rendit les clefs de Mantoue qui, depuis le 2 février 1797, étaient entre les mains des Français.

Le 30, la garnison prisonnière sortit avec

les honneurs de la guerre par la citadelle, et posa les armes sur les glacis.

Conformément à la capitulation, cette garnison dut être escortée jusqu'aux frontières de France, et ne point servir qu'elle n'eût été échangée. Le général *Latour-Foissac* et tout son état-major furent retenus prisonniers, et conduits à Graetz; pour rester pendant trois mois, après lesquels il leur sera permis de retourner en France, sur leur parole de ne point servir qu'ils n'aient été échangés.

Si l'on rapproche l'époque et les circonstances de la prise de Mantoue, du tableau que nous avons présenté de la distribution des forces respectives des alliés et des Français, au commencement du mois d'août, on jugera de son importance pour les opérations ultérieures. L'Italie entièrement reconquise, toutes les forces des alliés, tous leurs moyens, tous leurs approvisionnemens rassemblés au moment de l'arrivée des renforts, mettent un si grand poids dans la balance, que rien ne peut compenser, pour la République, l'avantage de la diversion causée par la défense de Mantoue: cette

place avait pris, dans la circonstance présente et dans l'ensemble des affaires, une d'autant plus grande importance, qu'elle avait perdu celle de la position comme appui, comme objet des opérations des armées. Tant qu'elle occupait le général *Kray* et son armée, le général *Souwarow* ne pouvait agir à-la-fois avec vigueur du côté de la Suisse et sur le comté de Nice; le nouveau plan de défense des frontières de France s'établissait, pendant cet état d'attente et d'observation, tout à l'avantage du parti inférieur en nombre; et chaque jour qu'il était prolongé était activement employé à réparer des pertes et à préparer de nouveaux obstacles au grand effort, à l'attaque générale méditée par les alliés. Le général *Souwarow* a repris, par la chûte de Mantoue, toute la liberté de ses mouvemens; il est rentré dans la combinaison simple des secours mutuels et alternatifs entre l'armée de l'Archiduc et la sienne. Enfin, la place de Mantoue, qui est pour le général *Kray* le trophée de sa victoire de Magnan, est dans ce moment la perte la plus sensible que pût éprouver la République.

Nous avons déja fait remarquer que pendant que de si grand coups se portaient en Italie, aucun évènement important n'avait changé en Suisse la situation respective des armées de l'Archiduc et du général *Massena*. L'équilibre des forces ayant été rétabli entre ces armées par les secours envoyés en Italie, il était impossible qu'elles entreprissent l'une sur l'autre jusqu'à ce que cet équilibre eût été rompu. Il ne pouvait l'être par des combats particuliers, par des affaires de poste, ni même par les attaques impétueuses sur les ailes par lesquelles ils essaient vainement, avec des corps trop faibles, de tourner réciproquement leur droite et leur gauche, très-étendue entre les lacs de Zurich et de Lucerne et au-delà, jusqu'aux sommités des grandes Alpes. Ces attaques, dont nous ne passerons point sous silence les époques et les détails essentiels, ne pouvaient ébranler les centres des deux armées, qui s'affermissaient de plus en plus dans leurs inexpugnables positions sur les deux rives de la Limat.

Si l'on se rappelle nos observations sur le nouveau système de guerre appliqué aux

opérations offensives et défensives dans les pays de montagne, on ne s'étonnera point que deux armées d'égale force aient été tout-à-coup paralysées; et quand même il serait vrai que *Massena* eût reçu des renforts qui lui auraient donné une supériorité momentanée, on comprendra facilement qu'elle ne pouvait être encore assez considérable pour tenter une grande opération, pour qu'il osât séparer de lui un corps entier; car si l'on n'a point assez de forces pour exécuter ces grands mouvemens et tourner au loin, en suivant les pendans des eaux, les appuis de l'une des ailes d'une armée, pendant qu'on la tient en échec sur son front, on ne peut se promettre aucun succès important, et qui doive changer la situation générale. D'ailleurs *Massena*, menacé du côté du Valais, ne pouvait hasarder de détacher sa droite et risquer une bataille, dont la perte eût découvert aux alliés la seule partie des frontières de la France, que la nature et l'art aient laissé sans défense.

Après les sanglans combats des lignes de Zurich, l'Archiduc et *Massena* en occupant ces positions opposées, n'en connurent

toute la force qu'après avoir vainement cherché à déposter leurs avant-gardes; l'Archiduc avait fait attaquer, le 8 juin, la position du Mont-Albis sans aucun succès; le 15, *Massena* ayant attaqué, à son tour, la partie de l'armée autrichienne qui était en avant de Zurich, fut, malgré un premier avantage, forcé de rentrer dans sa position: l'Archiduc fit raser les anciens retranchemens de *Massena*, parce que dans aucun cas ils ne pouvaient lui servir, et qu'ils auraient pu lui nuire encore, s'il eût été contraint d'évacuer Zurich; il donna le commandement de sa gauche, au-delà du lac dans le canton de Schwitz, au général *Jellachich;* il plaça son quartier-général à Klotten.

Massena porta le sien à Lenzbourg, perfectionna sa ligne, fit reconnaître et marquer un camp au confluent de la Reuss et de l'Aar, et rapprocha jusqu'à la rive gauche de la Sihl la partie du corps du général *Lecourbe*, qui couvrait le lac de Zug, et l'intervalle entre le lac de Zurich et celui de Lucerne, cherchait à pénétrer toutes les vallées qui entourent le Saint-Gothard, et

dans lesquelles l'arrière-garde commandée par le général *Loison*, et les corps des généraux *Bellegarde* et *Haddick* s'étaient livré de rudes combats, n'étaient plus qu'un affreux désert.

Vers la fin de juin, l'Archiduc s'apercevant que *Massena* recevait des renforts, donna ordre au général *Sztarray*, qui commandait le corps d'observation sur la rive droite du Rhin, et avait son quartier-général à Donaueschingen, d'inquiéter les postes des Français et d'attirer sérieusement leur attention sur l'Alsace; les généraux de *Meerfeld* et *Goerger* resserrèrent, dans les environs de Kehl, la division du général *Legrand*, dont les postes furent attaqués et chassés d'Offenbourg; le général *Giulay* attaqua, et fit replier les postes français en avant du Vieux-Brisach et aux environs de Hochstædt.

De son côté, le général *Massena* renforça sa gauche au-delà du Rhin dans la position de Lœrrach, acheva de mettre Bâle en état de défense, et donna au général *Legrand* l'ordre et les moyens d'agir offensivement.

Le 4 juillet, le corps du général *Goerger*,

posté à Renchen et Appenweyer, fut vivement attaqué par les Français en force supérieure ; ils s'avancèrent jusqu'à Oberkirch ; il y eut un combat très-sanglant entre les hussards de Blankenstein et quelques compagnies de grenadiers français.

Le 6 juillet, le général de *Meerfeld* fut aussi attaqué par le général *Legrand*, qui, entourant Offenbourg avec plusieurs colonnes, le força d'évacuer ce poste, et le poussa jusqu'à Ortemberg, qui fut pris et repris. L'engagement fut très-vif; le colonel *Keglewich* des hussards de l'Empereur y fut tué.

Le général *Sztarray*, ayant fait soutenir le corps du général *Meerfeld*, celui-ci attaqua les Français entre Offenbourg et Gengenbach le 9 juillet, les força d'évacuer de nouveau Offenbourg, et reprit ses postes à l'entrée de la vallée de la Kintzig.

A-peu-près dans le même tems, le général *Massena* fit un mouvement pour tâter l'aile gauche de l'armée de l'Archiduc, qu'il savait être affaiblie par les détachemens des corps des généraux *Bellegarde* et *Haddick*.

Le général *Lecourbe* se porta en avant de la ligne qu'il occupait entre la Sihl et le lac de Lucerne, pour enlever une batterie placée à Brunnen, parce qu'elle gênait beaucoup la communication par le lac entre ses postes dans l'Unterwalden et ceux dans le canton de Zug, qui couvraient le centre de l'armée française et les revers du Mont-Albis.

Le 3 juillet, à la pointe du jour, tous les avant-postes du général *Jellachich* furent attaqués et forcés; la colonne française qui marcha le long du petit lac d'Egéri, s'empara du poste de Jost-Berg; mais elle ne put s'y maintenir et fut repoussée au-delà du petit lac, jusques à Unter-Egérie.

Une autre colonne, conduite par le général *Lecourbe* lui-même, marcha entre le lac de Lowerz et le lac de Lucerne, soutenue par des bateaux armés; et, après plusieurs attaques de postes, parvint jusqu'à Brunnen, où le major *Porson* enleva la batterie de 6 pièces, mais fut vivement poursuivi par le major *Etwoes*, qui rétablit les postes autrichiens sur toute la ligne.

Massena fit aussi le 11 un mouvement sur la rive droite du Rhin en avant de Bâle, et porta une avant-garde jusqu'à Wehr du côté de Seckingen.

Le général *Hotze* avait repris, dès le 14 juillet, le commandement de la gauche de l'armée de l'Archiduc : soit qu'on eût exagéré les renforts qu'avait reçus *Massena*, soit que retenu par les motifs que nous avons fait valoir, il n'eût pas osé se compromettre, le moment de saisir cet avantage était déja passé. Les secours arrivés successivement d'Allemagne et du Tyrol, pendant six semaines, avaient mis l'Archiduc en état de renforcer sa gauche avant l'arrivée des Russes; et dès le premier août, le général *Hotze* fit attaquer les postes avancés du général *Lecourbe*, dans la petite vallée appelée Issthal, à la rive gauche du lac de Lucerne, au-delà de l'entrée de la Reuss. Les troupes françaises, poussées jusqu'à Bauen, furent soutenues par la cent-neuvième demi-brigade, qui rentra dans l'Issthal, reprit ses postes, et força les Autrichiens à se retirer. Le général comte de *Bay* se trouva

parmi les prisonniers faits par les Français.

Ce premier mouvement offensif de la gauche de l'Archiduc était combiné avec ceux qui se préparaient dans le haut Valais, où un grand nombre d'habitans armés et formés en compagnies, s'était réuni aux alliés, et inquiétait sans cesse les postes du général *Thureau*.

Le desir de nous rapprocher le plus possible de la date la plus fraîche des évènemens, ne nous fera pas recueillir quelques autres actions peu importantes. Nous ne repasserons point en Italie, pour rendre compte des premiers mouvemens du général *Souwarow*, qui, après la reddition d'Alexandrie, a porté son quartier-général à Coni; et qui, par sa proclamation aux Génois, et par les mouvemens du corps qui avait occupé la Toscane, paraît décidé à s'emparer de Gênes, en même tems qu'il presse les attaques de Fenestrelles et de Coni, afin de déterminer absolument la retraite de l'armée française au-delà de l'ancienne frontière.

Nous préférons de laisser en arrière quelques faits qui, dans ce moment, pa-

raîtraient isolés, et qui, dans notre prochain numéro, se trouveront liés aux grandes opérations que nous avons fait pressentir, en exposant la situation générale.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de rattacher ici, en peu de mots, le fil dès évènemens de la guerre maritime qui attiraient à peine l'attention, lorsque dans un de nos précédens numéros, nous en fîmes apercevoir l'importance, et qui occupent aujourd'hui tous les esprits, parce que les plus grands intérêts sont en effet suspendus à leur résultat.

Pour achever de confondre les desseins et les calculs des hommes, qui prétendent régir les destinées des nations, nous voyons aujourd'hui, sur le continent, les armées françaises essuyer des revers aussi constans que l'avaient été leur succès; nous voyons la République perdant la supériorité du nombre, ne reproduire qu'avec les plus pénibles efforts des armées tout au plus égales à celles des alliés.

Et sur l'Océan où l'on doutait, avec raison, que ni la France, ni l'Espagne

pussent hasarder une escadre, où toutes les opérations de guerre semblaient réduites, de la part de l'Angleterre, à une facile observation des débris des trois marines bloquées dans les ports les plus séparés par la nature, et, pour ainsi dire, par la seule situation de l'Angleterre, nous voyons tout-à-coup paraître, d'une manière offensive, une flotte combinée française et espagnole, la plus forte par le nombre et par le rang des vaisseaux, qui ait tenu la mer depuis la réunion de 1779 pour la descente en Angleterre.

On trouvera d'autant plus extraordinaire le succès des manœuvres audacieuses, mais sans doute aussi très-habiles, des amiraux *Brueix* et *Mazaredo*, si l'on observe de près les difficultés de leur réunion, et les avantages que donnaient aux amiraux anglais le tems nécessaire pour la préparer, les parages où elle devait s'effectuer, et les vents qui pouvaient la favoriser.

On a vu avec quelle activité le gouvernement anglais avait réparé le manque de vigilance et la surprise de la flotte de Brest,

et porta dans la Méditerranée des forces bien supérieures à chacune des deux escadres française et espagnole, si elles restaient séparées, et plus qu'égales, si elles parvenaient à se réunir.

Les côtes de l'Océan, depuis le Texel jusqu'à Cadix, et même après la sortie de la flotte espagnole jusqu'au détroit de Gibraltar, se trouvèrent alors entièrement dégarnies de forces navales. On se félicita à Londres de ce que les rebelles d'Irlande n'avaient plus de secours à espérer de la France, et voyant le théâtre de la guerre transporté, concentré dans la Méditerranée, le gouvernement chercha à tirer avantage de cette circonstance. Il combina avec la cour de Pétersbourg une expédition contre la Hollande, dont les apprêts furent si considérables et si activement pressés dans les ports de la Baltique et dans ceux de la Manche, que les côtes de la Belgique et de la France en furent également menacées: certes, ce n'est pas une vaine menace de la part de deux puissances qui y destinent plus de 40,000 hommes de troupes fraîches, une immense artillerie, des moyens de ma-

rine surabondans, et qui n'avaient aucun obstacle à vaincre à la mer, pas un combat à livrer, à peine une croisière à établir; puisque la seule présence d'une escadre anglaise, dans la Manche, suffisait pour ôter à l'escadre hollandaise du Texel toute espérance d'être dégagée.

Eh bien! au milieu de ce prodigieux développement de toutes les forces navales, et l'on peut dire presque de tous les moyens de navigation, de toutes les armes des dominateurs des mers, la flotte française, que les vents avaient si bien servie pour entrer dans la Méditerranée, et qu'on y considérait comme réfugiée et, sinon aussi éloignée, du moins plus séparée des Espagnols qu'elle ne l'était à Brest, se hasarde à la mer, paraît à la côte d'Italie, et trompant encore une fois la vigilance, déjouant les combinaisons des amiraux anglais ou discors ou séparés, va joindre à Carthagène la flotte espagnole que l'amiral *Mazaredo* y avait conduite à la faveur du mouvement de celle de Brest, qui fixait alors la principale attention du lord *Keith*.

Les vents ayant favorisé cette manœuvre

hardie, les deux flottes firent voile de Carthagène, passèrent le détroit, mouillèrent et se ravitaillèrent à la rade de Cadix, avant que l'amiral anglais eût pu s'assurer des mouvemens de la flotte française et de sa réunion avec les Espagnols, lever ses croisières, rallier toutes ses forces, et profiter des mêmes vents pour passer aussi le détroit, et se mettre dans les eaux de la flotte combinée; celle-ci ayant rallié le vaisseau français le Censeur et quelques vaisseaux espagnols, partit de Cadix le 21 juillet, forte, dit-on, de 47 vaisseaux de ligne, et fit voile au nord-ouest.

Sous peu de jours, nous apprendrons quelle est la vraie destination de cette flotte, et quel est le nombre des troupes de débarquement qui s'y trouvent (1).

Les opérations de l'armée combinée russe et anglaise, soit du côté de la mer, soit sur le continent, aux embouchures de l'Elbe et du Weser, où l'on forme dans ce moment des magasins considérables, vont aussi se déve-

(1) On connaît actuellement la rentrée de la flotte à Brest.

lopper; l'exécution du plan général dont cette grande diversion fait partie, et la saison qui s'avance, ne permettent pas de plus longs retards.

Note I.

CET ouvrage n'étant pas exclusivement destiné à rendre compte des évènemens militaires, mais à recueillir aussi toutes les notions qui peuvent jeter du jour sur l'art de la guerre et fixer ses progrès, on pense qu'il ne serait pas sans utilité de considérer quelle a été, et quelle a dû être, suivant la nature des choses, la *composition* des armées aux différentes époques de la société.

L'illustre auteur des *Recherches sur les richesses des nations* n'aurait pas cru avoir embrassé toutes les bases de l'économie nationale, s'il n'avait examiné l'importance des armées, soit sous le rapport de la défense du pays, soit sous celui des frais qu'elles nécessitent, et du plus ou moins de travail productif qui résulte de la composition de la force protectrice. Les *Recherches* de Smith, sur cette question élémentaire de l'ordre social, sont dignes du génie vaste et pénétrant qui a ouvert une nouvelle carrière, établi des principes jusqu'alors méconnus, et depuis généralement admis, sur l'art, si difficile, d'administrer les affaires d'un grand peuple.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de transcrire en entier le morceau intéressant sur la composition des armées dans les différens âges de la société; mais nous présenterons les points principaux, et ajouterons quelques réflexions qui

tiennent plus particulièrement aux circonstances présentes.

Chez les peuples chasseurs, le premier et le plus barbare de la société, chaque homme est en même tems guerrier et chasseur. Il n'en coûte rien pour le préparer à la guerre à laquelle il est très-propre par sa vie habituelle, ni pour l'entretenir lorsqu'il est en campagne. La position de ces peuplades, au milieu ou près des forêts, les met à même de pourvoir à leur subsistance, en même tems qu'ils combattent leurs ennemis.

Parmi les nations de bergers qui constituent un état de société plus avancé, tels que les Tartares et les Arabes, chaque homme est de même guerrier; mais ces nations ayant une population beaucoup plus considérable que les précédentes, parce qu'elles ont plus de moyens de subsistance, et étant plus réunies, parce que leurs occupations les fixent près de leurs troupeaux, elles sont aussi plus dangereuses à la guerre.

Au premier aperçu, on imaginerait que la vie simple et douce des peuples pasteurs devant influer sur leur caractère, ils devraient être moins redoutables que les chasseurs, que leurs habitudes portent à la férocité et à la barbarie. L'expérience cependant a démontré le contraire: « Rien n'est plus méprisable, dit Smith, qu'une guerre avec les Indiens dans l'Amérique septentrionale; rien, au contraire, n'est plus terrible qu'une invasion de Tartares, telle qu'on en a vues souvent en

Asie. » La conquête de la Chine et celles faites par Mahomet et ses successeurs, prouvent assez ce que peuvent exécuter les habitans des déserts, réunis sous un chef habile.

Le troisième âge de la société est le premier de l'agriculture ; c'est celui où, ne cultivant la terre que pour assurer sa subsistance, on n'a encore aucune idée des superfluités qui deviennent des choses de première nécessité pour des peuples plus avancés. Les hommes, dans cet état, ont beaucoup de tems disponible : *semer* et *recueillir* sont deux grandes époques dans l'année ; les intervalles peuvent être employés à la défense du pays, ou souvent, sous ce prétexte, au gré des passions des hommes influans. Alors, les campagnes militaires n'ont de durée que le tems qui ne rappelle pas nécessairement les agriculteurs à leurs travaux. C'est ainsi que les Grecs, jusqu'à la seconde guerre de Perse et celle du Péloponèse ; les Romains, jusqu'au siège de Veïes ; et les modernes, pendant le régime féodal jusqu'à l'établissement des *troupes réglées*, ne firent que des incursions, des invasions, et ne purent jamais concevoir ni réaliser des plans de campagne et des systèmes réguliers d'opérations.

Mais lorsqu'une nation arrive à un certain degré de perfectionnement, le progrès des arts et des sciences donnant un plus grand développement à l'agriculture et au commerce, les travaux de la campagne, les manufactures, toutes les branches de l'industrie, des professions utiles ou d'a-

grément réclament et occupent habituellement un grand nombre d'hommes qui ne pourraient, sans un dommage réel pour la prospérité nationale, être distraits et éloignés de leurs travaux : de manière que, quoique le résultat des améliorations qu'éprouvent les sociétés soit un grand accroissement de population, il arrive cependant qu'une nation *avancée* a, quoique plus nombreuse, moins d'individus qui puissent être habituellement employés au service militaire.

Aussi, le calcul des hommes qu'on peut destiner à cette profession, est-il très-différent relativement aux nations purement agricoles et à celles qui sont de plus manufacturières et commerçantes. Smith évalue que, chez les premiers, le quart ou le cinquième de tout le corps du peuple peut, à de certaines époques de l'année, être employé à la guerre; tandis qu'il a adopté le calcul de Montesquieu et de plusieurs autres écrivains politiques, qui ne pensent pas que, chez les nations industrieuses et commerçantes, on puisse prélever, sans nuire à la société, plus de la centième partie des habitans pour la consacrer à la profession des armes.

L'établissement des troupes réglées devait nécessairement être la suite du progrès des nations vers la civilisation, le commerce et l'opulence; ainsi de même que, chez les Grecs, les Romains et les Carthaginois, les troupes soldées avaient remplacé la conscription; chez les peuples moder-

nes, les armées permanentes furent substituées à l'appel du ban et de l'arrière-ban.

Ce nouvel ordre de choses ne dut cependant pas son origine aux circonstances qui l'amenaient naturellement ; mais la politique des princes en saisit habilement la possibilité, et ils trouvèrent, dans cette institution, les moyens de comprimer des vassaux trop puissans, de contenir et protéger leurs sujets, et de défendre, d'étendre même leur domination. On peut voir dans l'inimitable introduction au règne de Charles-Quint, les importantes conséquences que Robertson attribue à cet établissement dont Charles VII est regardé comme le fondateur.

Si la nature de cet ouvrage, et surtout les bornes circonscrites d'une note ne s'opposaient pas aux développemens qu'exigerait la question que nous présentons aux réflexions de nos lecteurs, ce serait le cas d'examiner les changemens que cette institution des armées permanentes a apporté dans l'art de la guerre. On pourrait, peut-être, fixer à cette époque sa renaissance, comme on a fixé celle des lettres au pontificat de Léon X et au règne des Médicis : car ce n'est, en effet, qu'avec des soldats accoutumés à la discipline et aux exercices militaires, et avec des officiers exclusivement occupés des connaissances relatives à leur profession, que la science militaire peut acquérir, dans ses différentes branches, cette perfection qui la constitue véritablement un art, et qu'on peut exé-

cuter et réaliser les combinaisons savantes qui ont depuis éternisé la mémoire de Gustave-Adolphe, de Turenne et de Frédéric-le-Grand.

Mais, en relisant l'histoire de ces célèbres généraux, on trouvera confirmée l'observation que nous faisions plus haut, que l'accroissement de la population et des richesses, bien loin d'augmenter le nombre de soldats que chaque état entretient, amène plutôt à le circonscrire et à le borner; car, tandis qu'on voit Charlemagne ou Philippe-Auguste commander des armées de deux et trois cent mille hommes, on n'en trouve, au contraire, que trente ou quarante mille sous les ordres de Turenne et des généraux contemporains.

Il est vrai que, depuis le règne de Louis XIV, et surtout depuis la guerre de la succession, les troupes soldées ont été considérablement augmentées en Europe; mais elles l'ont été d'une manière tout-à-fait disproportionnée à la population et au revenu des différens états; et cette rivalité des puissances, en diminuant leur prospérité, a particulièrement contribué à leur faire contracter l'immensité des dettes qui les accable toutes plus ou moins.

Au reste, quelque nombreuses qu'aient été les armées dans les guerres précédentes, elles ne l'ont jamais été d'une manière qui puisse être comparée à celles qu'on a vu lever et agir dans la guerre présente, qui, en sept campagnes, a certainement consumé beaucoup plus d'hommes

et d'argent que toute la guerre de trente ans. Aussi, pour parvenir à les completter, a-t-il fallu recourir aux procédés des peuples qui ne connaissent qu'imparfaitement les arts, le commerce et l'opulence; nous voulons dire à la conscription et aux levées en masse; moyen extrême que toutes les nations eussent pourtant été forcées d'adopter, si les succès de la République française s'étaient soutenus.

Le tems n'est pas encore arrivé où l'on sentira toutes les funestes conséquences d'un système qui renverse toutes les idées d'économie politique. Les armées permanentes, outre l'avantage de la défense des frontières et du maintien de l'ordre public, ont encore celui de n'employer, en général, que les hommes sans profession, dont le travail serait le moins productif pour la société, et dont l'effervescence qui, sous le joug sévère de la discipline, tourne souvent au profit des vertus guerrières, pourrait, au milieu du tumulte des villes, être fatale au repos général.

Mais la conscription, au contraire, arrache l'agriculteur à sa charrue, l'artisan à ses travaux, l'artiste à des occupations plus relevées et plus lucratives; elle dépeuple les ateliers, les manufactures, les écoles même; elle arrête les progrès de l'industrie, tarit les sources du revenu public en détruisant la fortune du particulier; et bien loin de favoriser le maintien de l'ordre et de la tranquillité, elle accoutume une portion considé-

rable de la nation à la haine du travail, à l'oubli des liens de famille, et au mépris de la vie qui souvent conduit au mépris des lois.

A Dieu ne plaise qu'en traçant les inconvéniens d'une institution qui tient plutôt à la barbarie qu'aux progrès de la civilisation, nous voulions condamner ou même ralentir le généreux enthousiasme d'un grand peuple qui s'élève tout entier pour la défense de son territoire et de son indépendance. Les Suisses, les Bataves ou les Américains, combattant pour conquérir leur liberté, et sachant l'assurer par de sages constitutions, offrent assurément un des plus intéressans spectacles que puissent présenter les annales de l'histoire.

Mais ces efforts extraordinaires ne peuvent être que momentanés, et c'est un devoir, un devoir sacré, pressant, pour les chefs d'un gouvernement qui est obligé de recourir à des ressources aussi destructives, de profiter des premières circonstances pour rendre la paix à leur patrie, les enfans à leurs familles, les hommes de tous les états, aux travaux qui constituent la société et en assurent la prospérité.

Nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront l'étendue de cette note en faveur du sentiment qui l'a dictée; mais lorsqu'on a entrepris la douloureuse tâche de peindre les scènes sanglantes que nous présentons à leurs yeux, l'ame a besoin de se reposer et de chercher des consolations dans le vœu et l'espoir d'un meilleur avenir.

Note II.

Le général Nauendorf *porta son avant-garde sur Schaffhouse avec l'artillerie de réserve,* page 112.

L'ARTILLERIE de réserve dont il est ici question, et qu'on y voyait rarement autrefois, dans les ordres de marche, faire partie des divisions et des colonnes d'avant-garde, est devenue plus mobile et plus légère que ne l'était le train des pièces de position et de bataille attaché au grand parc.

Depuis la formation de l'artillerie à cheval, on a pu, sans entraver ni retarder les mouvemens des avant-gardes, fortes en cavalerie, faire marcher et manœuvrer avec elles une plus nombreuse artillerie, et des réserves de pièces d'un calibre suffisant pour toutes les entreprises dont les corps d'avant-garde, pourraient être chargés. Cette observation rappelle l'avantage et l'importance de l'artillerie à cheval, et nous engage à offrir à nos lecteurs quelques détails intéressans sur l'institution et le perfectionnement de cette arme.

On sait que les Prussiens furent les premiers à l'employer; le grand Frédéric l'avait inventée

dans le tems où, pour résister à la ligue formée contre lui, son génie multipliait ses ressources; où la même armée, transportée avec une célérité, une précision jusques-là inconnues, triomphait contre des forces supérieures, et durant la même campagne, sur des frontières opposées à l'est et à l'ouest de ses états. Sans doute qu'il essaya d'abord d'accélérer et de simplifier aussi les marche-routes des colonnes d'artillerie, qu'il usa ensuite du même moyen pour les marche-manœuvres, et l'appliqua enfin aux mouvemens et aux combats des avant-gardes

L'armée de Frédéric était devenue, avec raison, la grande école militaire de l'Europe; mais on pourrait s'étonner qu'on ait négligé si longtems de profiter de ses meilleures leçons, d'imiter les institutions qui portaient plus particulièrement l'empreinte de ce rare génie, pour s'attacher aux détails qui pouvaient le moins être imités, et qui n'étaient que les élémens qu'il avait perfectionnés sans doute autant qu'ils pouvaient l'être, mais par des procédés qui ne convenaient point à d'autres pays, à d'autres peuples, à d'autres circonstances. Ainsi, tandis qu'on cherchait, dans l'uniformité et le froid mécanisme de l'instruction des différentes armes, et principalement de son infanterie, le secret de la simplicité et de la précision de ses grandes manœuvres et des applications de différens ordres de marche et de bataille aux divers terrains, on perdrait de vue sa grande tactique,

ses plans de guerre, et tout ce qu'il avait imaginé, même dans la partie de l'administration, pour multiplier et rendre faciles tous les mouvemens de ses armées. Le plus grand nombre de ceux qui prétendaient à l'honneur d'être considérés comme les élèves du grand Frédéric, semblait se borner à admirer le poli des ressorts de cette vaste machine.

L'artillerie à cheval fut introduite dans les armées autrichiennes pendant le règne de Joseph II; mais on n'en fit point un objet principal; elle resta dans un état d'imperfection qui ne permettait pas d'en saisir tous les avantages: on transportait les canonniers sur des caissons auxquels on donnait la forme d'une ancienne voiture de chasse, appelée *Wurst-Wagen*. Ces caissons ne diffèrent des caissons ordinaires qu'en ce que leur couverture rembourrée permet d'y placer des canonniers dans l'attitude de l'homme à cheval.

En France, où les innovations les plus utiles étaient rarement accueillies dans les corps à talens, parce que les vieux officiers, toujours plus nombreux que dans les autres corps de l'armée, se concertaient pour opposer leur expérience et la routine de l'usage aux efforts des jeunes officiers dont la théorie était plus savante, on proposa vainement, pendant longtems, de former une artillerie légère. On avait cependant fait, avant la révolution, quelques essais; mais on n'avait adopté aucune base; les officiers-généraux qui se prêtèrent

à ces essais, proposaient de se servir du *Wurst* à la manière des Autrichiens.

En 1791, M. Duportail, ministre de la guerre, autorisa le commandant de la division de Metz à former deux compagnies de canonniers à cheval; le succès de cette épreuve, l'extrême intelligence des officiers et des canonniers d'élite qui y furent employés et qui furent, en quelques semaines, en état de manœuvrer avec les troupes légères, dissipa tous les doutes, et fit voir combien les Français étaient propres à ce service.

En 1792, peu de tems avant la déclaration de la guerre, M. de Narbonne, qui avait succédé à M. Duportail, et formé près de lui un comité composé d'officiers très-éclairés, y appela les généraux des trois grandes divisions des armées, et les principaux chefs de l'artillerie et du génie, pour leur faire examiner et décider les moyens de perfectionner et d'étendre dans l'armée française l'usage de l'artillerie à cheval.

On ne saurait donner une idée plus juste de l'organisation de cette arme nouvelle, qu'en rapportant ici le résultat de cette conférence.

Il y fut arrêté à l'unanimité, comme points fondamentaux :

1°. Qu'une nombreuse artillerie à cheval, bien servie, toujours maintenue au complet en canonniers et en chevaux, était le plus sûr moyen de protéger les évolutions d'une troupe médiocrement instruite, en soutenant son attaque à l'arme blan-

che, et en rendant presque nul, par des positions prises à propos et avec célérité, l'avantage que des troupes mieux exercées doivent se promettre de leur supériorité dans les manœuvres.

2°. Que pour l'emploi de l'arme, et l'ordonnance de service, l'instruction, etc., l'artillerie à cheval ne devant différer de l'artillerie de campagne qu'en ce que le canon mieux attelé étant porté avec la plus grande vîtesse, par-tout où son service est d'un plus grand effet, les canonniers peuvent toujours suivre leurs pièces, et se mettre en action aussitôt qu'elles sont placées.

3°. Que pour remplir cet objet, il vaut mieux que les canonniers soient tous à cheval, que s'ils étaient même seulement en partie montés sur des *Wurst* ou caissons rembourrés, parce que les accidens sont moins fréquens, les mouvemens plus faciles, les retraites plus sûres, les remplacemens de chevaux plus abondans.

4°. Que sans exclure aucun calibre, il paraît plus avantageux de faire usage des pièces de 8 et de 12, et des obusiers.

5°. Qu'il est inutile de dresser le canonnier à cheval comme un cavalier, sous le rapport des manœuvres de cavalerie; que ce serait l'éloigner, sans utilité, du but principal; qu'il suffit qu'il soit bien placé à cheval, exercé à monter et descendre légèrement, à conduire son cheval franchement, sans l'obliger à aucun ordre en suivant les pièces, et laissant à son intelligence le soin d'apprendre

à connaître et à exécuter, s'il en était besoin, les manœuvres de cavalerie dans lesquelles il pourrait se trouver.

6°. Que la manœuvre à la prolonge doit être employée toutes les fois que l'impossibilité d'en faire usage, ne forcera pas d'y renoncer, puisque les chevaux restant attelés pendant que les pièces tirent, on gagne, pour profiter de la position qu'on occupe, tout le tems qu'il faudrait pour ôter ou remettre l'avant-train, et qu'on passe aussi, de cette manière, les fossés et les rivières avec la plus grande célérité.

7°. Que pour former tout à-la-fois un assez grand nombre de compagnies d'artillerie à cheval, sans affaiblir les régimens d'artillerie, il suffit d'attacher d'abord à chaque pièce deux canonniers instruits, et de prendre le reste dans les autres armes, et de préférence dans les troupes légères.

C'est sur ces bases que fut organisé cet établissement dans les armées françaises, qui en ont tiré un parti si avantageux dans les dernières campagnes.

Le général *Dumouriez* fit connaître toute l'importance de cette arme pour la guerre d'invasion à la fin de la campagne de 1792, dans la Belgique: on a cité depuis d'autres exemples très-remarquables de succès dus à l'artillerie à cheval, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. A l'affaire de Waterlo, pendant que le général *Pichegru*, commandant l'armée de Flandres, 4,000

hommes de cavalerie, manœuvrant avec de l'artillerie à cheval, soutinrent (et ce témoignage est rendu par des officiers de l'armée combinée) l'effort d'une armée de 30,000 hommes, soutenue d'une artillerie au moins triple de celle des Français.

Bonaparte, à la bataille de Castiglione, après la levée du siège de Mantoue, ayant fait rassembler et placer à-propos, par le général *Domartin*, plusieurs divisions d'artillerie légère, rompit, dit-on, la ligne des Autrichiens, et décida la victoire et le sort de l'Italie. L'artillerie à cheval ne contribua pas peu au gain de la bataille d'Ettlingen, où le général *Moreau*, très-inférieur en cavalerie, maintint son aile gauche contre toute la cavalerie de l'Archiduc. Une manœuvre semblable procura au général *Hoche*, sur le Rhin, à la dernière affaire de Neuwied, un semblable succès. Le général *de Belle*, qui commandait toute l'artillerie rapidement portée en avant, et tirant à découvert pour éteindre le feu d'une ligne retranchée et flanquée de fortes redoutes, est l'un des officiers qui formèrent, à Metz, les premières compagnies.

L'Archiduc, profitant de ces expériences, a beaucoup augmenté et perfectionné cette arme dans l'armée autrichienne. Dès le commencement de cette campagne, il en avait attaché des divisions à différens corps de troupes légères, et il en a retiré de grands avantages dans les rencontres et les engagemens d'avant-garde, qui précédèrent la bataille décisive de Stockach.

Cette arme est devenue indispensable dans toutes les armées; elle peut suivre presque par-tout la cavalerie; elle traverse les rivières, les marais dont le passage est interdit à l'artillerie à pied; elle se porte rapidement en masse sur un point d'attaque imprévu, tourne un corps ennemi, le bat en flanc ou en queue; peut faire le service des avant-postes, celui de l'artillerie de position, celui de l'arrière-garde, et enfin celui du corps de réserve d'où on la détache au besoin; elle n'a point l'inconvénient qu'on a tant reproché à l'artillerie à pied, de rallentir et de gêner les manœuvres des troupes. Aussi, les Français ont-ils déja réduit l'usage de cette dernière presque au seul service des sièges, à l'exception des pièces de quatre, qui restent attachées aux bataillons.

Note III.

L'art de la guerre qui s'empare de tous les tributs des sciences, page 118.

Une des branches des sciences mathématiques dont le perfectionnement a le plus contribué aux progrès de l'art de la guerre, c'est la topographie qui a beaucoup acquis à son tour par l'étude de l'art de la guerre; elle était, avant notre siècle,

bornée au résultat des opérations de trigonométrie et de géométrie rectiligne. On se contentait de produire, par une suite de polygones adjacens, des figures semblables aux polygones indifféremment formés ou plutôt imagiués sur le terrain par des lignes qui liaient les points les plus éminens ou les plus remarquables. Rarement même en dressant les cartes les plus détaillées, multipliait-on assez les opérations pour fixer, dans la figure correspondante, les accidens du terrain, qui, pour être moins saillans, n'en sont pas moins précieux à recueillir; on ne les figurait que d'une manière conventionnelle comme dans les cartes géographiques. A mesure que l'art du dessein devint plus usuel, et que son mérite original fut plus senti et ses agrémens mieux appréciés, la topographie, qui n'avait de commun avec le dessin du paysage que l'emploi des mêmes crayons et des mêmes eaux colorées, profita du goût qui se répandait pour ce genre de dessin; on commença à mieux exprimer le terrain, à se rapprocher de la nature même avec des signes convenus, et qui n'avaient avec elles qu'une faible ressemblance et toujours uniforme; on exigea que les cartes topographiques fussent des images du terrain, de vues plates d'un pays, que les moindres plis fussent exprimés; que la différence des nivaux, le jeu des ombres et les réflets y fussent sentis et soignés comme dans les différens plans d'un paysage: ce fut alors que l'habitude de saisir les proportions et les formes

pour les divers sites d'un tableau fut appliquée à la topographie ; le travail géométrique ne fut plus que le cadre qui devait renfermer autant de dessins exacts de copies fidèles du terrain.

Les travaux topographiques ayant perdu leur aridité, se multiplièrent de toute part, et surtout en France, où le gouvernement les protégea, en les appliquant à toutes les parties du service public qui en étaient susceptibles. Le corps du génie, le plus savant de l'Europe, dont les études et les projets étaient circonscrits dans l'enceinte des places et le rayon des attaques, s'occupa de la topographie des terrains et des pays environnans ; ces travaux s'étendirent et se lièrent d'une place à l'autre et sur les différens fronts de frontière ; les moyens d'attaque et de défense se perfectionnèrent à mesure que la topographie apprit à mieux combiner l'occupation des postes sur les dehors des places, avec les positions intermédiaires et les diverses suppositions de la guerre défensive.

Le corps des ingénieurs des ponts-et-chaussées, dont les études profondes et les travaux hardis ont, sous l'administration de M. de la Millière, rendu d'importans services à la France, au commerce et à l'agriculture, porta, dans la confection et l'exécution des cartes particulières le soin et la correction, qui faisait considérer, avec raison, comme autant de modèles, tout ce qui sortait de cette excellente école.

Bientôt les gouvernemens rivalisèrent de luxe

pour faire dresser des cartes de leur territoire. Louis XVI, dont la géographie et la topographie étaient l'étude favorite et qui avait acquis sur ces deux parties de rares connaissances, fit exécuter de grands travaux sur les frontières; il fit aussi dresser sous la direction de *Berthier*, alors adjudant-général de l'armée, une carte de chasses qui comprenait les environs de Paris et de Versailles sur un diamètre d'environs vingt lieues. Cette belle carte ne fut pas seulement destinée à l'objet futile indiqué par le titre, mais bien plutôt à servir de modèle et de monument des derniers progrès de l'art du dessin et de la gravure des cartes, qui échappe au commun des hommes, et cependant l'une des connaissances les plus utiles dans les diverses situations de la vie.

Comme l'accroissement du commerce a changé à beaucoup d'égards les mœurs, les relations et l'intérêt des peuples, rendu, pour ainsi dire, usuelle cette première connaissance des communications, une sorte de géographie pratique, de même les progrès de la topographie tendent et ne contribuent pas peu à développer les conséquences de cette association générale, malgré les révolutions et les dissentions qui en ont rendu si amers les premiers fruits. Toutes les branches de la civilisation ont profité et profiteront de plus en plus par la connaissance plus détaillée, plus sûre et plus répandue de toutes les parties du globe. Cette observation, sur laquelle on a pu fonder aussi des plans de désorganisation, comme on peut faire des outils les plus utiles des

instrumens de dommage et de destruction, n'en est pas moins vraie; elle n'a peut-être jamais été faite sous ce point de vue; on n'a pas assez remarqué que la topographie a détruit l'idéal des limites et des barrières entre les contrées, comme l'astronomie et les découvertes ont détruit le monde géographique des anciens; il y avait encore, avant cette guerre, telles vallées des Alpes et des Pyrénées dont les habitans ne connaissaient pas plus la vallée limitrophe, que la même source arrose en se divisant, qu'ils ne connaissaient leurs antipodes dans l'Océan pacifique.

La somme de bonheur des peuples est-elle augmentée par ces connaissances, par cette fréquentation qui efface leurs traits caractérisques et leurs différences? C'est une question dans laquelle nous ne nous engagerons point; elle nous a trop éloignés de l'objet de cette note qui n'était destinée qu'à faire mieux sentir l'influence du perfectionnement de la topographie sur celui de l'art de la guerre, et principalement sur le nouveau systême.

L'établissement du corps des ingénieurs géographes des camps et armées porta l'art de lever et de dessiner les cartes et plans au plus haut degré de perfection; multiplia et facilita les applications de la grande tactique aux divers terrains; forma des officiers d'état-major et fit des reconnaissances militaires un art tout nouveau, une espèce de pilotage terrestre, leurs travaux accrurent considérablement les richesses topographiques; il n'y eut pres-

que plus de grande frontière de théâtre de guerre en Europe qu'on ne transporta dans les cabinets des ministres et dans les tentes des généraux ; ces tableaux exacts et ressemblans, ne laissaient à desirer que des détails peu circonstanciés encore, et qui, s'ils devenaient nécessaires, étaient vivement saisis et figurés par des mains habiles. Ces officiers exercèrent leur coup-d'œil et leurs talens jusqu'à rapprocher les opérations à vue et sans instrument, de l'exactitude trigonométrique, jusqu'à dessiner en courant à cheval, saisir les formes qu'ils apercevaient à peine, déterminer par analogie, deviner celles qui leur étaient dérobées par l'éloignement ou par la différence des niveaux.

On conçoit aisément, et l'on éprouve aujourd'hui plus que jamais, de quel secours a été, dans les opérations de guerre les plus compliquées, cette perfection de la topographie.

Note IV.

Sur l'invasion de la Suisse.

Nous venons de consigner, dans le texte de cet ouvrage, les conséquences funestes que doit avoir pour la France l'occupation de la Suisse, sous le rapport militaire. Mais en réfléchissant combien il

était important, pour l'histoire du tems présent, que toutes les circonstances, qui ont eu une influence majeure sur l'esprit des peuples et sur les déterminations des gouvernemens, soient parfaitement connues; en voyant la légèreté avec laquelle on juge les hommes et les choses, lorsqu'on croit leur pouvoir expiré; en pensant que la plupart des hommes célèbres qui auraient pu jeter du jour sur les évènemens de la révolution, en ont été les victimes, et que des écrits qu'ils avaient destinés au jugement impartial de la postérité, et qui auraient condamné leurs détracteurs et leurs bourreaux, ont été renfermés avec eux dans la tombe; nous avons regardé comme un devoir de constater tous les faits et toutes les circonstances dont nous avons eu une connaissance particulière.

L'invasion de la Suisse, par le gouvernement français, est peut-être de tous les évènemens qui ont eu lieu depuis l'année 1789, celui qui a eu les conséquences les plus étendues.

Les principes proclamés par la première assemblée en France, avaient produit un effet électrique. Tout ce qui n'appartenait pas au corps de la noblesse, à celui du clergé ou aux employés des gouvernemens, les avaient accueillis avec enthousiasme; ils avaient même trouvé parmi les privilégiés un grand nombre de partisans: ni les fautes qu'avait commises cette assemblée, ni les malheurs qui la suivirent de près, ni les horreurs même qui vinrent ensuite, n'avaient changé entiè-

rement la direction de l'opinion générale de l'Europe. Les classes les plus nombreuses de la société croyaient apercevoir leur bonheur dans ce nouvel ordre de choses; les esprits méditatifs y trouvaient en partie les vraies bases de l'organisation sociale; et dans les cabinets même on aurait compté plusieurs ministres qui pensaient que le pouvoir pouvait gagner en solidité ce qu'il perdrait en étendue, et que la prudence commandait de chercher à légaliser plus ou moins l'autorité.

Il est une réflexion affligeante à présenter, mais qui n'en est pas moins d'une vérité malheureusement exacte, c'est que les scènes de la terreur n'avaient pas produit dans l'étranger une horreur aussi générale qu'on aurait dû le supposer. Les objets vus de loin, l'idée qu'on les exagérait, que c'étaient des intérêts privés qui voulaient lutter contre l'intérêt général : des spéculations particulières, favorisées par la spoliation des grands propriétaires et, par la chûte rapide du numéraire factice, avec lequel on pouvait s'emparer de leurs dépouilles; enfin il n'y avait pas jusqu'à l'apparence bien illusoire du jugement qui égorgeait les victimes, qui ne servît à faire penser, ou au moins à faire dire que le glaive probablement ne frappait que des conspirateurs.

Qu'on se rappelle combien *Robespierre* et ses complices ont eu de défenseurs durant leur puissance! combien leurs successeurs ont eu d'admirateurs, tant qu'ont duré les succès de leurs armées!

et l'on se convaincra que nous n'avançons rien qui ne soit dans la plus scrupuleuse exactitude qui convient à l'histoire.

Les victoires de la République, son existence reconnue par les principales puissances ; la paix de Campo-Formio ; un congrès composé de tous les députés des États de l'Europe, à l'exception de ceux que la volonté du Directoire en avait exclus ; le pouvoir qu'il venait de s'arroger en France, et celui qu'on lui supposait de régler les destinées du continent ; tous ces avantages avaient fait oublier les crimes ou les avaient fait placer au rang de ces usurpations qu'on croit légitimées par leur grandeur et leur succès.

C'est dans ces circonstances, c'est lorsque tout fléchissait devant le Directoire français, lorsque le plus célèbre de ses généraux, *Bonaparte*, recevait en traversant l'Helvétie plus d'honneur, et les accueillait avec moins d'égards que n'eussent pu faire *César* ou *Pompée* dans les Espagnes, en Egypte ou dans les Gaules : c'est dans ce moment ou le Directoire pouvait comme ces illustres Romains, distribuer des royaumes et donner la paix au monde, que la passion particulière d'un de ces membres, et le desir de faire vivre aux dépens du pays étranger des armées, dont on redoutait le repos et la communication avec les citoyens, ont décidé l'invasion d'une terre regardée comme hospitalière, comme le dernier asyle des mœurs antiques, comme le séjour favori de la liberté, et ont livré à

toutes les horreurs de la guerre un peuple dont la franchise, la bravoure et la loyauté avaient été généralement célébrées dans tous les tems.

Nous n'examinerons pas si les vertus simples, les mœurs austères et l'amour de cette médiocrité, où se trouve le plus ordinairement le bonheur, s'étaient conservées intactes dans les cantons Suisses, et avaient résisté à la contagion qu'y portait sans cesse un grand nombre d'étrangers. Nous supprimerons également les observations qu'on pourrait faire sur la conduite, quelquefois impolitique, qu'on a tenue à l'égard des hommes persécutés, qui y cherchaient un refuge, et particulièrement de ces braves Lyonnais dont la constance s'est élevée au niveau de leur infortune. Peut-être les Français qui sont rentrés dans leur patrie, n'y ont-ils pas tous portés des dispositions favorables, quoique nous en connaissions dont les vœux et tous les soins ont été dirigés pour la conservation de cette heureuse et intéressante contrée.

Mais les légers reproches qu'on pourrait peut-être faire à quelques habitans de la Suisse, n'ont pas diminué l'indignation qu'a éprouvée toute l'Europe, lorsque, sous les prétextes les plus dérisoires, au nom de la liberté dont on allait violer l'asyle, sous l'apparence mensongère de la protection, le gouvernement français a brisé les nœuds de l'*alliance perpétuelle*, a renversé des gouvernemens vantés pour leur sagesse, que constataient l'aisance et le bonheur de tous les citoyens; lorsqu'on a vu

d'odieux proconsuls s'emparer des caisses publiques, envahir les propriétés particulières, porter le fer et l'incendie dans la retraite paisible d'un peuple de pasteurs, et ensevelir sous des décombres l'égalité et la démocratie, avec les seuls hommes qui aient réellement professé la religion dont ils se disaient les apôtres.

Toute l'Europe s'est demandé, mais où s'arrêtera donc la révolution française ? Quel pays tentera moins la cupidité que ces contrées agrestes qui, malgré l'industrieuse activité de ses habitans, ne peut parvenir à pourvoir à leur subsistance ? Quel gouvernement pourra trouver grace auprès du Directoire, s'il transforme, en champ de bataille, ce même champ où tous les habitans d'un canton venaient, sous la voûte du ciel, comme les Athéniens ou les Spartiates, délibérer sur leurs communs intérêts ? Quelle fidélité plus éprouvée que celle qui avait permis de laisser toute une frontière sans défense, ou plutôt, qui la faisait considérer comme mieux défendue par l'inaltérable neutralité de ses loyaux alliés, qu'elle n'eût pu l'être par une triple ligne de places fortes ?

Nous le répéterons donc : c'est à dater de cette époque, c'est à dater du jour de l'invasion de la Suisse, que le prestige des espérances, qu'avait su propager le Directoire, s'est entièrement évanoui ; il a augmenté sa domination territoriale ; mais il a perdu son influence morale qui lui avait facilité tant de conquêtes. Comme *Achille*, la France n'avait

qu'un point où elle pût être frappée, et elle l'a présenté sans défense aux coups de ses ennemis.

Nous terminerons cet article, en faisant des vœux pour que cet intéressant et malheureux pays, autrefois l'asyle de la paix, où les hommes ennuyés du tourbillon des grandes cités allaient rechercher la nature; où l'homme souffrant espérait retrouver la santé, et l'homme persécuté un refuge; où le voyageur se fixait pour la vie, lorsqu'il n'avait eu que le projet de le traverser; pour que cette terre toujours neutre, et pour ainsi dire sacrée, devenue aujourd'hui le théâtre du carnage, de l'iucendie, de la famine et de tous les fléaux de la guerre, soit respectée par le vainqueur, et rendue, dans toute son intégrité, à son antique et heureuse indépendance.

Note V.

Quæ caret ora cruore nostro?

Qui ne serait frappé du mélange des peuples divers de mœurs, de langage et de religion, qui se trouvent dans les armées qui ont combattu en Italie pendant cette campagne?

Allemands, Russes, Anglais, Turcs, Italiens, Français, Grecs, Polonais, ont inondé de leur sang les plaines si souvent arrosées du sang de

leurs ancêtres barbares, et les combats fréquens qui ont été livrés, et qui semblent n'avoir été que le prélude à de plus terribles batailles, ont égalé ces grands carnages où périssaient des peuplades, des nations entières.

On a dit, il y a longtems, que si on relevait, à la fin d'une campagne, le nombre des morts que les relations de chaque parti supposent dans le parti contraire, on trouverait qu'il s'élève plus haut que la force effective de l'armée à laquelle ces pertes sont attribuées; et comme le grand nombre des blessés, laissés sur le champ de bataille, est ordinairement compris dans celui des prisonniers, il est très-difficile, même aux personnes qui se trouvent sur les lieux, d'évaluer exactement les pertes de chaque parti.

Nous avons représenté la consommation d'hommes, pendant cette campagne, comme beaucoup plus considérable qu'elle l'ait jamais été dans aucune guerre moderne. Voici les probabilités que nous avons recueillies, et dont le résultat nous a conduits à affirmer cette triste vérité.

Les armées françaises et alliées, en Souabe, Tyrol, Suisse et Italie, formaient, d'après le tableau approximatif relevé des divers rapports, un total de. . . . .
Voyez ci-après.

On peut estimer les pertes en tués et grièvement blessés, dans les actions principales, de la manière suivante : en observant 1°. que l'on n'a pris,

pour certain, que ce qui s'est trouvé confirmé par les rapports officiels des deux partis, et qu'on a presque toujours diminué les pertes ainsi avérées; 2°. que le nombre des blessés n'a jamais été relevé en entier, et qu'on a supposé que la moitié seulement du nombre admis comme certain, avait péri dans les hôpitaux, ou était estropié et hors d'état de servir.

Dans les premières affaires entre le général *Massena* et le général *Auffenberg*, dans les Grisons.	4,000
Aux trois premières attaques de Feldkirch défendu par le général *Hotze*. . .	1,500
Dans les premiers combats d'avant-garde entre les armées de l'Archiduc et du général *Jourdan*.	2,000
A l'attaque de Feldkirch, conduite par le général *Massena*.	3,000
A la bataille de Stockach.	11,000
Aux premiers combats dans l'Engadin, jusqu'à l'expédition du général *Lecourbe*.	1,000
A l'affaire du Val-de-Munster, entre les généraux *Dessolles* et *Loison*, et le général *Laudon*.	1,500
Combats et guerre de postes dans le haut et bas Engadin, entre le général *Lecourbe* et le général *Bellegarde*, jusqu'à l'évacuation de l'Engadin. . . .	3,500
Aux deux batailles sur l'Adige, entre le général *Scherer* et le général *Kray*. .	8,000

A la bataille de Magnan, et à la retraite sur le Mincio. 10,000

Aux combats sous Crémone et Pizzighetone. 1,000

Au passage de l'Adda et à la bataille de Terzo et de Cassano, entre le général *Souwarow* et le géneral *Moreau*.. . . . 9,000

Dans toutes les affaires de postes dans la Valteline et dans les bailliages italiens. 3,000

Prise de Tortone et engagement d'arrière-garde du. général *Moreau*. . . . 1,200

Combats sous Alexandrie, le premier à Valence, et le second à Torre-di-Garafolo. 5,000

A la prise de Brescia, aux sièges de Peschiera, du château de Milan, de Pizzighetone, de Ferrare, de la citadelle de Turin, de Tortone. 1,200

A la prise de Pontremoli et aux affaires entre les généraux *Ott*, *Klenau*, *Hohenzollern*, avec les divisions françaises en Toscane et devant Bologne. . . 1,000

Aux deux combats devant Modène entre le général *Macdonald* et les généraux *Ott* et *Hohenzollern*. 2,000

A la triple bataille de San-Giulianno devant Plaisançe, entre le général *Macdonald* et les généraux *Souwarow* et *Melas*. 18,000

Au débloquement de Tortone par le général *Moreau*. 2,000

Aux divers combats, pendant la dernière retraite de *Macdonald*.	1,000
Aux sièges d'Alexandrie, de Mantoue et du fort Urbain.	6,000
A la première attaque de Steig par les généraux *Hotze* et *Jellachich*.	2,000
A la seconde attaque et aux divers combats dans le pays des Grisons. . .	4,000
Passage du Rhin, affaire de Winterthur et autres.	1,500
Rencontre de *Frauenfeld* pour la réunion de l'Archiduc, et affaires des jours suivans.	2,000
Combats au St.-Gothard et dans les vallées adjacentes, entre le corps du général *Bellegarde* et celui du général *Lecourbe*.	2,000
Attaque et défense des retranchemens de Zurich.	8,000
Diverses affaires de poste entre les corps des généraux *Lecourbe* et *Jellachich*. .	1,000
Engagemens sur la rive droite du Rhin; prise et reprise d'Offenbourg; petite guerre sur le Bas-Rhin.	2,000
TOTAL. . . .	116,400

Si l'on déduit le nombre des morts ou estropiés de celui de 370,000 hommes, que nous croyons avoir été la force totale des armées mises en campagne en Allemagne et en Italie, il restera 254,000 hommes; et si l'on comptait les pertes par ma-

ladies ou autres causes, et les prisonniers non encore échangés, on verrait que les armées ont consommé, en quatre mois, plus de la moitié de leur effectif; du moins il paraît certain que depuis l'ouverture de la campagne jusqu'au premier août, lorsqu'à peine la moitié de la saison des opérations est écoulée, près d'un tiers des forces employées est détruit ou mutilé par le feu. Puisse cette affligeante conclusion, puisse cet horrible tableau, que la politique a soin d'écarter, et que, de concert avec elle, les passions et la barbare légèreté des hommes efface si promptement de leur souvenir, réveiller les sentimens d'humanité; que ces torrens de sang effraient la postérité, et qu'ils pèsent sur la mémoire des provocateurs de la guerre! —

Note VI.

Sur la formation des armées, et sur celle des gardes nationales.

Nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur la composition des armées dans les différens âges de la société; c'est pour compléter cet aperçu que nous allons offrir à nos lecteurs quelques observations sur les élémens dont elles se composent,.

dans le tems actuel, chez les différentes nations de l'Europe. Ces observations se ressentiront, sans doute, de la précipitation qui accompagne nécessairement la rédaction d'un ouvrage périodique, surtout si, comme dans celui-ci, il faut, avant de prendre la plume, avoir soumis à l'examen d'une rigoureuse critique, une multitude de nouvelles controuvées et de faits contradictoires. Mais nous croirons avoir approché du but que nous nous sommes proposé, si, en effleurant quelques idées fondamentales, nous avons donné à des hommes plus exercés ou qui ont plus de tems disponible, l'occasion de les développer et de les appliquer utilement à cette partie si importante de l'organisation de la société.

La formation des armées est, dans le tems présent, à-peu-près la même chez tous les peuples de l'Europe. Le soldat, premier élément, a partout la même instruction et la même armure. La répartition des hommes en escouades, sections, compagnies, régimens, brigades, divisions, est la même dans toutes les armées, quoique les noms puissent être différens. La proportion des diverses armes entre elles est connue et observée; les moyens géométriques de mouvoir des masses, de les replier ou de les étendre, par la ligne la plus courte et les procédés les plus simples, sont également enseignés dans tous les pays militaires. Enfin, l'application des hommes, de l'artillerie, des troupes à cheval et de l'art fortifiant aux dif-

férens terrains, n'est plus même un secret pour ceux qui se sont livrés à l'étude d'une profession qui exige, à la vérité, des connaissances également étendues et variées.

D'après cet exposé, on est peut-être tenté de nous demander comment il arrive, comme on vient d'en avoir de mémorables exemples, que des armées éprouvent alternativement de grands et continuels revers, et obtiennent ensuite d'immenses et de constans avantages. Nous répondrons qu'en faisant abstraction du génie des chefs, qui est moins un résultat de l'éducation qu'un don de la nature; de l'esprit d'une armée, qui peut tenir à des circonstances momentanées, mais plus ordinairement à l'esprit national et à l'attachement qu'inspire le gouvernement; c'est, lorsque les moyens sont également perfectionnés et les talens égaux de part et d'autre, le nombre qui doit l'emporter.

Cette assertion, dont nous avons fait ressortir la démonstration par le récit des évènemens de cette campagne, où toutes les indications de l'art ont été suivies, tous les efforts tentés, toutes les ressources mises en œuvre, et cependant le succès resté constamment à l'armée la plus nombreuse, eût été entièrement fausse dans les tems antérieurs où l'on a vu souvent des généraux obtenir la victiore contre des armées doubles et triples de celles qu'ils commandaient.

Il ne suffit donc pas qu'un gouvernement porte son attention vers le perfectionnement de l'ins-

truction et du matériel d'une armée : il est plus que jamais important qu'il s'occupe des moyens de la recruter et de subvenir à l'immense consommation d'hommes qu'entraîne le nouveau genre de guerre.

Il ne sera pas sans intérêt, pour nos lecteurs, d'examiner les moyens différens que les diverses puissances ont adoptés pour parvenir à ce but ; moyens qui sont plus ou moins analogues à la forme des gouvernemens et la nature de l'autorité qui les dirige.

Dans les gouvernemens tempérés, les engagemens sont volontaires, et les magistrats veillent même à ce que la surprise ou la force ne puissent arracher un citoyen à sa famille. Mais comme l'on peut supposer la circonstance où la sûreté du pays serait compromise, l'établissement de milices, formées par le sort, donne le moyen de remplacer, dans les garnisons ou dans l'intérieur, les troupes régulières qui se portent aux frontières ou sur le territoire ennemi. Ces corps auxiliaires étant moins instruits et courant plus rarement le hasard des combats, jouissent ordinairement de moins de considération que l'armée de ligne.

Dans les gouvernemens militaires et, à plus forte raison, purement arbitraires, l'usage des milices n'est pas connu. Tout sujet naît soldat ; à l'exception des pères de famille ou des fils uniques, tout homme requis doit rejoindre les drapeaux, et reste engagé pour la vie. Ces gouvernemens n'ayant pas

leur base dans les institutions politiques, doivent nécessairement avoir leur garantie dans la force : aussi les armées y sont-elles plus nombreuses que ne le comporte la population ; et l'on ne néglige aucun moyen d'y attirer et d'y fixer les étrangers.

L'état militaire y jouit d'une prééminence qui blesse plus ou moins l'état civil ; ce n'est pas seulement un esprit différent, mais un esprit opposé qui règne entre les soldats et les bourgeois, et le gouvernement ne cherche pas à éteindre cette espèce de dissention qui fortifie son pouvoir.

Dans les gouvernemens libres, au contraire, ce n'est qu'avec précaution, et dans les circonstances urgentes qu'on laisse accroître le nombre des soldats qui ne peuvent, dans aucun cas, être engagés que volontairement, et le plus ordinairement pour un tems limité. L'armée de ligne dans de telles constitutions, excite l'attention des citoyens, qui craignent que l'habitude nécessaire de l'obéissance ne la livre trop à la disposition de l'autorité exécutive, qui doit seule diriger tous ses mouvemens. C'est à cette inquiétude et à la nécessité de pourvoir à la défense du pays dans les circonstances inopinées, qu'est dû l'établissement des milices, que l'on regarde comme le plus ferme appui des constitutions légales.

Ici se trouve l'application de la remarque que nous faisions au commencement de cet article, que la composition de la force publique est plus ou moins dépendante de la forme du gouvernement.

L'opinion, qui est soumise aussi à la même influence, distribue différemment la considération et en attache une distinguée aux milices des pays libres, à celle de Suisse, des Etats-Unis ou d'Angleterre, où les hommes les plus considérables s'honorent de remplir des emplois que leur confère le choix de leurs concitoyens.

Ces milices, qui ne sont point soldées, qui ne sont pas destinées à combattre hors du territoire, qui doivent être composées de propriétaires, qui veillent pour la liberté autant que pour l'indépendance du pays, sont véritablement des *gardes nationaux*. En examinant les avantages et les inconvéniens qu'ont eu celles que la révolution a fait établir en France, nous trouverons peut-être que cette institution, maintenue dans ses véritables bornes, est, de toutes, la plus avantageuse pour accroître sans danger et recruter sans peine les armées d'une grande puissance.

L'organisation d'une garde nationale n'est essentiellement autre chose que le recensement des citoyens, et leur répartition dans des cadres où ils puissent se ranger avec promptitude et agir sans confusion. Placée naturellement entre l'autorité qui peut menacer la liberté publique et la populace qui menace constamment la propriété, elle est destinée à arrêter les entreprises de l'une et à repousser les attaques de l'autre. Sans privilège, sans prérogative, sans solde ; n'étant pas un corps militaire, mais le corps de la nation ; composée d'in-

dividus de toutes les classes, et liée, par conséquent, à tous les intérêts, la garde nationale, bien constituée, ne peut avoir pour but que le maintien des lois, de la tranquillité, et de l'ordre public, bases fondamentales de la prospérité d'une nation.

Les hommes appelés par le vœu du monarque, et le choix de leurs concitoyens à régulariser le gouvernement en France, eurent à résoudre ce grand problême de l'établissement d'une force publique, proportionnée à l'étendue du pays et au développement de ses frontières ; à son immense population, composée en grande partie de non-propriétaires, et sur-tout au caractère inconsidéré et entreprenant de ses habitans. L'idée d'une garde nationale fut promptement saisie, comme la seule qui pût réunir toutes les conditions requises, et les vrais principes de cette institution n'échappèrent pas aux premiers législateurs. Mais plusieurs circonstances nuisirent aux succès qu'on devait s'en promettre. L'esprit populaire étendit trop le cercle de l'admission; les grands propriétaires négligèrent trop aussi l'influence que la nature des choses et le consentement général s'accordaient à leur attribuer: le pouvoir est le premier de tous; celui de la force descendit ainsi au-dessous de son niveau naturel, et se trouva souvent placé dans les mains d'hommes qui n'étaient pas suffisamment intéressés à la conservation.

A ces inconvéniens majeurs s'en joignirent d'autres qui eurent aussi des résultats nuisibles; l'espèce

d'honneur que l'on attachait au costume militaire, la grâce qu'il prête à l'élégance de la jeunesse, les marques distinctives des grades, les uniformes, les épaulettes, les plumets, échauffèrent les esprits et portèrent au mouvement des hommes qui n'y sont déja que trop enclins par leur caractère et leurs habitudes. La correspondance impolitique des grades dans la garde nationale et dans l'armée exalta l'amour-propre des citoyens qui, sans aucun service antérieur, se virent promus à des commandemens, et blessa justement les militaires qui n'avaient acquis de pareils titres qu'au prix de longues années de travaux et de leur sang versé dans les combats; enfin, l'on doit reconnaître que l'effervescence que fit naître l'établissement de la garde nationale, n'a pas été sans inconvéniens; car s'il est utile d'entretenir dans une nation le goût des armes, des exercices et des évolutions, il ne faut pas qu'il en devienne la passion, et qu'il l'éloigne des travaux productifs dont le résultat constitue la richesse et le bonheur d'un état. Peut-être un jour l'Angleterre sentira-t-elle la vérité de cette observation, qui, depuis quelque tems, ne lui est pas non plus étrangère.

Mais après avoir pré.enté les conséquences fâcheuses qu'a pu avoir, sous certains rapports, la formation de la garde nationale en France, il faut convenir aussi qu'elle en a eu souvent de très-utiles Sans elle la tranquillité des grandes villes eut sans cesse été troublée, et la sûreté des personnes compromise. Pendant les premières années de la révolution, elle

a, dans presque toutes les circonstances, été le plus ferme appui des lois, et, ce qui doit servir à son éloge, c'est que sa suppression a été un des premiers actes de la tyrannie.

Au reste, le point de vue sous lequel il est le plus important pour le but de cet ouvrage, de considérer cette institution, est celui des immenses moyens qu'elle peut offrir pour une augmentation rapide des armées de ligne et pour leur recrutement pendant la guerre.

Le contrôle de la garde nationale en France, dans l'année 1790, présentait une masse de plus de trois millions d'hommes, tous exercés au maniement des armes, à la marche, à l'ordre du service, et presque tous, par conséquent, en état d'entrer sur-le-champ en campagne; la levée d'un seul homme par compagnie, donnait la faculté d'envoyer dans l'instant 60,000 hommes à l'armée de ligne. Qu'on juge de quelle force on pouvait disposer dans un moment de crise, et quelle ressource aurait eu un gouvernement investi de l'opinion et de l'estime publique.

Note VII.

Sur Mantoue.

Cette ancienne ville, aujourd'hui capitale d'un duché de ce nom, réuni aux états héréditaires de la maison d'Autriche, est bâtie sur une isle et vers le côté du sud d'un lac formé par le Mincio, dont le pourtour est d'environ 20 milles italiens, qui répondent à 5 milles d'Allemagne.

Cette place déja forte par sa position, est devenue, par les ouvrages dont on a successivement couvert ses accès, l'une des plus importantes de l'Europe; la citadelle a été bâtie par les anciens ducs de Mantoue; le corps de la place fut réparé par les Français, pendant la guerre de la succession, et les Autrichiens en ont depuis perfectionué les principales défenses, d'après les plans du général *Wutgenau;* les ingénieurs français ont aussi réparé et augmenté, en dernier lieu, les ouvrages avancés.

Deux ponts principaux conduisent à la ville; du côté du nord-est le pont Saint-George, ainsi appelé à cause du faubourg et des retranchemens de Saint-George qui en couvrent la tête, et du côté du sud, le pont des moulins (*Ponte di Molino*) à cause de la quantité de moulins qui se trouvent en

cet endroit, où le Mincio a un cours plus rapide que dans les autres parties du lac.

Trois autres ponts moins considérables conduisent ainsi à la ville ; deux de ces ponts sont entre l'isle et la digue dite du Thé et la terre ferme.

La ville est divisée en deux parties inégales par un bras du Mincio; il y a cinq portes et deux ports, dont le plus grand est appelé Port de la Chaîne (*Porto della Catena*), et le plus petit port d'Amonetta.

Ce n'est point ici qu'il faut rappeler la magnificence de la ville de Mantoue, dont la population est estimée ordinairement de 15 à 16,000 ames, sans y comprendre la garnison. On sait qu'elle renferme des chef-d'œuvres des arts, et entre autres la cathédrale bâtie par Jules-Romain.

Les principaux ouvrages extérieurs sont, 1°. au nord la citadelle qui renferme le faubourg appelé *Fortezza di Porto* ; elle est très-bien située sur la rive gauche et à l'entrée du Mincio dans le bassin du lac.

2°. Au nord est le fort St.-George ou l'enveloppe fortifiée du faubourg de ce nom.

3°. Au sud-ouest l'ouvrage à corne de la porte Pradella.

4°. La tour Cérèse et les ouvrages avancés qui couvrent l'écluse et les communications avec l'isle du Thé.

Cette isle, sur laquelle est bâtie le palais du Thé, forme de ce côté, comme une grande couronne,

une seconde enceinte de la ville, et cette double défense est couverte par le faubourg du Thé, bâti sur une isle plus grande, détachée de la première, et aussi fortifiée.

Le plan, que nous joignons à cette note, achèvera de faire connaître le détail des fortifications de cette place, dont la possession achèvera toujours la conquête, ou marqua l'entière libération de l'Italie supérieure.

En 1702, le prince *Eugène* forma le blocus de Mantoue, et le tint pendant huit mois. La ville fut secourue par les Français; le premier août le blocus fut levé.

En 1707, après la bataille de Turin, les troupes des deux couronnes de France et d'Espagne, évacuèrent cette place par une suite de la capitulation générale signée le 13 mars pour l'évacuation de toute la Lombardie, et la remirent aux Impériaux.

En 1735, le duc de *Montemar* fit le siège de Mantoue, et le pressa vivement; mais les troupes combinées de France, d'Espagne et de Sardaigne le firent lever en vertu de la suspension d'armes qui se fit la même année entre les puissances belligérantes.

En 1796, le général français *Bonaparte*, après avoir poussé les Autrichiens jusqu'aux frontières du Tyrol, fit investir Mantoue, et, pressé d'affermir et de signaler sa conquête, il commença le siège dès qu'il eut pu former un équipage avec l'artillerie des places que ces premiers succès lui avaient ouvertes;

il chercha cependant à surprendre la place, et 800 volontaires, embarqués sur des bateaux, devaient, dans la nuit du 17 au 18 juillet, s'emparer d'une des portes, mais une forte pluie empêcha cette tentative.

Forcé de faire un siège en règle, il attaqua dans la nuit du 18 juillet, les troupes campées sur les dehors et les força de rentrer dans la place ; pendant que le feu des chaloupes canonières attirait l'attention de la garnison, il fit ouvrir la tranchée à 80 toises des ouvrages, élever des batteries, et tira à boulet rouge sur la ville.

Le 1er. août, le général *Wurmser* ayant tourné et forcé les postes et les corps d'observation des Français sur l'Adige, les obligea à lever le siège avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leur grosse artillerie et une grande partie des munitions. La place fut secourue le 2 août.

Bonaparte, avec autant de présence d'esprit que d'habileté, marcha sur les colonnes autrichiennes, qui avaient tourné le lac de Garda et menaçaient ses derrières ; il les surprit avant qu'elles eussent achevé leur mouvement, les mit entre deux feux, les défit, marcha ensuite sur le général *Wurmser*, qui, avec 25,000 hommes avait pris une forte position à Castiglione ; il l'attaqua le 5 août, le battit, et le même jour investit de nouveau Mantoue.

N'ayant plus assez de forces pour livrer une bataille décisive à *Bonaparte*, et le forcer à lever le

siège, le vieux général *Wurmser*, après le combat de Ceria, perça la ligne des Français avec un corps d'élites et se jeta lui-même dans Mantoue le 13 septembre.

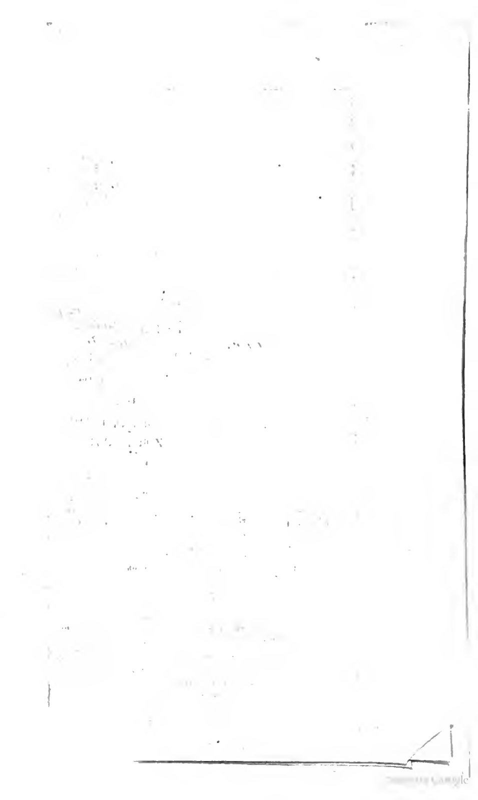
Du 4 au 17 novembre, le général *Alvinzy*, qui avait réçu des renforts et s'était remis en campagne, obtint qnelques avantages; mais après la perte de la bataille d'Arcole, ses divisions étant désunies, il fut obligé de se retirer dans les montagnes, et de reprendre la position d'Ala sur le haut Adige.

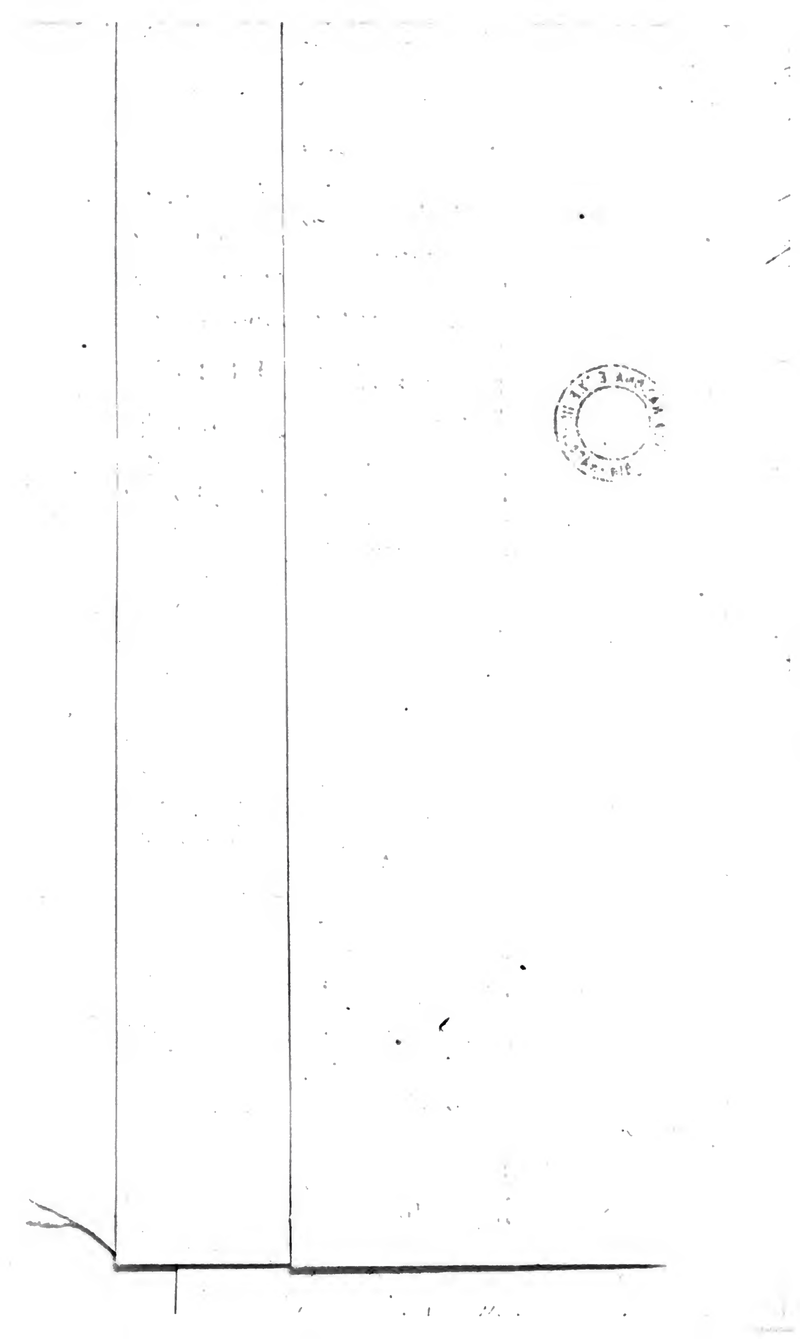
Les Autrichiens firent un dernier effort pour délivrer Mantoue au commencement de janvier 1797. Leurs attaques combinées, sur le haut et le bas Adige, n'eurent pas plus de succès que les précédentes. *Bonaparte*, après avoir repoussé celle dirigée sur Vérone, remporta, dans la principale position à Rivoli, une bataille décisive, et quoique la victoire lui fût long-tems disputée, il eut le tems de revenir sur le bas Adige, et d'envelopper le corps du général *Provera* à la vue du fort St.-George.

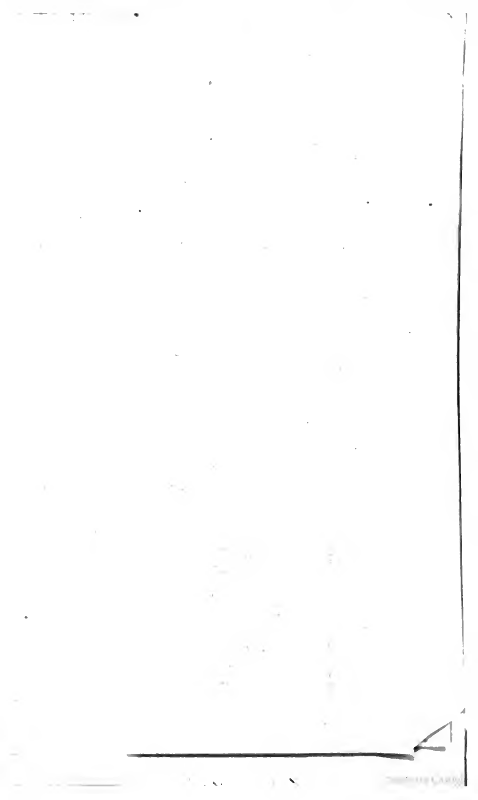
La garnison était de 14,000 hommes dont 8,000 malades; les hôpitaux étaient dépourvus de médicamens, et depuis un mois la ration de pain était réduite au quart; tous les chevaux avaient été mangés; le général *Wurmser* capitula, et rendit la place au général français *Serrurier*, le 2 février 1797.

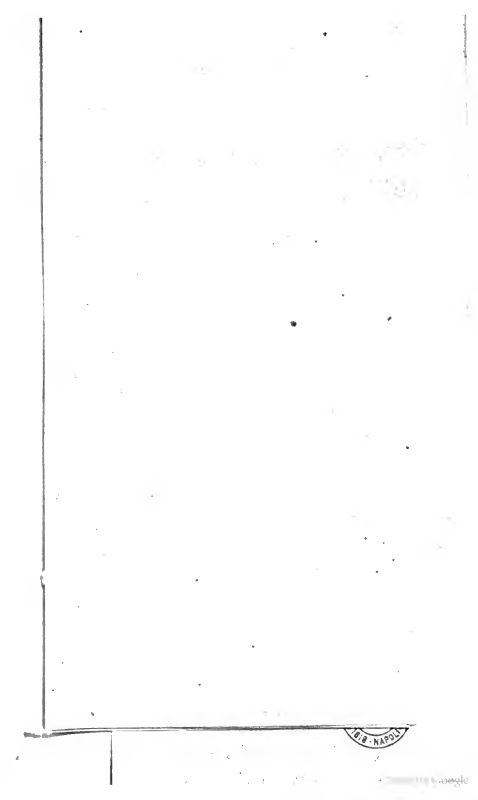
Le résumé que nous avons présenté des dernières opérations du général *Kray*, et de la capitulation signée par le général français *Latour-Foissac*, le

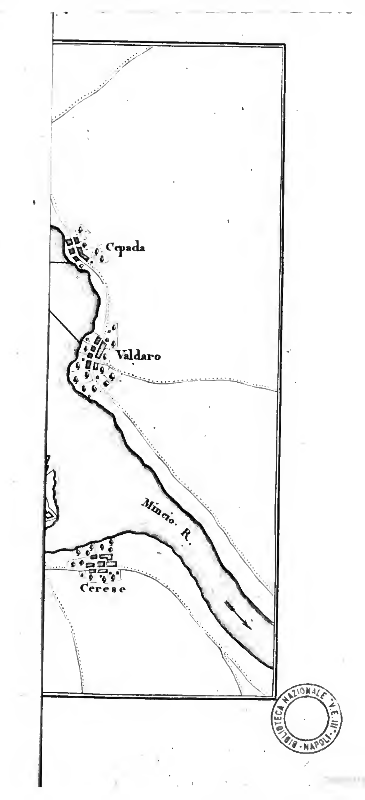
28 juillet 1799, complette cette notice historique des sièges de Mantoue, et des actions qui y ont eu rapport.










Cepada
Valdaro
Mincio. R.
Cerese

PRÉCIS
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

AOUT ET SEPTEMBRE.

NOUS nous sommes attachés dans les premiers numéros de cet essai historique à considérer, sous un point de vue général, les évènemens dont nous avons rendu compte ; nous n'avons pas négligé de faire ressortir ceux qui, depuis que les alliés avaient pris l'offensive, décèlaient peu-à-peu le secret de leurs plans, ou du moins faisaient pressentir les projets successivement formés d'après les circonstances.

On a vu les principaux efforts de la coalition dirigés d'abord vers le Midi, et la plus grande partie des forces des deux cours

impériales employées à reconquérir l'Italie, tant que les armées de l'Archiduc et de *Souwarow* furent assez rapprochées, pour appuyer réciproquement leurs flancs, sans être forcés à les dégarnir. Ce concert facile, ces secours mutuels, assuraient les succès communs, et les rendirent très-rapides; mais bientôt les opérations de l'Archiduc, qui cependant étaient les plus importantes, furent suspendues, et subordonnées aux évènemens de la guerre d'Italie, où de plus grands hasards, des fautes graves, une résistance plus opiniâtre, qu'on ne l'avait supposée, forcèrent les alliés, malgré leur grande supériorité, à retirer de leur armée de Suisse des corps si considérables, qu'elle fut réduite à l'inaction dans la saison et dans les circonstances les plus favorables pour agir.

La cour de Vienne, pressée de recouvrer Mantoue et la Lombardie, voulut profiter de ses premiers avantages en Italie, et ne les crut assurés que par la prompte et entière évacuation des Français. Peut-être que si l'on eût donné ou conservé à l'Archiduc des moyens suffisans pour achever

de délivrer la Suisse, et de rétablir son indépendance; si l'on n'était entré dans le Piémont qu'après avoir occupé, avec les forces suffisantes, les sommités des grandes Alpes, et fermé les plus dangereuses issues vers le cœur de l'Italie, on aurait atteint de même le but particulier de la maison d'Autriche, assuré ses frontières du Tyrol et de l'ancien état de Venise; et peut-être qu'alors les victoires du général *Souwarow* eussent avancé d'avantage l'exécution du plan général des alliés.

Ni ces motifs, ni les variations et les retards qu'ils ont apporté, n'ont dû échapper à nos lecteurs; ils auront remarqué dans l'exposé, que nous avons fait de la distribution des forces respectives, que le gouvernement français ne s'était point mépris sur la véritable destination de l'armée auxiliaire russe, et que, pendant qu'il ordonnait, à ses généraux des armées d'Italie, de faire les derniers efforts pour se maintenir, le plus longtems possible, dans l'état de Gênes, il avait porté en Suisse, au centre de la ligne de défense, la meilleure partie de la réserve de l'intérieur et

des nouvelles levées, et formait une armée sur le Rhin pour l'opposer à celle que l'Archiduc allait y rassembler.

De nouvelles scènes, un nouveau théâtre de guerre allaient s'ouvrir vers les frontières septentrionales de la République ; et dans le même tems, les alliés menaçaient de pénétrer en Provence et en Dauphiné, dans l'espoir d'y armer un parti, et méditaient, du côté de la Franche-Comté, une invasion plus rapide et plus décisive ; ils divisaient ainsi l'attention et les forces des Français.

Le plan de la coalition était donc entièrement développé ; mais toutes les forces, qui devaient concourir à son exécution, ne pouvant, ainsi que nous l'avons démontré, être arrivées ou débarquées sur les points où elles devaient agir avant le 15 au 20 du mois d'août, il restait encore quelques instans aux armées françaises pour profiter de l'équilibre de force momentanément rétabli par la presse des conscrits.

Comme à la rupture des hostilités, le Directoire fit attaquer simultanément sur toute la ligne, avant que l'armée auxiliaire



russe, commandée par le général *Souwarow*, eût joint celle du général *Kray*, et que l'Archiduc eût achevé de rassembler l'armée autrichienne; de même cette fois le gouvernement français a voulu, en faisant un grand effort pour reprendre l'offensive par-tout à-la-fois, prévenir les réunions des renforts attendus par les alliés sur le Rhin et en Italie. C'était une combinaison très-juste, puisque la lenteur des marches de la seconde armée auxiliaire russe, en y comprenant le corps du prince de *Condé*, et le siège de Mantoue occasionnaient pour le moment, dans les armées impériales, une différence d'environ 70,000 hommes à l'avantage des Français, et que le ralliement des réserves de l'intérieur et des nouveaux bataillons de conscrits, avait produit un recrutement à-peu-près de la même force dans les armées de la République. Ainsi, pendant quelques jours, en supposant que l'armée du général *Kray* fût retenue devant Mantoue, et que le mouvement offensif s'exécutât avant que la seconde armée russe fût à portée d'entrer en action, les Français avaient,

sur le Rhin, l'avantage du nombre, et pouvaient, en Italie, balancer à 10,000 hommes près, sinon toutes les forces du général *Souwarow*, du moins celles qu'il avait avec lui, et dont le rassemblement couvrait les sièges de Tortone et de Coni.

Pour faire connaître les faits importans qui ont marqué le début de cette reprise des opérations, nous ne saurions choisir un ordre plus clair et plus satisfaisant pour nos lecteurs, que celui des mouvemens exécutés à-peu-près, à la même époque, par les quatre armées françaises; car pour bien démêler le fil des évènemens, il faut d'abord se placer du côté des attaquans, et prendre, dans leurs desseins, dans le tissu de leurs plans remplis ou échoués, le fond et la substance d'une impartiale narration.

Quatre points principaux fixaient l'attention du gouvernement français: 1°. L'état de Gênes, dont l'occupation prolongée jusqu'à l'arrière-saison pouvait seule garantir les frontières méridionales de la France de l'invasion méditée par le général *Souwarow*. Là, les armées étaient en présence,

et des deux côtés, on avait recueilli tous ses moyens.

2°. La frontière du Dauphiné et de la Savoie, vis-à-vis de laquelle les alliés n'avaient que des corps d'observation, qui occupaient les postes à l'entrée des vallées, et n'étaient pas assez forts pour enlever les postes sur les sommités, ou pour s'y maintenir.

3°. La Suisse, dont l'entière évacuation aurait découvert le cœur de la France, et dont cependant la défense ne pouvait être assurée, pour le reste de la campagne, si l'on ne dépostait les Impériaux des cimes les plus élevées des grandes Alpes, et si on n'occupait de nouveau les passages et les communications avec l'Italie, jusqu'à ce que les neiges vinssent fermer aux deux partis de ces rochers déserts, ces abîmes déja couverts de sang, et dans lesquels devaient se précipiter encore une fois tant de braves, pour y disputer, pour y décider l'avantage de la position générale, et peut-être, avec le sort de la Suisse, celui de la France.

4°. Le Bas-Rhin, où les Impériaux ren-

forçaient peu-à-peu l'armée d'observation, à laquelle allaient se joindre un corps russe, et plus tard les contingens de l'Empire.

Ordonner au général *Joubert* de descendre les Appenins, pour livrer bataille à l'armée du général *Souwarow*, et favoriser ce mouvement par celui des différens corps de l'armée des Alpes sous le général *Championet*, savoir, par sa droite vers Coni, afin d'y retenir un plus grand nombre de troupes, et par sa gauche dans les vallées qui servent d'issue aux passages du Mont-Cénis et du St.-Bernard, afin de soutenir les attaques dans le Haut-Valais;

Faire engager, par *Massena*, une action générale, pour chasser des Petits-Cantons et du St.-Gothard la gauche de l'armée de l'Archiduc, forcément étendue et trop affaiblie depuis le passage des corps de *Bellegarde*, de *Laudon* et de *Haddick* à l'armée de *Souwarow*;

Opérer sur le Bas-Rhin, sur la rive droite encore dégarnie de troupes et couverte d'une riche moisson réservée aux armées alliées, une diversion puissante, qui forçât l'Archiduc, sinon à venir au secours

du général *Sztarray*, du moins à n'attendre de la Souabe menacée aucun renfort, au moment où lui-même serait vivement attaqué;

Tel fut, depuis Mayence jusqu'à Gênes, le plan d'attaque médité, et exécuté par les Français, et dont les résultats ont été si différens.

Du côté du Nord, il n'y avait lieu qu'à des opérations défensives; mais comme elles ne pouvaient, si ce n'est comme le commencement d'une grande diversion, se lier aux opérations du côté de l'est, nous n'anticiperons point, et nous allons d'abord fixer celles-ci à leurs places, à leur ordre de date, sans parler encore de l'expédition combinée par les Anglais et les Russes contre la Hollande.

Nous avons fait observer que c'était sur la frontière de Suisse que le danger était le plus pressant pour le Directoire, et qu'il lui avait été le plus facile de porter des renforts, qui, arrivant successivement par différentes routes, étaient dirigés, en même tems, sur le centre et sur les ailes de l'armée de *Massena*; tandis que l'Ar-

chiduc ne pouvait recevoir les divisions russes que par Schaffhouse en arrière de sa droite, et toutes à-la-fois, à une époque fixe et connue. Cette augmentation de forces devait être, sans doute, très-considérable, et composée de très-bonnes troupes, surtout d'une excellente infanterie; mais c'était leur premier essai dans la guerre de montagne, à laquelle il fallait sur-le-champ les employer; elles ne pouvaient valoir ces corps de troupes autrichiennes, mêlés de montagnards tyroliens et suisses, qui avaient défendu le Vorarlberg, reconquis les Grisons et le St.-Gothard, et la plus grande partie des Petits-Cantons. Le général *Souwarow* ayant entrepris et couvrant à-la-fois les sièges de Coni et de Tortone, qui devaient entraîner la prise de Gênes, et achever le cours de sa conquête d'Italie, ne pouvait, jusqu'à ce que l'armée du général *Kray* fût réunie à la sienne, rendre à l'Archiduc le corps du général *Bellegarde*, qui avait d'ailleurs beaucoup souffert; et ce n'était pas assez de la faible diversion, dont il avait chargé le général *Haddick* du côté du Valais, pour que l'Ar-

chiduc pût se flatter de rétablir la balance entre ses forces et celles de *Massena*, si celui pouvait agir avant l'arrivée des Russes. Il l'attaqua en effet, et remporta un grand avantage ; il remplit sa tâche dans l'ensemble des opérations convenues et déposta entièrement l'aile gauche de l'armée autrichienne. *Joubert* et *Moreau* trouvèrent au contraire, en Italie, le général *Souwarow*, déja supérieur en nombre, renforcé encore par le corps d'armée du général *Kray*, à qui la reddition précoce de Mantoue avait permis de joindre la grande armée ; ils furent défaits.

Recueillons maintenant les détails de ces deux actions mémorables. Quoique le général *Massena* eût, depuis quelque tems, reçu des nouveaux directeurs l'ordre de reprendre immédiatement l'offensive, il avait résisté à cet empressement indiscret de son gouvernement, jusqu'à encourir sa disgrace et l'ordre de quitter le commandement de l'armée. Sans doute qu'ayant calculé la plus grande diligence que pourraient faire les troupes russes, il préférait de mûrir son projet, et de porter un coup

d'autant plus sûr, en le différant, que chaque jour augmentait sa force numérique, sans que l'Archiduc pût ni l'empêcher, ni se procurer le même avantage. Il paraît aussi que le manque de ressources et la difficulté des subsistances dans un pays usé par un si long séjour de deux grandes armées et d'ailleurs si peu productif, avaient retardé ses apprêts et même inspiré du dégoût à une partie de l'armée.

C'était du 17 au 18 août que les premières colonnes du corps d'armée russe de 26,000 hommes, aux ordres du général *Rimski Korsakow*, devaient arriver à Schaffhouse; ce fut seulement du 11 au 12 que le général *Massena* commença son mouvement; il avait renforcé son aile droite, commandée par le général *Lecourbe*, autant qu'il avait pu, sans trop dégarnir son centre vis-à-vis de Zurich, et sa gauche appuyée au Rhin. Comme il se proposait de détacher entièrement du centre cette aile droite, de rendre ses marches, manœuvres et ses attaques dans toute la masse des grandes Alpes, depuis le Valais jusqu'au lac de Zurich, entièrement indé-

pendantes, il chercha à fixer, du côté opposé, l'attention de l'Archiduc, parvint à lui dérober, par attaques très-vives sur le centre de sa position, les renforts qu'il avait donnés au général *Lecourbe*, et l'empêcha de faire la même manœuvre par sa gauche et de soutenir les généraux *Jellachich* et *Simpschen*. Ceux-ci n'occupaient sur la haute Reuss, et dans l'intervalle entre le St.-Gothard et le lac de Zurich, que les points principaux d'une chaîne de positions trop étendues : ces différens corps, dont l'ensemble n'était pas de plus de 20,000 hommes, ne pouvaient ni former des réserves suffisantes pour arrêter les colonnes, qui tenteraient de couper leurs communications, ni se soutenir, par eux-mêmes, malgré les avantages du terrain dans des postes isolés, ou dans des camps qui pouvaient être tournés et pris à revers par des forces supérieures.

Le 12 et le 13 août, le général *Massena* fit engager, à sa gauche, dans les environs de Baden, quelques affaires d'avant-poste.

Le 14, à la pointe du jour, et à la faveur d'un épais brouillard, il porta une

colonne au-delà de la Limat. Elle enleva d'abord une des grandes-gardes, pénétra dans le camp de la cavalerie, où un régiment de dragons et quelques escadrons de hussards eurent à soutenir un choc très-vif, et furent maltraités. Cette surprise répandit l'alarme à Zurich; les Français avaient poussé jusqu'aux accès de la ville, à travers de laquelle l'Archiduc fit passer des troupes fraîches; ils avaient aussi pénétré jusques sur les derrières de quelques points de la ligne. Attaqués à leur tour par des forces supérieures, et pris en flanc par deux batteries, ils se défendirent avec obstination; il y eut beaucoup de sang versé, et malheureusement les Suisses des deux partis se rencontrèrent et se chargèrent avec fureur; enfin, le général *Massena* retira les colonnes sur la rive gauche de la Limat, et le 15, le centre de chaque armée se trouva dans son ancienne position.

Pendant cette attaque, toutes les colonnes de la droite, dont la force totale endeçà et en-delà du lac de Lucerne était, en y comprenant la division du général *Thureau* dans le Valais, d'environ 30,000

hommes, s'ébranlèrent toutes à-la-fois, et se dirigèrent sur les principaux postes occupés par les Impériaux.

La division française, commandée par le général *Chabran*, passa la Sihl, surprit, ou fit replier les postes autrichiens sur la rive occidentale du lac de Zurich, gravit les hauteurs de Richterswyl, Etzel et Schindeleggi, tourna et attaqua, avec avantage, un corps autrichien assez considérable, qui occupait cette forte position, entre Lachen et Einsiedeln (Notre-Dame-des-Hermites). Ce corps intermédiaire entre le centre de l'armée autrichienne et l'aile gauche, qui, occupant le cours de la Reuss, couvrait les cantons de Schwitz et d'Uri, fut presque en entier détruit, pris ou dispersé. Il était sous les ordres du général *Jellachich;* celui-ci obligé d'abandonner ses postes sur le lac de Zurich, ne put même pas tenir celui de Rapperschwyl, il découvrit le canton de Glarus et se retira sur le centre de l'armée; les Français, poussant leurs éclaireurs d'avant-garde jusqu'à la vue de Pfefficon, menacèrent de tourner la position de Zurich. Ce premier succès

interrompit la communication du reste de l'aile gauche de l'Archiduc avec le centre de son armée, et favorisa les mouvemens et les attaques du général *Lecourbe* sur Schwitz et sur tout le cours de la Reuss, depuis Altdorf jusqu'au mont St.-Gothard. Le développement de ce front d'attaque était d'environ 18 à 20 lieues communes (11 milles d'Allemagne).

Pour suivre avec intérêt l'expédition brillante et singulière du général *Lecourbe* sur la Reuss, il faut observer attentivement l'ensemble des Hautes-Alpes, la marche constante de la nature dans la formation de ces masses, et toujours uniforme dans ses imperceptibles travaux : partout les lois de la pesanteur découvrent et expliquent ses secrets; les eaux délaissant les parties supérieures, où les réservoirs sont comme suspendus, produisent partout des effets semblables, malgré leur intarissable variété; et suivant leur volume, leur masse et leur vîtesse, sillonnent plus ou moins profondément la surface du globe, arrondissent des collines, divisent des coteaux, séparent des montagnes.

Ainsi dans les grandes Alpes, les torrens qui s'échappent de dessous les neiges et les glaces, tombent en suivant différentes directions dans des vallées si resserrées, si profondément excavées par la pente rapide et le ravage de leurs eaux, que les escarpemens de ces montagnes enchaînées les rendent inaccessibles dans toute autre direction que celle du lit des torrens, qui ont forcé leur passage ; il faut donc remonter jusqu'à leur source, jusqu'au niveau commun, pour pouvoir pénétrer d'une vallée dans l'autre, pour être libre de choisir entr'elles, pour dominer ces issues, pour ouvrir ou fermer, à son gré, ces barrières que le caprice et le bondissement des eaux ont élevées entre ces masses entassées et brisées dans les explosions du globe ; il est vrai de dire que ces mêmes caprices ont pu ouvrir, dans ces grands escarpemens, quelques issues latérales, par lesquelles on peut communiquer d'une grande vallée à l'autre, en suivant le cours des ruisseaux, et saisissant leur point de contact ou de niveau, sur les revers opposés ; mais on conçoit que ces communi-

cations traversables doivent être rares, et encore plus hérissées d'obstacles et de difficultés, que les passages par les hautes vallées principales.

Le mont St.-Gothard, le mont Furca et le Grimsel forment, pour ainsi dire, le nœud des quatre principales chaînes des Alpes de la Suisse; on peut s'en former une idée simple et très-exacte, en remarquant, que la division des vallées et le partage des eaux sont à-peu-près suivant les points de la boussole.

Au Nord, et sous la crête du St.-Gothard, la Reuss se précipite par la vallée d'Ursesen; et après avoir creusé les abîmes du Pont-du-Diable, resserrée dans son lit par les deux grandes chaînes parallèles, qui séparent le canton d'Ury de ceux de Glarus et d'Unterwald, elle forme, d'Altorff à Lucerne, le lac justement appelé des Quatre-Cantons; elle reprend ensuite jusqu'à son embouchure, ou plutôt sa réunion avec l'Aar et la Limat, sa direction vers le Nord; elle partage la Suisse, ouvre la principale et la plus courte communication entre l'Allemagne et l'Italie, et servant, pour ainsi

dire, d'échelle entre les différentes latitudes de la Suisse; elle offre de grands avantages à celle de deux armées, à-peu-près d'égale force, qui peut se rendre maîtresse de tout son cours.

A l'Est sont les glaciers du Rhin, et les sources de ce fleuve, qui prend d'abord son cours vers l'orient par la vallée de Dissentis.

Au Sud, sous Airolo, le Tessino prend sa source, et s'échappe par la vallée de Bellinzona vers le Lac-Majeur.

A l'Ouest, sous le Furca et le Grimsel, sont les glaciers et les sources du Rhône et de l'Aar, qui tombent dans le Vallais et dans l'Oberland, arrosent toute la partie occidentale de la Suisse, et déposent ou promènent leurs eaux, dans le vaste et magnifique bassin formé par les Alpes et les monts Jura.

Le général *Lecourbe*, chargé de repousser les corps des généraux *Jellachich* et *Simpschen*, et d'occuper cette position, cette clef, dont on sent aisément l'importance et l'influence sur tout le reste de la Suisse, partagea ses troupes en quatre corps ou colonnes, dont les attaques simultanées et les réunions

successives étaient combinées d'après les difficultés que chacune avait à surmonter, et les secours que la nature du pays leur permettait de se prêter mutuellement.

Le 15 août, à la pointe du jour, la position des Impériaux en avant de Schwitz, où se trouvait le régiment de Stein et des corps Suisses des Petits-Cantons, fut vivement attaquée de front par le général français *Boivin*, à la tête de sa brigade, pendant qu'un bataillon de la 84ème demi-brigade tournait cette même position par les hauteurs de Hacken et de la Miten : les Impériaux furent dépostés, et se retirèrent par la montagne de Bragel sur Glarus.

Pendant que la colonne du général *Boivin*, qui avait marché par Steinen et Seven, se réunissait sur Schwitz et Yberg, le général *Lecourbe* attaquait lui-même le poste important de Brunnen, sur le lac des Quatre-Cantons, avec une réserve des grenadiers, qu'il avait embarquée sur la flottille; il se fit soutenir par quelques compagnies, qui, parties de Gersam, longèrent la rive droite du lac jusqu'à Brunnen ; il y eut une action très-vive au pont de la Muthen, qui

fut emporté, sous le feu de l'artillerie, par l'aide-de-camp *Montfort.*

Le général *Lecourbe* acheva de remonter le lac avec sa flotille, pour seconder l'attaque centrale et difficile d'Altorff, qu'il avait confiée au général *Person*, chef de son état-major. Une partie des troupes, qui y étaient destinées, marcha sur Seedorf, par les revers du Rostok, et l'autre descendit d'Engelberg, et fut dirigée sur Attinghausen : divers combats très-vifs et très-meurtriers s'engagèrent à Seedorf, à Attinghausen, à Fluëlen, un peu au-dessus de la chapelle de Guillaume-Tell, où *Lecourbe* débarqua avec ses grenadiers; enfin, à Altorff, que le corps du général *Simpschen* fut forcé de quitter sur la fin du jour, se retirant par la vallée de Schæchenthal, dont il s'était assuré, en rompant les ponts sur la Reuss.

Le même jour, 14 août, en même tems que le général *Lecourbe* était parvenu à s'ouvrir l'entrée de la vallée inférieure de la Reuss, en occupant Altorff, le général *Loison*, auquel il avait ordonné de se porter avec la 100ème demi-brigade et une réserve

de grenadiers sur Vasen, dans la vallée d'Urseren, arriva le soir même, après une marche très-pénible, par le Gadmenthal, à travers les neiges et les glaces, à l'entrée de la vallée devant le fortin du Meyenthal, hexagone revêtu, placé entre les précipices du torrent du Meyen et des rochers coupés à pic; un seul sentier, foudroyé par l'artillerie et la mousqueterie, conduisait à ce fortin, défendu par trois cents hommes; les Français demandèrent à y marcher, et l'emportèrent d'assaut.

Le 15 août, le général *Lecourbe* ayant dispersé et fait poursuivre dans le Maderanerthal, sur la rive droite de la Reuss, quelques postes autrichiens, qui tenaient encore et gênaient sa marche, se pressa de remonter la Reuss, et d'aller au-devant du général *Loison*, dont il n'avait reçu aucune nouvelle; il rencontra un bataillon de la 109ème demi-brigade, que ce général envoyait pour établir sa communication avec lui.

Alors *Lecourbe* réunit ses forces pour s'emparer du St.-Gothard, marchant à la rencontre de sa colonne de droite, que le général *Gudin* avait dû conduire par les

cimes du Grimsel et du Furca, comme il avait été au-devant du général *Loison*, qui la veille avait coupé et ouvert en avant de lui la vallée d'Urseren.

Quoique n'ayant encore aucune nouvelle du général *Gudin* et du succès des combats qu'il avait dû livrer, avant de parvenir jusqu'au St.-Gothard, le général *Lecourbe* ne s'arrêta point, et ne pouvant espérer de parvenir à tourner le passage de la Roche-Percée, il entreprit d'attaquer de front et de forcer le fameux Pont-du-Diable.

Il marcha donc, avec le général *Loison*, le même jour, où celui-ci avait, malgré l'excessive fatigue de ses troupes, emporté le fortin du Meyenthal; ils rencontrèrent, à 4 heures du soir, les premiers postes des Impériaux, et les firent se replier sur leurs retranchemens du Pont-du-Diable appuyés au torrent de la Reuss, et à des rochers inaccessibles; ils se présentèrent à la tête du pont en colonne et au pas de charge, poursuivant les Autrichiens et comptant passer, pêle-mêle, avec eux; mais, tout-à-coup, le milieu du pont, le chemin disparaît entre les parapets, et sépare les com-

battans par un abîme inattendu. Une ouverture, de trente pieds de largeur, laisse voir le torrent au fond du précipice, et force la tête de la colonne de grenadiers à s'arrêter, et à rétrograder, sous le feu meurtrier de la rive opposée.

Le Pont-du-Diable fut réparé dans la nuit, et le 16 août au matin le général *Gudin*, descendant le St.-Gothard par Urseren, parut à la rive droite.

Il serait difficile de décrire les obstacles que cette colonne du général *Gudin* avait eu à vaincre, en remontant la vallée de l'Aar, pour attaquer les Autrichiens sur le Grimsel : ce poste, ainsi que ceux des passages du Vallais et du Furca, était occupé par plus de 2,000 hommes, qui dans des positions, qui pouvaient paraître inexpugnables, se défendirent avec opiniâtreté ; le camp entre Oberwald et Gueschenen fut attaqué et emporté. Après avoir bivouaqué sur ces cimes glacés, le général *Gudin* poursuivit sa marche par le mont Furca sur le St.-Gothard et sur Urseren.

Ainsi le même jour, 16 août, 48 heures seulement après le commencement du mou-

vement général d'offensive, le général *Lecourbe*, maître de St-Gothard et de tout le cours de la Reuss, avait rétabli ses communications avec le Haut-Vallais, où la division du général *Thureau*, ayant effectué sa jonction avec la colonne de droite, avait battu et rejeté au-delà du Simplon, après une perte considérable, les postes Autrichiens. Le corps du colonel *Strauch*, qui occupait les postes du Haut-Valais, fut presqu'entièrement détruit, pris ou dispersé.

Cependant le gros des Autrichiens, en se retirant d'Urseren sur Dissentis, par les hauteurs d'Oberalp, s'était rallié sur les montagnes du Crispalt d'où ils pouvaient redescendre dans la vallée; il fermait ainsi l'entrée des Grisons par les sources du Rhin. Le général *Lecourbe*, craignant que les Autrichiens ne s'affermissent dans cette forte position, fit tourner le St.-Gothard par Airolo, pendant qu'avec la plus grande partie de ses forces réunies, il marcha vers le lac d'Oberalp, et força le défilé du chemin de Dissentis, gardé par trois bataillons de *Kerpen*, qui avaient couronné les hau-

teurs et couvraient en échelons les débouchés de Giamut et de San-Giacomo. Ce dernier combat fut très-sanglant : tous les généraux chargèrent à la tête des colonnes ; le régiment de *Kerpen* repoussa plusieurs charges, céda enfin au nombre et à la vigueur des attaques ; il fut entièrement défait, et ce ne fut que la plus petite partie de ce corps qui, poursuivi jusqu'à Tavetsch, parvint à achever sa retraite sur Dissentis.

L'Archiduc, qui ne quitta ni sa position centrale, ni son quartier de Kloten, se hâta de recueillir et de soutenir, sur la ligne de la Limat et des lacs de Zurich et de Wallenstadt, son aile gauche, entièrement enfoncée ; il força de moyens pour rapprocher de lui les premières colonnes russes, qui arrivaient dans ce moment à Schaffhouse, et auxquelles il laissa à peine un seul jour de repos ; en même tems, pour rappeler l'attention de *Massena* à sa gauche et l'engager à arrêter le mouvement de conversion du général *Lecourbe*, il feignit de vouloir surprendre ou forcer le passage de l'Aar, au-dessous de Baden, et fit commencer deux ponts de bateaux, le 17 août

de grand matin; on continua le travail sous le feu des postes français de la rive gauche; 8 à 10 pontons étaient déja établis; mais on s'aperçut que le fond rocailleux de l'Aar, qui ne permettait pas la tenue nécessaire des ancres, aussi bien que l'escarpement des rives, rendaient cette tentative impraticable.

Le 19, la première division russe, conduite par le général *Hotze*, marcha sur le Rigiberg et sur Rapperschwyl, pour arrêter les progrès des Français. Tels furent en Suisse les succès par lesquels l'armée de *Massena* concourut à l'exécution du nouveau plan d'offensive générale. Nous avons tâché de faire partager à nos lecteurs le vif intérêt de cette suite de marches et de combats, et nous nous sommes livrés à des détails plus circonstanciés que ne le permettent les bornes de cet ouvrage, dont l'objet principal est de recueillir et de fixer seulement les résultats. Lorsque nous choisissons, pour les exposer aux regards de nos lecteurs, parmi ce grand nombre de scènes, celles dont les évènemens et les acteurs tiennent de plus près au fond et à l'intérêt

principal de ce terrible drame, nous n'oublions point la maxime d'Horace, le vrai secret du charme dramatique, qu'on se plaît aussi à rechercher dans l'histoire : *ad finem festina ;* mais comment ne pas arrêter ses regards sur cette grande application des *marches-manœuvres* par colonnes, à la partie de l'Europe, au pays, au terrain, qui offrait le plus d'obstacles à la combinaison de ces mouvemens et de ces attaques concertées. Quand on suit de la gauche à la droite, entre le lac de Zurich et l'entrée supérieure du Valais, le débouché successif des colonnes françaises sur la ligne de la Reuss ; quand on voit le général *Lecourbe*, après les attaques de Schwitz et d'Altorff, s'engager avec confiance dans la vallée de la Reuss, et rencontrer successivement, et à point nommé, les colonnes de droite qui avaient franchi les plus grandes difficultés, et livré des combats très-vifs pour arriver à ces rendez-vous, on trouve presque du merveilleux dans le succès, malgré la supériorité du nombre du côté des Français, et la justice que tout militaire impartial rendra à la

conception du plan des généraux *Massena* et *Lecourbe*, à l'audace et à l'intelligence des officiers et des troupes qui l'ont exécuté.

Les réflexions sur les essais, les nouveaux efforts dans la guerre de montagne, se présentent en foule; mais attirés vers les deux autres théâtres, sur lesquels se passaient ou se préparaient, à cette époque, des évènemens non moins importans, nous nous bornons à remarquer que les généraux *Lecourbe* et *Loison*, qui, eux-mêmes depuis le commencement de la campagne, n'avaient cessé de conduire la guerre dans les plus hautes montagnes, d'y acquérir, par la variété de leurs positions et la multiplicité des actions, un degré d'expérience, une sorte de pratique, dont il n'y eut peut-être jamais d'exemple, avaient aussi l'avantage de commander les mêmes corps de troupes, d'avoir les mêmes officiers, dont le coup-d'œil s'était formé à ce genre de guerre. Aussi avons-nous fait observer que, forcé de faire passer en Italie toute son aile gauche, les corps des généraux *Bellegarde* et *Haddick*, l'Archiduc n'avait pas

seulement perdu la supériorité de forces, mais encore le talent et l'expérience des généraux, l'intelligence et l'habitude des soldats que rien ne peut suppléer.

Il semble que, dans les hautes montagnes; le coup-d'œil militaire se forme, s'étend et se proportionne insensiblement à une plus grande échelle d'objets et de distances; les combinaisons s'agrandissent et se multiplient comme les masses, et la variété des accidens; dans les pays de plaine, les desseins des généraux sont presque toujours subordonnés aux règles de l'art, les marches se comptent, les manœuvres s'éclairent, les résistances, le tems, les ressources, tout s'apprécie, se mesure, se pèse, et presque toujours les données du problême sont connues; il est résolu avant que le sort des armes ait décidé. — Mais dans les pays de montagnes, le génie du général a moins d'entraves; quoiqu'il rencontre plus d'obstacles, il peut s'élancer au-delà des règles ordinaires, faire des combinaisons nouvelles, inventer des artifices, se créer un genre de guerre.

C'est là surtout qu'on ressent cette in-

fluence de la forme des objets qui nous environnent, plus puissante peut-être que celle du climat ; ces inspirations de la nature si éloquente, et qu'injustement nous disons inanimée ; enfin, cette disposition à nous mettre par-tout en harmonie avec elle, caractère distinctif que le Créateur a imprimé à l'homme et dont les ames élevées se plaisent à retrouver les traces ineffaçables au milieu même des horreurs de la destruction de l'espèce humaine.

La guerre de montagne est (si l'on veut nous passer cette expression) la partie poétique de l'art de la guerre. Les forces physiques y sont continuellement exercées, et les forces morales n'y sont pas moins exaltées. Si l'air qu'on respire dans ces hautes régions, raffermit les nerfs, donne au corps plus d'agilité, les idées sont aussi plus nettes, l'esprit est plus fécond en ressources, le courage est toujours audacieux ; les mouvemens sont prompts, les actions décisives ; tout est vif, brillant et rapide comme le cours des eaux ; aussi voit-on d'ordinaire ceux qui ont fait la guerre dans les montagnes, fort épris de leur métier, parce qu'ils y ont

trouvé, hélas ! comme les chasseurs de gazelles, avec de grands dangers, des jouissances plus vives, et peut-être que les parfums de l'Asie brûlant devant le char de triomphe du vainqueur de Darius, lui causèrent moins de plaisir que n'en eut le général *Lecourbe*, lorsqu'il rencontra, sur les bords des précipices de la Reuss, les colonnes qui avaient franchi les glaces du St.-Gothard.

Mais nous allons voir la fortune contraire aux Français en Italie, dédommager les alliés de l'échec qu'ils avaient reçu en Suisse, par une victoire remportée le même jour, par l'armée du général *Souwarow*, sur celle du général *Joubert*.

Depuis la prise d'Alexandrie et de Mantoue, le général *Souwarow*, persistant dans sa résolution de ne laisser aucune place en arrière et de s'assurer de tout le plat pays avant de rien entreprendre contre l'état de Gênes ou contre les frontières de France, faisait presser le siège de Tortone et resserrer de plus en plus la place de Coni. Il observait les postes français à l'entrée des gorges et des petites vallées des Appenins,

pendant que le général *Klenau*, qui avait poursuivi jusqu'à l'entrée de la rivière du Levant l'arrière-garde de *Macdonald*, s'emparait de Sarzana, du fort Lerici et de toutes les défenses du golfe de Spezzia, où les Français n'avaient plus que le fort St.-Marie. Tous les corps de la grande armée alliée, du dénombrement desquels nous avons donné un aperçu dans notre précédent numéro, se rapprochaient et se rassemblaient dans la plaine, entre l'Orba et la Scrivia ; l'armée, qui avait fait le siège de Mantoue, conduite par le général *Kray*, y était attendue ; la prise prochaine de la citadelle de Tortone devait être l'époque et le signal des nouvelles attaques.

Depuis que le général *Joubert* avait reçu, des mains de *Moreau*, le commandement de l'armée française, il avait réparti les renforts et les secours, par lesquels le gouvernement français avait accru ses forces, et signalé son arrivée, pour relever les espérances; les restes de l'armée de *Macdonald*, qui formaient la droite, avaient été rapprochés de Gênes, et une nouvelle répartition des commandemens des divi-

sions avait été faite relativement aux opérations ultérieures. Le général *Macdonald* rentra en France, pour y prendre un repos bién acheté, par une des plus pénibles, comme aussi des plus glorieuses retraites, et qu'un succès complet à la dernière marche, ni la victoire qu'il fut si près d'emporter, n'en eût pu rendre plus belle, ni plus mémorable aux yeux de ceux qui savent âpprécier le vrai talent du général, et son intrépidité dans l'exécution.

Le général *Saint-Cyr* commandait la droite; le général *Pérignon* avait pris le commandement de l'aile gauche; il reçut ordre de se porter en avant sur les hauteurs; il occupa la position avantageuse de Millésimo, célèbre par l'entrée de *Bonaparte* en Italie, Murialto et Callizano près de Ceva, d'où il éclairait la vallée du Tanaro, et celle de la Bormida, et donnait à la ligne des avant-postes de l'armée française un appui plus solide, et qui, plus éloigné des bords de la mer, facilitait les mouvemens, ménageait mieux les moyens de retraite. La reddition antérieure de Ceva, lorsqu'il fut attaqué par les insurgés, avait déja causé beau.

coup de dommage aux Français ; et dans cette circonstance ce point d'appui leur eût été d'un grand avantage. Le commandant qui avait eu la faiblesse de la rendre, venait d'être fusillé à Gênes. Le centre et la droite de l'armée française, passant de Monte-Notte à Campo-Freddo, poussant ses avant-postes dans la vallée de l'Erro et dans celle de l'Orba, étaient couverts par la Bochetta, et couronnaient en avant de ce défilé, les revers sur la vallée de la Scrivia. Une avant-garde occupait le poste de Gavi; celui de Serravalle avait capitulé le 7 août.

Le général *Joubert*, qui avait pris son quartier-général à Campo-Marone, entre Savonne et Monte-Notte, en arrière de sa gauche, après avoir reconnu avec le général *Moreau* toutes ses positions, se détermina à faire un vigoureux effort pour porter son armée dans la plaine, et s'y maintenir après qu'il aurait forcé le général *Souwarow* à lever le siège de la citadelle de Tortone; il invita le général *Moreau* à retarder son départ pour l'aider de ses conseils, et celui-ci répondit généreusement à cette invitation, et prit poste sous ses ordres.

Le 15 août, après avoir détaché de la gauche et du centre de fortes avant-gardes, et s'être emparé de positions avantageuses dans les vallées de l'Orba et de la Bormida, le général *Joubert* forma de ce côté trois colonnes d'attaque. La première suivit la vallée de la Bormida, et se dirigea sur Acqui par le chemin de Dego; la seconde, descendant par la vallée de l'Erro, marcha sur Castel-Ferro; la troisième, partant du côté de Campo-Freddo, suivant la petite vallée de Lemer et puis celle de l'Orba, devait déboucher par Ovado.

Une quatrième colonne, plus forte que les précédentes, et réellement destinée au débloquement de Tortone, sortit par les défilés de la Bochetta; celle-ci était conduite par le général *Saint-Cyr*, auquel les généraux *Moreau* et *Desolles* s'étaient réunis, servant de guide pour une opération qu'ils avaient déja exécutée, à l'époque de la bataille de San-Giovanno.

Le même jour, le corps du général *Bellegarde*, qui occupait en avant d'Acqui les positions de Trezzo et de Bistagna, fut vivement attaqué : le général *Joubert* qui

poussa son avant-garde de gauche jusques à Basaluzzo, au pied des montagnes à la hauteur de Novi, rallia ce soir même, sa gauche et son centre, à Capriata, où il prît son quartier; la colonne des généraux *Saint-Cyr* et *Moreau*, sortie par la Bochetta, poussa jusqu'à Novi, s'en empara, et la ligne de l'armée française se trouva formée à la vue de l'armée alliée, sur la croupe des dernières montagnes.

Le général *Souwarow*, qui ce jour là même achevait sa jonction, ou plutôt ralliait à son armée le corps du général *Kray*, dont la plus grande partie arriva le 12 à Alexandrie, se trouvant supérieur en force, et surtout en cavalerie, au général *Joubert*, chercha à l'attirer entièrement hors des montagnes dans la plaine de Rivalta di Scrivia, entre Tortone et Alexandrie; il refusa donc son aile droite aux attaques impétueuses de la gauche des Français, ordonna au général *Bellegarde* de se replier sur l'Orbe, et au général *Kray*, de réunir son corps à celui du général *Bellegarde* pour former l'aile droite dans l'ordre de bataille. Les divisions autrichiennes qui

étaient à Rivalta, formèrent la gauche sous les ordres du général *Melas*, et les divisions russes sous les ordres du général *Rosenberg*, se trouvèrent au centre.

Le 14 août, les deux armées s'observèrent, et achevèrent leur disposition ; le général *Joubert* s'affermit, et resta dans sa position sur les hauteurs, et suivant une ligne oblique, la droite à la Scrivia, le centre à Novi, et la gauche à Basaluzzo, ce qui lui permettait de couvrir le mouvement d'une colonne, qui, détachée de la droite au-delà de la Scrivia, devait par Casano di Spinola suivre les montagnes, qui continuent à la rive droite de cette rivière, et arriver sur Tortone.

Ce mouvement que le général *Souwarow* ne pouvait plus empêcher qu'en dépostant l'armée française de cette forte position, le décida à l'attaquer le 15 août au matin.

Les attaques commencèrent par la droite des alliés, commandée par le général *Kray*, contre la gauche des Français où le général *Joubert* commandait en personne. L'affaire s'engageait à peine, lorsque ce général, aux talens et au caractère duquel les Fran-

çais de tous les partis rendent une égale justice, voulant animer de sa présence une charge d'infanterie, et criant, en *avant* en *avant*, fut frappé d'une balle dans le cœur, et tomba en répétant *marchez toujours.*

Pendant que le général *Kray* cherchait à tourner Novi, le général russe *Pankrazian* l'attaquait de front; mais l'un et l'autre furent repoussés. La division russe du général *Dœrfelden* au centre, et l'aile gauche du général *Melas* reçurent alors l'ordre d'attaquer; le premier par la chaussée de Novi, et le général *Melas* en remontant la rive gauche de la Scrivia; mais cette double attaque n'eut pas plus de succès que celle des généraux *Kray* et *Pankrazian*; le général *Dœrfelden* tenta vainement de gagner les hauteurs à la gauche de Novi.

Les deux armées étaient maintenant engagées sur tout leur front; le carnage était affreux.

A trois heures, le corps du général *Kray* ayant été repoussé deux fois, et se trouvant extrêmement maltraité, le général *Souwarow* fit tenter une seconde attaque contre les hauteurs de Novi, par les divisions

russes sous les ordres des généraux *Dœrfelden*, *Pankrazian* et *Milloradowitsch;* mais la résistance des Français fut telle, que, malgré les charges réitérées des colonnes, ils conservèrent leur position; le centre de l'armée alliée fut presque détruit dans ces charges, que le général *Souwarow* fit soutenir et renouveller jusqu'à trois fois avec une inébranlable constance malgré leur mauvais succès, afin d'occuper ou du moins de contenir le centre de l'armée française qu'il ne pouvait enfoncer. Le général *Moreau* qui avait repris le commandement après la mort de *Joubert*, y combattait de sa personne, et faisait, aussi bien que les généraux *Saint-Cyr* et *Dessolles*, des prodiges de valeur.

Cependant, le général *Melas*, avec huit bataillons de grenadiers et six bataillons d'infanterie autrichienne, qui formaient l'aile gauche de l'armée, ayant atteint les premières hauteurs de Novi du côté du Piétale, et fait longer la rive gauche de la Scrivia par le corps du général *Nobili*, entreprit de tourner entièrement la droite de l'armée française. Il parvint jusqu'à

Serravalle, qu'il débloqua; il occupa aussi Arquata, et marcha par le chemin de Serravalle sur Novi. Il fit attaquer le flanc droit des Français par la division du général *Frœlich;* la tête de cette attaque était formée par le premier bataillon de *Fürstenberg* et par la brigade du général-major *Lusignan*, qui, dans la première charge vivement repoussée, fut grièvement blessé et fait prisonnier. Le général *Melas* fit soutenir cette colonne, qui formait la droite et le marteau de son attaque, par une seconde sous les ordres du général *Laudon;* une troisième, conduite par le prince de *Lichtenstein*, eut ordre de dépasser la ligne des Français jusques sur les derrières de leur droite, saisissant en même tems les points avantageux qui se trouvaient dans les intervalles des colonnes. Le général *Melas* fit protéger leur mouvement et soutenir leur action par des batteries correspondantes à leur direction: cette manœuvre décida la victoire.

Vers cinq heures du soir, le général *Melas* attaqua en flanc avec les grenadiers de *Paar*, ce poste de Novi, qui avait coûté

tant de sang depuis le commencement de l'action, et que *Moreau* venait de renforcer dans cette partie pour couvrir la retraite qu'il avait ordonnée; les Français furent contraints de l'abandonner, s'y trouvant presque enveloppés : la colonne du prince de *Lichtenstein* ayant coupé leur communication avec Gavi, ils ne purent se retirer que par leur flanc gauche sur Ovada. Cette retraite s'exécuta d'abord en bon ordre; mais l'artillerie ne s'étant point écoulée par le village de Pastouraux aussi promptement qu'elle aurait dû le faire, la division qui formait l'arrière-garde trouva ce village encombré; elle fut arrêtée, mise en désordre, et bientôt atteinte par le corps du général *Karaczaï*, que le général *Souwarow* avait chargé de la poursuivre. Les généraux français *Pérignon*, *Grouchi* et *Parthenau* firent les derniers efforts pour rallier cette arrière-garde, et ne purent y parvenir : tous trois furent blessés et faits prisonniers, ainsi que le général piémontais *Colli*. *Pérignon* et *Grouchi* furent hachés à coups de sabre. On a cité l'action du général *Grouchi*,

qui, après plusieurs charges inutiles, ayant rallié un gros de cavalerie, chargea avec un étendard à la main; et comme il lui fut arraché dans la mêlée, il mit son chapeau au bout de son sabre, chargea de nouveau, et cette fois fut blessé et renversé de son cheval : la nuit mit fin au combat.

Les Français avaient défendu, non pas seulement avec obstination, mais avec le courage du désespoir, contre les attaques multipliées de troupes aussi vaillantes et supérieures en nombre, une position très-forte par sa nature, et couverte d'arbres et de buissons, qui en rendaient de toute part les accès très-difficiles. Cette position était encore devenue formidable par une artillerie nombreuse avantageusement placée et très-bien servie; mais plus la confiance avait été soutenue pendant toute la journée par ces avantages du terrain et par le peu de succès des attaques du corps du général *Kray*, et des divisions russes contre la gauche et le centre, et plus la perte des Français fut grande et leur retraite précipitée, lorsque le général *Melas*, par ses

habiles manœuvres, parvint à déposter leur droite.

Si l'on excepte la bataille de Malplaquet, gagnée par le prince *Eugène*, commandant l'armée alliée, contre le maréchal de *Villars*, en 1709, où il périt 30,000 hommes, et celle de Francfort sur l'Oder, en 1759, entre les Prussiens et les Russes, où Frédéric II laissa près de 20,000 hommes sur le champ de bataille, et ne l'abandonna qu'après avoir fait un aussi horrible carnage de l'infanterie russe, aucune autre bataille dans ce siècle ne fut aussi sanglante que celle de Novi. On peut, d'après les rapports officiels, d'après les témoignages des officiers prisonniers, évaluer à près de 25,000 hommes tout ce qui, dans les deux armées, a été mis hors de combat. Comme à Malplaquet, les deux armées, engagées par tous les points de leur ligne, n'ont cessé de se détruire tant qu'a duré le jour, comme à la bataille de Francfort, où la belle manœuvre du général *Laudon* décida la victoire : l'avantage est resté incertain à Novi jusqu'à ce que le général *Melas* a pu tourner l'aile droite des Français.

L'une des principales causes de cet acharnement dans les combats, qui va toujours croissant, c'est l'héroïque intrépidité avec laquelle les généraux des deux côtés conduisent leurs troupes, se prodiguent dans les dangers, et exaltent jusques à l'enthousiasme (car telle est l'expression que l'on rencontre dans les rapports officiels des deux partis) le courage de leurs soldats, le fanatisme guerrier. Le général *Joubert* a été victime de cette soif de gloire. Au lieu de se mettre d'abord à portée de juger, par les premiers mouvemens du général *Souwarow*, de son principal dessein, et de se réserver pour porter à propos des coups décisifs quand il l'aurait pénétré, il se hasarde à conduire, dès le commencement de l'action, une charge à la baïonnette contre le premier corps qui s'ébranle: il tombe, et ce stérile honneur prive son armée, dès les premiers pas, de l'ame qui devait animer ses mouvemens; dernier degré des fureurs. Il fut sans doute bien remplacé par le général *Moreau ;* celui-ci avait le secret de ses dispositions, mais non sa propre pensée, et jamais pendant

l'action celui qui commande n'est suffisamment suppléé, même par un plus habile que lui. Avant qu'on fût parvenu à ce dernier degré des fureurs comme des moyens de guerre, on croyait assez généralement que c'était ménager le sang humain et diminuer les dangers que de brusquer les attaques à la baïonnette. Ce genre de combat n'était pas aussi usité qu'il l'est aujourd'hui; on le regardait comme un effort, comme une dernière ressource; il était réservé aux troupes d'élite, aux grenadiers; et si des corps entiers avaient quelquefois chargé à la baïonnette, ils étaient illustrés par cela seul, ils étaient cités comme des exemples. Ces charges étaient rares et décisives; les plus expérimentés dans divers services ne convenaient pas également de la supériorité de ce genre de combat. Les Français passaient pour y être plus aptes, et ils en tiraient avantage: les Allemands, au contraire, s'appliquaient à rendre leur feu plus régulier, plus fréquent et plus sûr. La précision des manœuvres, qui leur était indispensable pour obtenir de ce perfectionnement des feux

tout l'avantage qu'ils en attendaient, ne tarda pas à séduire les Français; les succès des Allemands pendant la guerre de sept ans, et l'esprit d'imitation, firent adopter en France, avec d'excellens principes de tactique qui y manquaient absolument, des pratiques plus nuisibles qu'utiles; on copia servilement, et la baïonnette, l'arme française, fut négligée : on abandonne presque l'ordonnance la plus propre à la faire valoir. On sait quelles circonstances ont ramené, par la formation de nouvelles armées françaises et par le nouveau systême de guerre, les habitudes, la manière de servir et de combattre qui convenaient le mieux au caractère national des Français; leurs succès étonnans ont produit dans la tactique des troupes allemandes un effet tout semblable à celui que les Français avaient reçu d'elles, et nous voyons les charges à la baïonnette également familières et employées dans les deux armées plus fréquemment que la mousqueterie.

On peut assurer que l'usage des armes modernes a acquis son plus haut période : c'est aujourd'hui seulement que l'on peut

juger si celles des anciens étaient plus meurtrières, et si les vrais philosophes n'ont point à gémir sur les découvertes dont le résultat le plus sûr est de rendre également facile et rapide, entre les faibles comme entre les forts, la destruction de leurs semblables. Les conséquences de cette guerre dévorante ne sont peut-être pas assez aperçues dans la fermentation et dans le choc des passions; nous aurons occasion de revenir sur ces considérations importantes, et qui touchent aux racines de la civilisation.

Les suites de la bataille de Novi et tous les détails, que nous ne pouvons recueillir dans ce précis, ont fait voir combien le carnage avait été grand.

Dans la nuit du 15 au 16, le général *Moreau* fit retirer son armée dans les Appenins, et poursuivi par le général *Karaczaï*, qui s'était emparé à Pastouraux d'une partie de l'artillerie de bataille; il couvrit sa retraite, en occupant la montagne rouge, où le général *Saint-Cyr* prit poste avec sa division, et se tint à portée de défendre vers la route de Gavi les accès de la Bochetta; le

reste de l'armée française se rallia peu-à-peu, et rentra dans ses anciennes positions. Le général *Moreau* se rendit à Gênes, et pressa le général *Championet* de venir prendre le commandement, auquel il fut en effet nommé peu de tems après par le Directoire, qui réunit l'armée des Alpes à celle d'Italie.

La victoire de Novi, dont le général *Souwarow* rapporta généreusement tout l'honneur au général *Melas*, fut si disputée, que les alliés n'en purent tirer d'autres avantages pour le moment, que la certitude de la prise de la citadelle de Tortone, dont on pressa plus vivement encore les attaques lentement conduites à cause du sol rocailleux, l'affaiblissement de l'armée française et la sécurité nécessaire, pour détacher vers la Suisse un corps de troupes assez considérable, pour soutenir la gauche de cette armée, ou, s'il n'était plus tems, de la rétablir dans ses positions, du moins pour fermer de ce côté l'entrée de l'Italie.

Le général *Kray*, avec une partie de son corps, fut chargé de cette diversion, et mar-

cha du côté du Valais par Novarre, où son quartier-général se trouva le 21 août.

Le général *Souwarow*, après avoir ainsi détaché de lui son aile droite et fait observer par le général *Melas* l'armée française, qui conservait ses avant-postes sur les revers des Appenins, marcha avec le centre de son armée vers Asti, pour empêcher la réunion des troupes du général *Championet* à celles de l'armée de *Joubert*, ou du moins pour l'obliger à la faire en-delà des Alpes et le décider à évacuer l'état de Gênes. Ce mouvement vers les Alpes françaises avait aussi pour objet de retenir, dans leurs positions les troupes, qui occupaient cette frontière, et d'obliger le général *Championet* à la garnir plutôt que de l'affaiblir; les alliés couvraient ainsi le siège de Coni, pour lequel il fallait profiter du reste de la belle saison.

La citadelle de Tortone avait capitulé sous condition, que la place ne serait remise aux alliés que 10 jours après, et dans le cas, où pendant cet espace de tems elle n'aurait reçu aucun secours.

La situation de Gênes devenait chaque

jour plus critique ; le général *Klenau*, qui s'était emparé du fort Ste.-Marie et de Setsridi Levante, s'approchait de côté. L'amiral *Nelson* bloquait le port avec une escadre, sur laquelle se trouvaient quelques troupes de débarquement. Les habitans souffraient une véritable famine : les Français n'abandonnaient point encore cette ville toujours si importante, toujours si malheureuse dans les geurres d'Italie ; proie des vainqueurs et dernière ressource des vaincus.

Cependant la Bochetta n'avait point été attaquée, et 15 jours après la bataille de Novi, la position retranchée de l'armée française dans l'état de Gênes était encore entière. Le général *Klenau* ayant poussé ses postes plus avant le long de la côte, où les frégates de l'escadre anglaise protégeaient sa marche, voulut attaquer Recco, poste important, qui n'est pas à 4 lieues de Gênes ; il fut repoussée par la division du général français *Miolis*, qui couvrait Gênes du côté de l'Est entre la route de Bobbio et la mer. Le général *Moreau*, qui se porta lui-même à cette attaque, fit soutenir la division de *Miolis* par un corps de 1,500

hommes aux ordres du général *Watrin*; celui-ci ayant tourné l'aile droite du général *Klenau* par les hauteurs de Toriglia et Fontana-Buano, l'attaqua en flanc, pendant que le général *Miolis* l'attaquait de front. Le général *Klenau*, après une perte assez considérable, fut forcé de se retirer vers la montagne au-delà de Rappallo.

Le nouveau général de l'armée française d'Italie, *Championet*, portait vers le Col-de-Tende, par la vallée de Barcelonette, tout ce qu'il avait de forces disponibles, et qui avaient dû être employées, comme nous l'avons dit, au moment de l'attaque générale, et en Suisse et en Italie, à opérer des diversions par sa droite sur les places de Coni et Fenestrelles bloquées par les alliés, et par sa gauche sur le Mont-Cénis et la Novallèse, sur le St.-Bernard et la vallée d'Aost.

Ces différentes attaques sur toute la frontière des Alpes du Piémont eurent lieu du 13 au 15 août. Les mêmes jours, aux mêmes heures, que furent livrés les combats de Zurich et du St.-Gothard, et la sanglante bataille de Novi, le poste de la Tuile ou

Mont-St.-Bernard fut emporté, l'épée à la main, par le général de brigade *Compans*; les troupes du Mont-Cénis s'emparèrent de la Ferrière et de la Novallèse; celles du Mont-Genière marchèrent sur Oulx et Exilles; l'avant-garde du camp de Tournoux sur l'Ubaye, conduite par le général *Flavigny*, s'empara du poste important des Barricades, déja fameux dans les anciennes guerres et où le régiment français autrefois appelé *Poitou*, forçant de la même manière à la baïonnette ce défilé fermé par des retranchemens, s'acquit beaucoup de gloire.

Tels furent les mouvemens et les attaques de l'armée intermédiaire des Alpes, à peine formée sous le général *Championet*. Les troupes qui devaient, sous les ordres du général *Moreau*, composer celle du Rhin, et qui se trouvaient déja rendues sous le commandement provisoire du général *Müller* entre Mayence et Manheim, n'exécutèrent qu'à la fin d'août, 15 jours après les batailles livrées en Suisse et en Italie, l'opération concertée pour diviser l'attention de l'Archiduc. L'objet de cette expédition fut de reti-

rer, de la rive droite du Rhin et des bords du Necker et du Main, les ressources que devait y trouver la nouvelle armée Impériale, et tâcher de s'assurer des places et des postes, qui pouvaient le plus favoriser son ralliement et ses marches vers le Bas-Rhin.

Le 25 août, le général *Müller* porta son quartier-général à Manheim, ses avant-gardes vers Heidelberg et Schwetzingen, et fit passer une autre colonne, des troupes de différentes armes, sur la rive droite.

Après avoir fait répandre deux proclamations, l'une à son armée, pour lui recommander de respecter les propriétés si souvent violées dans ce malheureux pays; l'autre aux habitans, pour les engager à rester dans leurs foyers et les dissuader de les défendre, le général *Müller* se parta à Schwetzingen et puis à Wisloch; la ville de Heidelberg fut occupée, le 26, par les Français, qui en délogèrent des hussards de *Szekler*.

En même tems, le général *Baraguey d'Hilliers*, commandant la gauche de l'armée du Rhin, sortit de Mayence avec un

corps composé d'infanterie, de troupes légères et d'artillerie à cheval, qui avaient été tirées des garnisons d'Ehrenbreistein et de Mayence. Ce corps se partagea en deux divisions; la première se dirigea vers Francfort, et la seconde par Gross-Gerau sur Aschaffenbourg; celle qui parut devant Francfort le 28 à la pointe du jour, s'empara des portes et de tous les postes extérieurs. Le général français exigea d'abord qu'on lui livrât des magasins considérables d'habillement qu'on assurait avoir été faits pour l'armée impériale. Après une négociation, qui dura deux jours, le général *Baraguey d'Hilliers* imposa à la ville de Francfort une contribution de vingt-deux mille louis d'or; il leva ensuite cet espèce de blocus, passa le Main au pont de Sachsenhausen, et se portant par la Bergstrasse dans le pays de Darmstadt, il arriva le 2 septembre à Heidelberg, où il se réunit aux troupes de la colonne du général *Müller.* Celles-ci avaient poussé leurs avant-gardes jusqu'à Heilbronn; mais après y avoir enlevé ou détruit quelques magasins, elles avaient dû se retirer à l'approche des dra-

gons de la Tour, qui vinrent soutenir les hussards de *Szekler*.

Un corps de troupes impériales se rassembla à la hâte entre Heilbronn et Ludwigsbourg; le général *Meerfeld* fit marcher aussi une partie du corps du général *Sztarray* par les deux routes de Rastadt et de Pforzheim, repoussa et força à la retraite les avant-gardes françaises.

Sur la première nouvelle de mouvemens des Français vers la Souabe, dès le 27 août, l'Archiduc fit partir de Schaffhouse huit bataillons d'infanterie autrichienne, dont une partie prit la route de Villingen, et l'autre celle du Brisgau.

Un secours plus considérable peut-être par l'opinion et la confiance qu'il rétablit parmi les peuples de ces malheureuses contrées, et par les conséquences de cette résurrection nationale, c'est la levée en masse des paysans ou le Land-Sturm, appelé par les proclamations de l'électeur de Mayence à la défense de leurs foyers, et organisé par le baron d'*Albini*. Ce ministre avait montré beaucoup de nerf dans le commencement des négociations de Ras-

tadt, et maintenant il se mit lui-même à la tête du Land-Sturm commandé sous sa direction par le général de *Faber ;* les paysans armées se réunirent aux Autrichiens, et repoussèrent un parti français près de Seligenstadt. L'électeur, retiré à Wirzbourg, fournit à cette garde nationale un traitement de campagne, et s'obligea à le continuer jusqu'à ce que le rassemblement de l'armée impériale et sa position permissent de faire rentrer le Land-Sturm. Un tiers seulement des habitans en état de porter les armes, fut obligé de se trouver présent sous les armes, et devait être relevé tous les 8 jours par l'un des deux autres tiers qui restait dans les communes. Des soldats et des cavaliers des troupes de lignes furent mêlés aux paysans, dans la proportion d'un homme à dix, et chargés de les instruire.

Les milices de l'électorat de Mayence, réunies à celles de l'Odenwald, formèrent tout-à-coup un corps de 20,000 hommes bien armés, marchant et servant avec régularité. Cette organisation de gardes nationales a de grands avantages ; elle est

surtout très-propre aux pays fort peuplés, dont les habitans accoutumés à cultiver un sol fertile au milieu des désastres de la guerre, réparent les fruits de leur laborieuse industrie si cruellement détruits avec autant d'activité que la nature elle-même, quand elle efface aussi promptement les traces des outrages et de l'ingratitude des hommes que celles des injures des saisons.

Cette alarme subite jetée dans l'électorat de Mayence et dans le cercle de Franconie, donna aux alliés une force auxiliaire qu'ils avaient jusques-là vainement sollicitée, et l'ardeur cette fois se répandant aussi rapidement que la terreur pendant les invasions précédentes, plus de 50,000 hommes s'ébranlèrent. On fut obligé d'en renvoyer un grand nombre : des corps de grenadiers et chasseurs furent formés; on leur attacha de l'artillerie et quelques escadrons de hussards de Szekler. Le baron d'*Albini* déclara au commandant de Mayence, que, s'il se permettait de faire fusiller des gardes nationaux allemands, il userait de représailles envers les gardes nationaux français, que le sort de la guerre

ferait tomber entre ses mains. Cette nouvelle armée traversa Francfort, occupa les bords du Mein, s'avança sur la Bergstrasse, et donna des inquiétudes à Mayence.

La neutralité des terres du Landgrave fut respectée; il s'y montra fidèle, et augmenta, pour la maintenir, la garnison de Darmstadt. C'est un exemple remarquable de la politique bisarre des tems modernes, que de voir au milieu d'un peuple, qui court aux armes, une propriété enclavée dont les habitans ne prenaient aucune part au mouvement qui entraîne toute la nation, et qui est défendue des feux et des ravages de la guerre qui l'environnent par des conventions, par une complication d'intérêt, qui sembleraient devoir lui être étrangers; que ces engagemens mutuels, qui du moins pour un tems, défendent les hommes de leurs propres fureurs. Que ce respect pour la foi publique soit ou non les effets de la crainte et de l'ambition, il faut souhaiter, que ces derniers liens de la société générale ne soient pas rompus, et que cette garantie toute morale du faible contre le fort ne périsse pas dans ce grand naufrage.

Pendant cette incursion, qui fut comme une espèce de grand fourrage, les Français ne se bornèrent point à des menaces envers les habitans qui avaient pris les armes; plusieurs villages furent très-maltraités; Sinzheim fut réduit en cendres.

Le général *Müller*, après avoir rassemblé ses colonnes à Schwetzingen, du 2 au 3 septembre, était fort d'environ 18,000 hommes; il investit Philipsbourg, fit remonter de Mayence un pont de bateaux, afin d'assurer ses communications et même sa retraite à la rive gauche; prit une position sur le Necker, du côté de Bruchsal, et commença, dans la nuit du 6 au 7 septembre, à bombarder vivement la ville de Philipsbourg. Le rheingrave de *Salm*, le même qui avait si fermement répondu à la sommation du général *Bernadotte*, au commencement de la campagne, commandait dans cette place; la garnison, composée de troupes des cercles, avait été depuis peu renforcée par un détachement de troupes autrichiennes.

L'Archiduc avait déja remis au général *Hotze* le commandement de l'armée alliée

en Suisse, et fait relever par les Russes la plus grande partie des divisions autrichiennes dans la position retranchée de Zurich. *Massena*, profitant de ces contre-marches et des changemens fréquens sur la ligne des lacs de Zurich et de Wallenstadt, faisait serrer de plus près la gauche des alliés; il avait fait attaquer de nouveau à Wallishoffen la légion suisse commandée par M. de *Roverea*, et ce combat d'avant-postes, où les Cosaques combattirent pour la première fois, n'eut aucun résultat important. Les généraux *Soult* et *Molitor* attaquèrent plus vivement, le 30 août, les positions de Utznach et de Glarus, et parvinrent à s'établir avantageusement.

Malgré ces démonstrations contre les derrières de son armée, l'Archiduc ne changea rien à la position de Zurich; il continua son mouvement par le flanc droit, et repassa le Rhin avec un gros corps de troupes autrichiennnes, dont une partie marcha du côté du Brisgau; il établit, le 4 septembre, son quartier à Donaueschingen, d'où le général *Sztarray* était parti pour marcher au secours de Philipsbourg.

Le motif de ce mouvement de l'Archiduc, et des nouveaux arrangemens qui s'ensuivirent dans les armées alliées de Suisse et d'Italie, ne fut pas seulement de couvrir la Souabe menacée, et de contenir les Français sur la rive gauche du Rhin ; une répartition différente des corps d'armée, la contre-marche du général *Kray*, qui, déja parvenu à Milan, reçut ordre de rétrograder avec son corps ; la réunion de toute l'armée auxiliaire russe, à la solde de l'Angleterre, en Suisse ; la marche du corps du prince de *Condé* dirigée sur Schaffhouse ; la formation de l'armée impériale et de l'Empire, sous les ordres de l'Archiduc, en Souabe, au nombre de 60,000 hommes : tels furent les premiers indices d'un nouveau plan d'opérations. La défense active et soutenue des Français, malgré les revers constans, et les pertes immenses qu'ils avaient faites en hommes et en munitions de tout genre, semblaient avoir fait évanouir des projets, que les pertes, non moins considérables des armées alliées, rendaient inexécutables pour ce moment.

Nous terminerons ici le récit de cette

attaque générale, de cette suite d'actions, dans lesquelles combattirent à-la-fois, avec un égal acharnement, environ 300,000 hommes, depuis le golfe de Gênes, en suivant toute la chaîne des Appenins et des Alpes jusques sur le Bas-Rhin, sans que de ce choc terrible, par lequel les forces des deux partis, tous deux vainqueurs, tous deux vaincus, furent presque par-tout également épuisées, il résultât pour le gouvernement français, ou pour la coalition des puissances, aucun avantage décisif, sans même que leur position respective en fût changée.

Frappé sans doute de cet état de choses réellement favorable à la République, ne pouvant espérer de reprendre, avant l'arrière-saison qui s'avançait, ses anciennes positions dans les Hautes-Alpes, ne pouvant recouvrer les avantages qu'il avait perdus en sacrifiant au salut de l'armée d'Italie, et à la gloire du général *Souwarow*, la partie de son armée qui était destinée à percer dans la vallée de l'Aar, n'ayant plus assez de forces pour rejeter *Massena* sur sur sa gauche, et le forcer

à quitter sa position inexpugnable, pour couvrir la plus faible partie des frontières de France, l'Archiduc dut changer, ou plutôt étendre son plan : il considéra la Suisse entière comme un seul point, où le gouvernement français avait porté la plus grande partie de ses forces; il se disposa à agir sur les flancs, et principalement sur le flanc gauche de cette vaste et formidable position; il projeta de faire tourner du côté de l'Italie, et de tourner lui-même du côté de l'Alsace, cette masse de montagnes, ce théâtre ensanglanté, épuisé, dépeuplé, où sa nombreuse cavalerie ne pouvait ni subsister, ni agir.

Qu'il nous suffise d'avoir indiqué les motifs de la nouvelle composition et des marches des trois armées impériales du Rhin, de la Suisse et de l'Italie. Lorsque nous reprendrons cette partie de l'histoire de la campagne actuelle, nous ne manquerons pas de rappeler l'attention sur ces premiers développemens du nouveau plan des alliés sur les frontières orientales de la France.

Mais, dans ce moment, les opérations

maritimes, l'attaque de la Hollande par l'armée de débarquement Anglo-Russe, aux ordres du duc d'*Yorck*, appellent les regards et l'intérêt de nos lecteurs.

Note I.

Sur les retraites. Détails sur celle du général Macdonald.

Tous les militaires conviennent assez généralement de la difficulté des retraites, et reconnaissent que c'est dans la mauvaise fortune des armes qu'est la plus forte épreuve du caractère et des talens du général ; mais il est rare qu'on ajoute à ce tribut d'éloges et d'admiration l'intérêt qui fait rechercher les détails d'une telle opération. Les instructions qu'on y pourrait puiser, sont toujours trop négligées ; on veut connaître les moindres circonstances des opérations défensives qui ont été couronnées du succès ; on suit, avec la foule, le char du vainqueur ; on s'attache plus aux travaux et à la fortune d'*Annibal*, à son génie audacieux, qu'aux manœuvres lentes et profondément habiles du dictateur *Fabius*. Dans tous les tems, les poètes, les orateurs, et les historiens célébrèrent de préférence les succès, dont l'éclat pouvait rejaillir sur leurs ouvrages, et prirent soin de les fixer dans la mémoire des hommes. Il n'y a presque point de victoire dans les guerres anciennes ou modernes, dont les détails n'aient été si bien conservés, qu'ils n'aient pu servir de texte à des commentaires, à des discussions polémiques ; mais

si l'on excepte l'immortel monument que nous a laissé *Xénophon* de sa retraite à la tête de 10,000 Grecs, par l'Arménie et la Paphlagonie, après la défaite et la mort de Cyrus à la bataille de Cunaxa, il ne reste aucun autre fragment d'histoire uniquement consacré à rappeler le souvenir de ce genre d'opération de guerre. Nous n'avons, dans l'histoire moderne aucune copie de ce beau modèle, et cependant il y a eu, même de nos jours, des retraites célèbres, dont les détails mériteraient d'être mieux connus; il n'est point de leçon plus utile que l'examen et la discussion impartiale des retraites, soit heureuses, soit malheureuses. On lirait, par exemple, avec autant de fruit que d'intérêt, une histoire raisonnée de la retraite de Prague, depuis l'époque où la défection du roi de Prusse (prix de la cession de la Silésie) fit accabler et entourer, par des forces plus que triples, l'armée française dans le camp retranché de Prague, au mois de juin 1742, jusqu'au 2 janvier de l'année suivante. Cette dernière date fut celle de la réunion, à Egra, de l'arrière-garde de M. de *Chevert* à l'armée, que les deux maréchaux de *Belle-Isle* et de *Broglie* y avaient conduite de Prague, par les marches les plus pénibles et les manœuvres les plus savantes.

Si l'on voulait rapprocher de cet exemple celui d'un illustre revers, il faudrait rappeler et mettre en opposition l'évènement, qui, presque sur le même théâtre, fut si funeste au plus grand ca-

pitaine de notre siècle, *Frédéric II*, savoir, la retraite du prince de *Prusse*, frère du roi, après la perte de la bataille de Kollin, et la levée du siège de Prague. Répétons encore, que la tradition des malheurs, la plus profitable de toutes, se perd trop facilement. L'auteur de l'Essai sur la vie et le règne de *Frédéric II*, dit, que les particularités de cette désastreuse retraite des Prussiens, en 1757, sont peu connues, quoique quelques écrivains n'aient pas manqué de relever les fautes que fit le roi après la bataille. On assure qu'on n'osait même pas en parler de son vivant, tant il avait été sensible à cet échec. Il ne le pardonna jamais à son frère, qui, accablé de cette disgrace, mourut de chagrin l'année suivante. S'il est vrai que les batailles perdues mûrissent l'expérience des généraux, et que les plus habiles se soient, de leur aveu, comme *Turenne*, ainsi perfectionnés, ceux qui prétendent à les égaler, doivent étudier leurs fautes pour en tirer le même fruit.

La guerre présente devait, plus qu'aucue des précédentes, offrir de telles leçons, parce que l'issue différente des attaques générales des Français, combinées et exécutées à la même époque, sur les divers théâtres, devait produire des évènemens plus considérables et plus extraordinaires, des succès inespérés et des revers inattendus. On a vu, en effet, des armées tantôt envahir rapidement des contrées, où il n'était pas vraisemblable qu'elles tentassent de pénétrer; et tantôt perdre,

tout-à-coup, leurs appuis et la force qu'elles tiraient de la position générale, et se trouver isolées à de grandes distances.

Quoique les armées de la première coalition, à cause du système différent qui, longtems, y a prévalu, à cause du genre de leurs opérations offensives, de la lenteur et de la régularité de leurs mouvemens, ne se soient pas trouvées dans des situations aussi extrêmes, leurs mouvemens rétrogrades en-deçà et au-delà du Rhin, dans les campagnes de 1792 et 1794, donneraient lieu à des observations très-instructives. On pourrait, après avoir présenté le tableau de ces deux campagnes, comparer les retraites de l'armée autrichienne, qui les terminèrent. La première, devant le général *Dumourier*, après sa victoire de Jemmappes; et la seconde, devant les généraux *Pichegru* et *Jourdan*, après la journée de Fleurus. L'une et l'autre furent la suite de batailles perdues dans un pays de plaine; mais il y eut cette différence, que dans la première retraite. la place de Maëstricht ayant été conservée, les Autrichiens eurent le tems de se renforcer derrière la Roër, et de saisir l'occasion favorable de rentrer dans la Belgique. Dans la seconde, au contraire, la séparation de l'armée anglaise et hollandaise d'avec l'armée impériale, l'abandon des places conquises, et la reddition de Maëstricht, déterminèrent, sans retour, l'évacuation des Pays-Bas, entraînèrent celle de tout le pays compris entre la Meuse

et le Rhin, et ouvrirent la Hollande aux Français.

Dans ces marches rétrogrades, les Impériaux ne cédèrent le terrain que pied-à-pied, en combattant et manœuvrant toujours, sans que les fautes capitales commises par quelques-uns de leurs généraux (fautes toujours connues et jugées par le soldat), sans que les mauvais succès, ni la rapidité des mouvemens, apportassent ni dégoût, ni désordre dans ces excellentes troupes.

Voilà, sans doute, des traits qui ne doivent point échapper aux écrivains militaires de notre siècle; mais la retraite du général *Moreau*, en 1796, des frontières de la Bavière et des états de la maison d'Autriche sur le Rhin, et celle que vient d'exécuter le général *Macdonald*, de Naples à Gênes, offrent un objet d'étude digne des officiers qui cultivent leur art, et qui, par leurs méditations autant que par leur expérience de la guerre, travaillent à en étendre et fixer la théorie.

Il a paru à Bâle, en 1798, une relation de la retraite du général *Moreau*, accompagnée d'une carte typométrique, etc. publiée par *Chrétien de Mechel*. L'éditeur ayant annoncé, dans ses observations préliminaires, que le général *Moreau*, *lui-même, et le général Regnier, chef de son état-major, ont bien voulu fournir des additions et des corrections, et que ce dernier a attentivement examiné et scrupuleusement corrigé la carte*, ce fragment devient par-là très-précieux. C'est un journal exact, dans lequel on peut suivre tous les mou-

vemens des différens corps de troupes, juger les desseins des généraux autrichiens, et les manœuvres habiles du général *Moreau*, dont les forces, seulement de 45,000 hommes, avaient à soutenir l'effort d'une armée beaucoup plus nombreuse, et devaient encore se faire jour à travers les défilés de la Forêt noire, déja occupée par les Impériaux.

Il serait à desirer que d'après cette fidelle relation, recueillant les détails nécessairement tronqués et s'attachant à faire ressortir les positions et les actions principales, on écrivît cette partie de la campagne de 1796, avec un commentaire, et qu'on l'enrichît de cartes topographiques plus satisfaisantes, et relatives à la carte générale, sur laquelle sont exprimées seulement les directions des colonnes, et l'indication des positions de ralliement. — C'est un sujet digne du burin de l'histoire.

Si le sort des armes a été moins favorable à *Macdonald* qu'à *Moreau*, le succès de sa retraite n'a pas dû, pour cela, paraître plus équivoque, puisqu'il a, comme *Moreau*, ramené son armée dans les lignes de défense générale. Il a vaincu d'aussi grandes difficultés, et l'on trouverait, peut-être, la situation de l'armée de *Macdonald*, en Toscane, plus périlleuse que celle de *Moreau* en Souabe, par la nécessité où il se trouvait de prolonger la côte d'Italie, en prêtant le flanc à un ennemi supérieur, si l'on ne se souvenait que *Moreau*, qui aurait pu s'ouvrir une issue par la Suisse,

n'était pas moins contenu par le respect pour l'alliance et la neutralité du territoire des Cantons Helvétiques, que si la rive droite du Rhin, de Constance à Bâle, eût été le rivage de la Méditerranée.

Nous n'avons encore aucune relation exacte de la retraite du général *Macdonald*; les comptes qu'il a rendus au Directoire n'ont point été publiés, et une notice faite par un témoin oculaire, et qui n'a pas quitté l'armée de *Macdonald* jusqu'à son entrée sur le territoire Génois, nous est parvenue trop tard, et ne nous eût même pas suffi pour faire suivre à nos lecteurs cette opération, avec tout le détail et l'intérêt qu'elle mérite; mais nous avons pensé qu'il leur serait agréable de trouver ici ce résumé, de la vérité duquel nous sommes assurés, et auquel nous ne nous sommes pas permis de changer un seul mot.

Note II.

Pour servir à l'histoire de la campagne d'Italie de 1799. Armée de Naples.

Du mois de nivose (janvier) au mois de messidor (août).

« L'armée commandée par le général *Championet* était à Rome et dans les environs, lorsque le général *Mack*, avec une armée de 80,000 hommes, marchait sur cette ville. Le général français, qui n'avait que 10,000 hommes, pensa qu'il était convenable d'évacuer cette place, et de se retirer sur les hauteurs de Viterbe, Terny et Otricoli, en laissant garnison au fort St.-Ange. Les Napolitains prirent Rome, et poursuivirent les Français. La première rencontre fut à Otricoli; une bataille décida de leur sort; ils furent battus et mis en fuite. Le général *Kellermann* se distingua en détruisant une colonne de 6,000 hommes avec 800 seulement. L'armée napolitaine en déroute reprit la route de Naples; le général *Mack* s'enferma dans Capoue, avec 3,000 hommes. On fit le siège de cette place, et après les premières attaques, le général *Mack* proposa de capituler, à condition qu'il serait mis sous la sauve-garde du général

français, et reconduit en Autriche; ce qui lui fut accordé. — La petite armée française avait été organisée en trois divisions : deux avaient poursuivi le général *Mack* par les Marais-Pontains, San-Germano, etc. ; la troisième, commandée par le général *Duhesme*, avait dirigé sa marche par Aquila, Pescara, petites places fortes de l'Abruzzo; cette division fut encore chargée de prendre Naples après le traité de Capoue.

» Naples était alors dans l'anarchie, et livrée au pouvoir des Lazzaronis. Le roi l'avait quittée depuis huit jours; il avait pris avec lui les vaisseaux jugés bons, et fait brûler le reste de la marine. — Un parti de patriotes, *Moliterni* et *Rocca-Romana* à leur tête, parvint à s'emparer du fort St.-Elme, et le livrèrent aux Français; ceux-ci battent les Lazzaronis devant Naples, entrent dans la ville, mettent le feu à un assez grand nombre de maisons, et se rendent maîtres de la ville en prenant les trois forts qui s'y trouvent.

» La presque totalité des habitans regarda les Français, dans ces momens affreux, comme leurs sauveurs: on travailla à la formation d'un gouvernement républicain. Aucune des provinces ne voulant se soumettre aux lois nouvelles, notamment celle de la Pouille, le général *Duhesme* y fut envoyé avec 5,000 hommes; plusieurs villes furent prises et saccagées.

» Pendant les marches de Rome à Naples, le général *Championet* avait donné sa démission à

cause de ses griefs contre *Faypoult*, commissaire du gouvernement; le général *Championet* reçut sa destitution et l'ordre de se rendre dans les prisons de Turin. *Macdonald* le remplaça au commandement de l'armée, et le commissaire *Faypoult* fut réintégré dans les fonctions que *Championet* lui avait ôtées.

» Le général *Macdonald* rappela *Duhesme* de la Pouille. Il voulut soumettre la Calabre; il y envoya le général *Olivier* avec 4,000 hommes; celui-ci ne put s'y introduire et fut contraint de s'arrêter à Salerne. Plus tard, il fut envoyé dans la Pouille, et y resta jusqu'au moment de l'évacuation.

» Des généraux, amis de *Championet*, tels que *Duhesme*, *Dufresne*, *Rey* et *Bonami*, chef d'état-major, quittèrent l'armée. Tout resta dans cette position jusqu'à la défaite de l'armée d'Italie. Lorsque *Macdonald* en reçut la nouvelle, il ordonna la formation d'un camp à Caserta et Madaloni, et dans la place de Naples, la formation d'une garde nationale nombreuse: le fort St.-Elme, Capoue et Gaëta furent approvisionnés en cas de siège; le gouvernement était organisé, et les Napolitains très-disposés à se défendre. — Plusieurs vaisseaux anglais défendaient l'entrée et la sortie de sa rade.

» *Schérer* donna l'ordre de venir le joindre; on différa de l'exécuter. Après quelques jours, la division de la Pouille et celle qui était sur les fron-

tières de la Calabre furent rappelées, et nous quittâmes le camp de Caserta, le 20 floréal, pour marcher par Rome sur Florence; une forte garnison fut laissée au fort St.-Elme, à Capoue et à Gaëta; Capoue reçut 2,000 malades dans ses hôpitaux.

» La première division, commandée par le général *Olivier*, passant par San-Germano et Isola, trouva les pays en révolte; elle prit les deux villages de vive force. Les hommes furent tués; un seul vieillard fut épargné.

» Les patriotes de Naples nous avaient vu partir avec peine; ceux de Rome n'en éprouvèrent pas moins: on laissa garnison dans cette dernière place, qui devait, au cas d'attaque, se retirer au fort St.-Ange.

» On prit dans le pays Romain toutes les troupes qui s'y trouvaient; on usa de même d'une grande partie de celles qui étaient dans la Toscane; et l'armée, *sans faire aucun séjour,* sut prendre position en avant de Pistoia, à Pontremoli et à Sarzana. La division du général *Montrichard*, qui faisait partie de l'armée d'Italie, gardait les débouchés de Bologne; le quartier-général de l'armée était Lucques, à 24 lieues de Florence.

» On resta plusieurs jours dans ces positions, et on en partit le 20 messidor, pour entrer dans les plaines de la Lombardie, par Bologne, Modène et Parme. La division du général *Victor*, de l'armée d'Italie, et celle du général *Montrichard*, furent réunies à l'armée de *Macdonald*.

» Le passage des Appenins opéré, la première attaque se dirigea sur Modène; il y avait environ 6,000 hommes, dont 1,500 émigrés. Le général *Montrichard* avait ordre d'y arriver au même instant que le général *Olivier*, débouchant par St.-Paulo, afin d'attaquer sur deux points; sa marche fut trop lente, et l'ennemi eut le tems de faire sa retraite; on ne prit que 1,800 hommes. Le jour de cette affaire, le général en chef fut blessé par le chef d'un détachement de partisans qui harcelait nos colonnes. Reggio et Parme n'offrirent aucune résistance; nous arrivâmes donc à Plaisance, et l'armée prit ses positions derrière la Trebia, sa droite appuyant au Pô.

» Elle était forte alors de 35,000 hommes.

» Le général *Souwarow* occupait l'autre rive; il avait abandonné Plaisance en laissant garnison au fort. Sa force était alors inférieure à la nôtre; mais il reçut très-promptement des secours considérables.

» Le 30 prairial, après deux jours de repos, le général en chef poussa des troupes en reconnaissance; elles étaient commandées par le général *Rusca*, qui se jeta dans un gros d'Autrichiens, qui le maltraitèrent horriblement. Cet échec engagea la bataille pour le lendemain; les ordres furent donnés; les Français devaient attaquer à midi. A cette heure toute la colonne était prête à attaquer; on envoya quelques tirailleurs à l'ennemi, qui y répondit par des coups de canon. La colonne entra

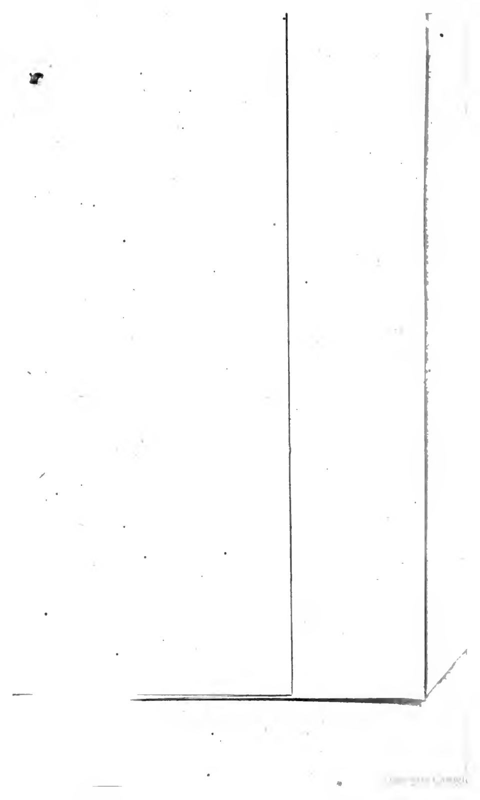
dans le grand lit de la Trebia, large d'environ un mille, passa la rivière qui se trouve au milieu; et malgré la mitraille et les obus, elle arriva sur l'autre rive, mit les pièces de canon hors d'état de tirer, et les prit presque en totalité. La cinquième demi-brigade seule retarda sa marche : elle se trouva chargée par un régiment de cavalerie autrichien ; le premier peloton fut repoussé, les autres prirent la fuite dans le plus grand désordre. Ce corps, fort de 3,000 hommes, était au centre ; les colonnes de droite et de gauche n'étant plus appuyées et se trouvant prises par derrière par la cavalerie, furent forcées de faire leur retraite, et de supporter encore le feu de la mousqueterie et du canon. La perte, de part et d'autre, fut considérable, surtout celle des Russes ; quant à celle des Français, elle fut évaluée à 8,000 hommes ; le général *Cambrai* fut tué, le général *Olivier* eut la jambe coupée, le général *Salm*, commandant l'avant-garde, blessé et mis hors de combat, ainsi que le général *Rusca* ; beaucoup de chefs de corps furent tués ou blessés. Cependant les mêmes positions furent conservées ; l'ennemi ne tenta pas même le passage pour nous forcer de le quitter.

» La retraite fut ordonnée pendant la nuit.

» Le général *Victor* rentra à Sarzana, en traversant les montagnes ; le polonais *Dombrowsky*, commandant une division, rentra à Pontremoli ; la division *Montrichard*, à Florence, par la route

de Bologne; le reste passa Parme, Modène, et rentra dans les montagnes par San-Paulo. On fit de grandes pertes dans la retraite; plusieurs corps perdirent leurs drapeaux, notamment la dix-septième demi-brigade, dans laquelle était l'ancien régiment d'Auvergne : l'ennemi fit les plus grands efforts pour nous fermer l'entrée des montagnes; il ne put y parvenir: les anciennes positions furent reprises, et on les quitta pour se joindre, par la corniche, à l'armée d'Italie. »





PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

AOUT ET SEPTEMBRE.

De toutes les entreprises qu'on pouvait combiner contre la République, aucune ne devait tenter davantage le cabinet de Saint-James que le rétablissement du stathoudérat : c'était priver le gouvernement français des dernières ressources qu'il pouvait encore arracher à cette mine épuisée, et le forcer, au contraire, à y employer une partie des forces destinées à compléter l'armée du Rhin. Le succès de cette grande diversion assurait aux alliés les moyens de rouvrir la campagne dans les Pays-Bas avec une armée anglaise, russe et stathoudérienne, et de fomenter le mécontentement des Belges. C'était, pour l'Angleterre, avoir atteint l'objet principal de la guerre, que

d'avoir relevé, par ses armes, le parti de la maison d'*Orange :* elle devenait, par la possession de la métropole, de toutes les colonies et de la marine hollandaise, absolument maîtresse des conditions de la paix; elle allait fermer l'Escaut, et relever, à tout prix, la digue politique entre la France et la Hollande, seule garantie de la durée de son influence sur le continent.

Soit que le ministère britannique n'eût voulu porter ce coup décisif qu'au moment où il pouvait supposer que de grands revers auraient obligé les Français à retirer le reste de leur armée d'Hollande pour défendre leur propre frontière; soit que le projet de cette expédition tardive n'ait réellement été conçu qu'au moment où la flotte de Brest passa dans la Méditerranée, ce ne fut que vers le milieu du mois de messidor que commencèrent les apprêts de cette expédition à Southampton et à Yarmouth. La situation de la malheureuse Irlande, où le calme de l'abattement succédait aux plus affreux orages dont elle ait été jamais agitée, permit d'en retirer la plus grande partie des troupes anglaises,

et il n'était pas vraisemblable que les Français pussent, avant la fin de la campagne, menacer encore une fois l'Irlande, et hasarder le reste de leurs forces navales pour y jeter un corps de troupes assez considérable pour relever le parti des Irlandais unis. Ce fut donc avec une entière sécurité que le gouvernement combina avec la Russie une grande expédition continentale. On ne parla d'abord que d'une expédition secrète, qui devait être commandée par Sir *Ralph Abercrombie.* Ce général rassembla à Southampton, vers le 27 messidor, un corps de douze bataillons, auxquels devaient se joindre quelques troupes de cavalerie. Mais bientôt on augmenta ces apprêts; on les poussa avec la plus grande activité, et le ministère ne craignit point, même avant d'avoir rasssemblé tous ses moyens, de dissiper, en publiant que l'expédition secrète était dirigée contre la Hollande, les bruits et les conjectures qui, tenant les Français incertains sur le point menacé, répandaient l'alarme depuis le Texel jusques à Brest. Comme ce n'était pas seulement une opération militaire, et qu'on ne

doutait point que la seule présence d'une flotte et d'une armée ne déterminassent les partisans secrets de la maison d'*Orange*, et n'entraînassent la majorité effrayée à recevoir les alliés comme des libérateurs, on se persuada facilement que la connaissance certaine du but de l'expédition, l'éclat et l'immensité des apprêts, ne manqueraient pas d'accroître la confiance et l'audace du parti anglais, et porteraient, au contraire, le trouble et le découragement dans les conseils des républicains. (Voyez la note.)

Le rassemblement ou les cantonnemens d'une armée de 20 à 25,000 hommes, partagée en deux divisions, le choix des ports et des rades où se préparait l'embarquement principal aux bouches de la Tamise, le duc d'*York* désigné pour général en chef, l'annonce d'un embarquement de 20,000 Russes sur la Baltique, les déclarations en faveur du Stathouder, les démarches et l'arrivée du jeune prince héréditaire à Lingen, tels furent les signes certains, les gages des intentions du gouvernement anglais.

Mais s'il avait dédaigné le mystère et tiré avantage de la publicité de l'objet principal de l'expédition et de la masse des forces qui devaient y être employées, il cacha, avec plus de soin, le secret de la direction des attaques. La seule station des bâtimens destinés à transporter les troupes menaçait la Zéelande, les bouches de la Meuse et de l'Escaut, et d'un autre côté l'éloignement de Russes, leur longue navigation, l'importance d'une diversion sur un point diamétralement opposé, et vers les provinces de l'Est, qui passaient pour être le mieux disposées en faveur du Stathouder, donnaient à croire que les Russes, entrant par le Weser et l'Ems, attaqueraient l'Ost-Frise et la province de Groningue. Les magasins que l'on avait commencé à former à Brêmen, le rassemblement des anciens officiers au service d'Hollande à Lingen, devaient accréditer cette opinion. Ainsi, jusqu'au moment du départ, l'attention du gouvernement batave était nécessairement partagée et distraite du point que leurs ennemis voulaient d'abord atteindre. Ce point était l'entrée du Texel

et le mouillage de la flotte; restes encore précieux de la marine hollandaise, dont la révolte et la désertion étaient préparées et sûres, si l'on parvenait à forcer le passage; à l'isoler des batteries de terre, et à la réduire à ses propres moyens. Tel fut le plan du gouvernement anglais. L'on ne doit pas perdre de vue que la prise ou la destruction de cette flotte était, pour l'Angleterre, un objet important, et nous aurons plus d'une occasion d'en faire sentir les conséquences.

Quoique le moment de l'exécution ait paru trop différé, on en jugera tout autrement, si l'on réfléchit à la nature des préparatifs qu'exige une telle entreprise, et au peu de tems employé à les disposer. Ceux qui ont eux-mêmes exécuté ou suivi ces dispositifs d'embarquement d'une armée, de son artillerie, de ses hôpitaux, de ses bagages, de ses munitions de guerre et de bouche, peuvent seuls s'étonner de la promptitude de ces préparatifs d'embarquement, dans le pays même où les moyens maritimes abondent, où nul homme n'est étranger à l'élément dont on brave l'ob-

stacle et les fureurs, et sur lequel on jette ainsi aujourd'hui pour des armées entières, et d'un hémisphère à l'autre, un pont plus sûr que celui de *Xerxès* sur l'Hellespont.

Rien de mieux calculé que la distribution que l'on fit, en Angleterre, des divers moyens dont on avait à disposer. Les bâtimens de moindre proportion, ceux que leur construction rendait plus commodes pour la célérité de l'embarquement et du débarquement des troupes de différentes armes, et pour l'arrimage de leur artillerie et de leurs effets, furent destinés sur-tout à la première division aux ordres du général *Abercrombie*; tandis que les plus gros bâtimens, quelques vaisseaux de ligne ou armés en flûte, des frégates et des vaisseaux de la compagnie des Indes furent envoyés à Réval, dans la Baltique, pour y prendre le corps d'armée russe. Nous ne rappellerons ici ni l'inutile nomenclature de cette escadre, dont la première partie fit voile d'Yarmouth pour la Baltique le 26 messidor, ni les époques des passages du Sund par ces convois, qui, soit en allant chercher les troupes, soit à leur retour, mouillèrent

successivement à la rade d'Helsingœr pour y attendre les vents favorables. L'embarquement des troupes russes fut dirigé par un officier anglais, le colonel *Popham*, et sans doute avec beaucoup d'ordre et de célérité, puisqu'en rapprochant les dates du départ des vaisseaux, de celle de leur mouillage à la rade d'Helsingœr, on trouve à peine le tems nécessaire pour leur trajet.

Malgré cette activité et cette profusion de moyens, il n'était guère possible, si l'on voulait opérer avant le 15 du mois de fructidor, que les Russes pussent être rendus à leur destination; et cette combinaison, comme la plupart de celles auxquelles doivent concourir des forces navales qui partent de points différens et presque opposés, avait l'inconvénient d'exiger presque en même tems des vents contraires aux Anglais, s'ils étaient favorables aux Russes, et réciproquement contraires aux Russes, s'ils se trouvaient favorables aux Anglais. Quelque peu probable que fût cette faveur alternative des vents, et en dépit de l'expérience de tant d'expéditions maritimes échouées par une semblable imprévoyance,

les Anglais n'attendirent pas, pour commencer leur opération, que les Russes fussent sortis de la Baltique, et se trouvassent à portée de les soutenir.

La première division aux ordres du général *Abercrombie*, dans laquelle se trouvait une grande partie des gardes anglaises, et qui formait en tout une avant-garde d'environ 12,000 hommes, était prête à mettre à la voile, sous l'escorte de l'escadre de l'amiral *Mitchell*, lorsqu'on apprit l'arrivée, à Brest, de la flotte combinée française et espagnole, sous les ordres des amiraux *Bruix* et *Massaredo*, qui se présenta le 23 thermidor à l'entrée de la rade, et y mouilla les jours suivans.

Depuis que cette flotte avait passé le détroit de Gibraltar, depuis qu'on savait en Angleterre que le lord *Keith*, mal informé des mouvemens des Espagnols et trompé par les faux apprêts d'une expédition contre *Minorque*, se trouvait hors de mesure pour atteindre la flotte combinée dans l'Océan, on avait conçu de nouvelles inquiétudes pour l'Irlande. On n'avait aucun avis certain du nombre des troupes françaises ou

espagnoles, qui pouvaient se trouver à bord de cette flotte; et quoiqu'il restât encore, soit en croisière, soit dans les ports d'Angleterre, des forces supérieures à cette masse de 44 vaisseaux, la dispersion de ces forces, le blocus du Texel, les escortes destinées à l'expédition, donnaient aux amiraux *Bruix* et *Massaredo* le tems nécessaire pour jeter un corps de troupes en Irlande, si tel était leur dessein, et si leurs gouvernemens avaient osé compromettre tout ce qu'il leur restait de forces navales, aux hasards d'une telle entreprise et au sort d'une bataille inévitable, soit dans les parages de l'Irlande, soit à leur retour.

Cette incertitude qui, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, fit suspendre toutes les opérations, et paralysa la navigation commerciale, ne dura que peu de jours : l'amiral *Keith*, qui suivait la flotte combinée, apprit àl a hauteur du cap Finistère, qu'elle avait porté au nord-est, et se mettant dans ses eaux, il la fit chasser par son avant-garde, aux ordres de sir *Edward Pellew*, qui parut devant Brest quelques heures après l'entrée de la flotte.

Dès-lors la situation des affaires fut déterminée. Rassuré sur le sort de l'Irlande, ayant d'ailleurs, depuis l'arrivée de la flotte de la Méditerranée, des forces navales disponibles, plus que suffisantes pour faire observer et suivre tous les mouvemens de la flotte combinée de Brest, le ministère pressa le départ de l'avant-garde du général *Abercrombie*. Le 26 thermidor, l'amiral *Mitchell* appareilla de la rade des Dunes, avec environ 130 bâtimens de transport, rangea les côtes de France, et se trouva le 27 à 20 milles de Nord Foreland.

La seconde division, à la tête de laquelle devait partir le duc d'*Yorck*, qui fut nommé généralissime, se rapprocha de Margate et des autres points d'embarquement; mais elle ne devait mettre à la voile que lorsqu'on aurait reçu l'avis que celle du général *Abercrombie* était arrivée à sa destination.

Ces deux divisions de troupes anglaises, si l'on en juge par des rapports que l'on peut considérer comme officiels, étaient ensemble composées de 30 bataillons d'in-

fanterie, chacun de 600 hommes, de différens corps de cavalerie, qu'on portait à 5,000 hommes, et d'une belle artillerie, servie par environ 4,000 hommes, ce qui ferait en tout 27,000 anglais; et si le corps d'armée russe était en effet de 19 à 20,000 hommes, on voit que l'armée du duc d'*Yorck*, une fois rassemblée sur le continent, devait être, ainsi qu'on l'avait annoncé, forte au moins de 45,000 hommes. On s'accordait à dire que les troupes anglaises étaient sous tous les rapports en fort bon état, et qu'on devait à la vigilance du duc d'*Yorck* d'avoir, depuis que la direction des forces de terre lui avait été confiée, réformé beaucoup d'abus, et établi un meilleur ordre de service.

Nos lecteurs ne manqueront pas, sans doute, d'observer, qu'après le départ du général *Abercrombie*, quel que fût le point des côtes de Hollande où elle aborderait, les trois corps, qui devaient former l'armée du duc d'*Yorck*, se trouvaient séparés, et qu'il était presque invraisemblable que les vents favorisassent, à la fois, et le débarquement et les communications de la mer,

et comme nous l'avons déja dit, la navigation des Anglais et des Russes, sur des airs des vents diamétralement opposés.

Quelle était cependant, à cette époque, la situation de la Hollande, si positivement et si prochainement menacée? Sa flotte, sous les ordres de l'amiral *Story* (consistant en 9 vaisseaux de ligne et quelques frégates), était mouillée dans le canal intérieur du Texel, en arrière de l'île de ce nom, et du fort, ou plutôt de la pointe du Helder, extrémité nord de la province d'Hollande. Quant à ses forces régulières de terre si difficilement rétablies, on les estimait à environ 20,000 hommes : ce n'était que depuis peu de tems que le gouvernement français avait cru devoir exciter les Bataves à former une armée, et à organiser une garde nationale. Ce premier acte d'indépendance était devenu nécessaire : le corps de 24,000 hommes de troupes françaises, qui, au terme de la capitulation, devait être entretenu par la République batave, occuper ses places et défendre son territoire, était loin d'être complet. Déja les Hollandais s'étaient plaints de ce qu'après

avoir longtems payé, comme un tribut, soit en argent, soit en nature, l'entretien de cette armée auxiliaire, il n'y avait pas en Hollande la moitié de cette force au moment où elle était menacée d'une invasion. Le gouvernement français, pressé par les attaques des armées alliées, avait été forcé de porter sur le Rhin et en Suisse une grande partie des troupes qui étaient en Hollande, et surtout la cavalerie, qui s'y était rétablie et remontée : il ne restait guère plus de 8 à 10,000 Français sur le territoire hollandais. Le général *Brune*, qui les commandait, et que le Directoire de la République batave chargea, conformément au traité, de commander en chef les troupes des deux nations, et de faire toutes les dispositions de défense, pourvut d'abord à celle de la Zéelande, où il laissa une division de troupes françaises ; il chargea les généraux hollandais *Daendels* et de *Dumonceau*, l'un de la défense des côtes de la province d'Hollande, et l'autre de celle des provinces de l'Est. Il conserva une réserve prête à se porter sur le point menacé.

La situation des esprits à cette époque,

les vues et la conduite des trois partis qui divisaient la nation, méritent aussi d'être observées. Les anarchistes qui, depuis un an, s'efforçaient de ressaisir le pouvoir et de renverser le parti modéré, qui les comprimait avec sagesse et vigueur, cessèrent alors d'entraver les mesures prises par le Directoire, et servirent l'intérèt commun des partisans de la nouvelle constitution, ou plutôt celui des *Anti-Stat-houdériens*. Les amis de la maison d'*Orange*, qui voyaient leur cause appuyée par des forces étrangères si prépondérantes, attendaient, en silence, qu'un succès décisif eût détruit la confiance que montrait le gouvernement dans ses moyens de défense, eût précipité vers un changement éclatant et décidé, pour le rétablissement du Stathoudérat, cette masse inerte, cette foule d'hommes, qui, dans tous les pays, dans toutes les révolutions n'ont d'opinion, de règle de conduite, de mesure d'intérêt que l'instinct de leur propre conservation; ingénieux à couvrir des dehors de la sagesse leurs désertions alternatives, prompts et ardens à les justifier et à faire valoir leur dévouement au vainqueur.

Le gouvernement batave mit dans les apprêts plus de nerf et plus d'ordre qu'on ne l'avait supposé : il pressa les levées, rassembla des munitions de toute espèce, et ne négligea aucun moyen de défense.

La république française n'avait pu trouver de telles dispositions chez les peuples d'Italie et affermir ses conquêtes par une défense nationale ; il n'y eut jamais une plus grande épreuve de la différence des caractères et l'influence du climat. Les excès, les désordres de l'anarchie, qui ne purent jamais se répandre en Hollande, dévorèrent rapidement l'Italie. Entraînés par leurs passions, séduits par l'éclat d'une nouvelle puissance, un grand nombre d'Italiens se livrèrent d'abord à la révolution, et l'abandonnèrent ensuite avec la même légèreté. On fit d'ardens prosélytes, on trouva des orateurs, on leva des soldats ; mais ne pouvant changer le caractère national, on ne parvint pas à fixer, même pour quelques instans, un gouvernement capable de produire des ressources, et d'en diriger l'emploi ; au contraire, chez les Hollandais, quelle que soit la forme extérieure du gou-

vernement et la situation des partis, il existe un esprit public, un sentiment commun d'indépendance, dont les racines sont plus anciennes que les nouvelles révolutions.

L'amiral *Mitchell* fut mal servi par les vents; quelques vaisseaux, séparés du convoi par la tempête, ou destinés à jeter la première alarme sur les points les plus éloignés de celui qu'on avait en vue, parurent sur les côtes de Zéelande et sur celles de Groningue et de l'Ost-Frise; mais ce ne fut que le 2 fructidor que la flotte anglaise fut signalée, pour la première fois, sur les côtes septentrionales de la Nord-Hollande. Le lendemain, l'amiral *Duncan*, à la flotte duquel s'était jointe l'escadre de l'amiral *Mitchell*, envoya à l'amiral batave *Story* une sommation, ou plutôt une invitation de reconnaître le prince d'*Orange*, et de donner à son escadre, qui ne manquerait pas de le suivre, l'exemple d'arborer le pavillon *Orange*, et de passer dans la flotte anglaise; il ajoutait que déja 20,000 Anglais étaient débarqués au Helder. L'amiral *Story* répondit négativement; le gouvernement profita de cet incident, pour

soutenir le courage par une proclamation.

Le général *Abercrombie* somma aussi vainement le colonel *Guilquin*, commandant au poste du Helder.

Les vents furent contraires aux Anglais jusqu'au 9 fructidor, et ce jour même, la flotte qui était restée en vue, vint mouiller le long de la côte, depuis le pas du Texel jusqu'à Calantsoog; elle était composée de 15 vaisseaux de ligne, 45 à 50 frégates, bricks ou cutters, et environ 130 bâtimens de transport.

Le général *Abercrombie* fit débarquer le 10, à 4 heures du matin, sur des chaloupes amarées et sous la protection du feu rasant des vaisseaux et des frégates, tous ses bataillons de grenadiers et de chasseurs.

Le général *Daendels*, qui avait réuni sa division au grand Keeten, marcha vers les Dunes avec quelques bataillons de chasseurs. Le combat s'engagea au moment où l'avant-garde anglaise voulut s'emparer des Dunes, et se porter en avant. Le lieutenant-colonel *Luck* fut tué; le reste des troupes de la division de *Daendels*, la cinquième demi-brigade, un régiment de

cavalerie, et une partie de l'artillerie à cheval prirent successivement part au combat. L'avant-garde des Anglais, de plus en plus renforcée, gagna du terrain ; le bataillon batave de *Herbig* chargea à la baïonnette, et fut, à son tour, pris en flanc par les chasseurs anglais. Ce combat très-vif, et qui coûta environ 1,000 hommes aux Anglais, dura jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Les Hollandais combattaient, avec désavantage, dans le terrain inégal des Dunes, à cause du feu violent des vaisseaux, sous le tir desquels ils ne pouvaient empêcher que le débarquement ne s'achevât ; ils furent contraints d'abandonner le rivage aux Anglais, et le général *Daendels* se retira dans sa première position au Keeten. Se trouvant alors séparé du Helder, il envoya au colonel *Guilquin*, qui y commandait, l'ordre d'enclouer les pièces des batteries, et de se retirer sur-le-champ par la digue du Koegras, pour se rallier à sa droite. Cette manœuvre, en ouvrant le pas du Texel à la flotte anglaise, conservait du moins la garnison du Helder, très-précieuse pour la défense ultérieure du pays. Mais n'aurait-

elle pas dû sortir plutôt du Helder, en n'y laissant qu'une arrière-garde, agir sur le flanc gauche des Anglais au moment du débarquement, et, selon l'issue du combat, rentrer à son poste, ou se retirer avec le reste des troupes du général *Daendels* ?

Il est presqu'impossible d'empêcher un débarquement protégé par une escadre sur une plage découverte. Il n'y a qu'un moment à saisir, celui où les premières troupes s'établissent, et cherchent des appuis; il faut savoir attendre ce moment, et profiter du premier ébranlement, qu'on produit par une attaque vive et générale.

Les 11 et 12 fructidor, le général *Daendels* conserva sa position, la gauche à Petten, le centre au Zand, et la droite à Keeten; son quartier-général était à Schagerbroug. Il n'avait guère que 8,000 hommes, en y comprenant la garnison du Helder. Sa gauche, au-dessous de laquelle les Anglais, prolongeant la côte, pouvaient effectuer un débarquement, lui parut mal assurée, ce qui le détermina à faire un mouvement rétrograde. Il refusa son aile droite, qui se trouva, le 13 au matin, à

Avenhorn, son centre et le quartier-général à Schermerhorn, la gauche en arrière de Petten ; il se trouvait ainsi plus à portée de recevoir les renforts de troupes françaises et bataves, qui, de tous côtés se portèrent, à marches forcées, vers la Nord-Hollande, dès qu'il n'y eut plus aucune incertitude sur le point d'attaque.

Le général *Brune* arriva à Alkmaer le 16 fructidor; la division française prit poste à la gauche de la ligne.

Le général *Abercrombie*, maître de la langue de terre, ou presqu'île du Helder, acheva son débarquement, fit retrancher ses avant-postes vers sa droite, et occupa, à sa gauche, la pointe du Helder et les batteries appelées de l'Union et de la Révolution, qui avaient été évacuées par le colonel *Guilquin.*

Dès ce moment, le pas du Texel fut aussi occupée par les Anglais, et l'amiral *Story* obligé de quitter son mouillage, et de se retirer plus avant dans le Vlieter (le chenal vers le nord) pour s'y mettre hors d'atteinte. C'était le 11 fructidor ; et le 12, une grande partie du convoi et des frégates

anglaises ayant mouillé dans la rade du Texel, et les vents ayant fraîchi du nord, l'amiral *Story* résolut de profiter de la première marée pour reprendre la rade, et chasser ou détruire le convoi. Ce fut dans ce moment qu'éclata, à bord du vaisseau amiral le *Washington*, la révolte des équipages, que leur insubordination faisait déja pressentir, sous prétexte que l'amiral voulait se faire sauter. Dans la nuit, les matelots s'armèrent, s'emparèrent des écoutilles et de la Ste.-Barbe; les officiers firent de vains efforts pour les contenir, et les ramener à l'obéissance; la punition de quelques chefs de l'insurrection, les actes de vigueur, les prières, tout fut inutile, et tous les capitaines désespérèrent de pouvoir décider leurs équipages à combattre. Au milieu de ces désordres, le 13 au matin, la flotte anglaise entra dans la rade du Texel, et 11 vaisseaux, 6 frégates et 4 corvettes, sous les ordres de l'amiral *Mitchell*, pénétrèrent dans le Vlieter, avec le vent et la marée favorables. Une partie de cette escadre était formée des vaisseaux hollandais pris par l'amiral *Dancan* le 10

vendémiaire an VI. Dans cette extrémité, l'amiral *Story* essaya de gagner du tems ; il fit proposer, par deux officiers, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle il aurait le tems de consulter son gouvernement.

L'amiral *Mitchell*, qui montait la frégate l'Isis, et venait d'achever ses dispositions pour l'attaque, répondit à la proposition de l'amiral batave par une sommation catégorique, d'arborer sur-le-champ le pavillon *Orange*. L'amiral *Story* donna le signal de se préparer au combat ; mais ce signal devint celui d'une entière défection : les équipages déchargèrent les pièces, jetèrent à la mer les boulets et les gargousses ; les capitaines assemblés déclarèrent que la révolte de leurs équipages était au point qu'on n'en pouvait espérer aucune obéissance, et qu'ils ne se battraient point contre les Anglais. Le seul capitaine *van Senden*, commandant le vaisseau le Batave, assura que son équipage était resté dans l'ordre, et qu'il se défendrait, si l'amiral donnait l'exemple. Celui-ci répondit à la sommation de l'amiral *Mitchell*, en pro-

testant de sa fidélité à la République, et se déclarant prisonnier de guerre, ainsi que tous ses officiers. Le même soir, le pavillon *Orange*, qui, depuis deux jours, flottait sur les tours et sur les batteries du Texel et du Helder, fut arboré sur tous les vaisseaux de la flotte batave. Outre la flotte hollandaise, composée de 8 vaisseaux de ligne et trois frégates, qui se rendit à l'amiral *Mitchell*, le capitaine *Winthrop* s'empara, au Nieuwen-Diep, de 3 vaisseaux de ligne, 5 frégates, et 5 vaisseaux de la compagnie des Indes, ainsi que de l'artillerie et des approvisionnemens de marine qui s'y trouvèrent.

Il ne reste plus, au gouvernement batave, que quelques vaisseaux dispersés dans les ports de Zéelande, et ce n'est pas une des moindres bisarreries politiques qui caractérisent la fin de notre siècle, que de voir les Hollandais sans marine, former une armée de terre, pour defendre les approches d'Amsterdam du côté de la mer. Pendant la guerre qui affranchit les Sept-Provinces, et qui commença dans la Flandre et le Brabant, où le seul port de l'E-

cluse servait de communication avec la mer, le prince d'*Orange*, vers la fin du règne de *Philippe II*, ayant reconnu l'importance des provinces de Zéelande et de Hollande, y établit le centre des forces et de la résistance de la nouvelle République. Il y fut surtout déterminé par la facilité des communications avec la Grande-Bretagne, et par le desir de créer une marine militaire, et d'appliquer les Hollandais au genre de guerre auquel ils étaient le plus exercés. Aujourd'hui, c'est contre le prince d'*Orange* et contre les forces de la Grande-Bretagne, que les Hollandais défendent ces lagunes, qui ne furent conquises par tant de travail et de persévérance, que pour former des ports, des abris et des communications intérieures pour un peuple tout navigateur; et des armées de terre, assez fortes pour tenir respectivement la campagne dans les Pays-Bas, livrent des batailles sur ces plages, prennent des positions entre les canaux. Les Hollandais n'ont plus de navigation; et l'on voit qu'ayant perdu leur défense naturelle, n'ayant plus de marine, n'ayant bientôt plus aucune naviga-

tion à protéger, ils trouvent sur ce territoire artificiel et presque flottant de nouveaux moyens de défense et de conservation. On fait une guerre aussi nouvelle que meurtrière dans le pays qui se prête le moins aux combinaisons et à l'application des principes de l'art. Par-tout ailleurs, on agrandit la scène; ici elle se resserre entre des terrains bas et coupés, qui, changeant la direction des mouvemens, rompant, à chaque pas, les manœuvres des troupes de différentes armes, ne présentent que des obstacles, et n'offrent aucun des avantages qu'on doit rechercher à la guerre. On y voit combattre la cavalerie et l'artillerie à cheval, et deux armées, assez nombreuses pour tenir la campagne dans les Pays-Bas; 80,000 hommes prennent des positions, se livrent bataille dans un labyrinthe de digues et de canaux.

La défection de la flotte ayant fait présumer au général *Abercrombie* que le gouvernement batave serait disposé à entrer en négociation avec lui avant l'arrivée des troupes françaises, il fit demander au général *Daendels* une escorte ou un passe-

port pour le général *Don*, qui devait communiquer à la Haye des instructions particulières du gouvernement anglais. Ce passe-port fut refusé, et le général *Abercrombie* invité à faire par écrit ses communications. Le gouvernement chercha à effacer l'impression qu'avait faite cette ouverture sur les esprits; il envoya à Alkmaer, auprès du général *Brune*, une commission composée du directeur *Van Hœft* et de quatre représentans des deux chambres, pour lui témoigner et faire connaître à l'armée la ferme résolution où était le gouvernement batave, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La publication des nouvelles assurances, des promesses de secours prochains, faites par le Directoire de la République française, vint à l'appui de ces démonstrations de confiance.

Le débarquement de l'armée du général *Abercrombie* étant achevé, et l'attaque par la Nord-Hollande entièrement déterminée, le général *Brune* fit diriger par Haarlem sur Alkmaer toutes les forces disponibles. On pourvut aussi à la défense propre de la

ville d'Amsterdam, du côté du Zuyderzée et de la langue de terre appelée Buik-Sloot, dont la proximité peut faire craindre un bombardement : cette partie fut confiée au général *Guerike.*

La division batave du général *Dumonceau*, forte de 6,000 hommes, passa le 17 fructidor à Amsterdam ; toutes les troupes françaises qui se trouvaient du côté de la Haye et sur les côtes, ou vers l'embouchure de la Meuse, défilèrent par Egmont sur Alkmaer. On arma, dans toutes les villes, des compagnies bourgeoises, qui marchèrent sur-le-champ pour rejoindre l'armée dans la Nord-Hollande.

Pendant que ces renforts arrivaient de toutes parts, les Anglais s'avancèrent, prirent poste dans le Zyp, terrain bas et entrecoupé, ayant environ trois lieues et demie d'étendue, à l'entrée de la presqu'ile, et défendu des eaux supérieures par une digue, derrière laquelle ils se retranchèrent, en la garnissant d'une nombreuse artillerie. Les postes avancés de leur droite s'étendaient de Petten à Eenigenbourg; ceux du centre, un peu en arrière

et parallèlement à la grande digue, étaient à Saint-Martin Valkoog et Schagen; ceux de leur gauche à Havinghuyzen et Zydewind.

Du 17 au 18 fructidor, le général *Brune*, pour concentrer ses forces, fit faire aux divisions françaises et bataves un mouvement par leur gauche, et prit une position moins étendue en avant d'Alkmaer. Il porta les avant-postes de sa gauche à Schoorl et Groot, le plus près possible de la mer, et de l'avant-garde de la droite de l'armée anglaise : il occupa Saint-Pankras devant son centre, et refusa un peu son aile droite. Il y eut quelques rencontres d'avant-postes le 21 et le 22 vers le centre des deux armées, du côté de Onde-Karspel et de Dirks-Hoorne.

Les Anglais n'avaient encore reçu d'autre renfort qu'une partie de la division du duc d'*Yorck* (4 à 5000 hommes sous les ordres du général *Don*); le corps d'armée russe, sous les ordres des généraux *Hermann* et *Essen*, n'avait point été rencontré à la mer par les avisos qu'on leur avait dépêchés pour les faire venir directement

au Texel. Ils étaient arrivés successivement au point de rendez-vous, à Yarmouth, et y étaient retenus par des vents contraires, qui ne permettaient pas non plus au reste des troupes anglaises, parmi lesquelles se trouvait la plus grande partie de la cavalerie, et au duc d'*Yorck* lui-même, embarqué sur la frégate l'*Améthiste*, de faire route pour le Texel.

Abercrombie, retranché derrière le Zyp, n'avait que 16 à 17,000 hommes; il devait éviter un engagement sérieux, et attendre la réunion des forces alliées. *Brune*, au contraire, dès le 23 fructidor, se trouvait avoir déja rassemblé, dans sa position d'Alkmaer, de 24 à 25,000 hommes. Le général *Vandame*, arrivé de Bruxelles, et le général-inspecteur *Kellermann*, lui annonçaient de nouveaux secours tirés des garnisons de la Belgique. Le moment était favorable. Il fit donc attaquer, le 23 fructidor, à la pointe du jour : il conduisit lui-même la colonne de gauche, toute composée de troupes françaises; les deux autres, composées de troupes bataves, étaient commandées, celle du centre par

le général *Dumonceau*, celle de la droite par le général *Daendels*.

La colonne française avança par Groot et Kampf sur Petten, enleva ces postes retranchés, et parvint jusques sur la hauteur de Houndsbosduynen. Les Anglais, retirés derrière la tête de la digue du Zyp, où ils avaient construit des redoutes, étaient encore protégés par le feu de deux frégates et deux bricks, auxquels le vent avait permis de s'embosser près du rivage. Les Français, parvenus sur le revers de la digue, se trouvèrent entièrement à découvert et pris en flanc par ce feu meurtrier. Trente grenadiers ayant tenté de passer le canal à la nage, pour escalader ces derniers retranchemens, se noyèrent : le général *David* fut mortellement blessé. Forcés de renoncer à pousser plus loin leur attaque, les Français, après une perte considérable, se maintinrent dans le poste de Petten, et ne l'évacuèrent que dans l'après-midi pour reprendre leur première position.

Le centre eut encore moins de succès. Le général *Dumonceau* marcha d'abord

par Schoorldamm, attaqua et emporta le poste retranché du pont de Krabbendamm; mais il ne put forcer les retranchemens du Zyp hérissés d'artillerie : quelques bataillons plièrent entièrement, et il fut obligé de se retirer.

L'aile droite, qui s'était aussi portée en avant avec beaucoup d'ardeur, fut jetée dans le plus grand désordre par des cris de *sauve qui peut! nous sommes entourés!* partis de la queue de la colonne, et qui firent prendre la fuite à la plus grande partie de l'infanterie du général *Daendels*.

Après cette attaque générale infructueuse, qui coûta beaucoup de sang, et dans laquelle un régiment de dragons anglais fut très-maltraité, l'armée française et batave reprit son ancienne position, la gauche un peu au dessous de Petten, et les avant-postes du centre à Schoorldamm.

De nouveaux renforts arrivèrent à l'armée batave. Le général *Brune* fit juger par un conseil de guerre à Alkmaer les auteurs de la déroute, et la conduite de quelques officiers fut examinée.

Le jour même où cette action eut lieu, le 24 fructidor, le duc d'*Yorck* fit voile pour le Texel avec 80 bâtimens de transport : les Russes étaient encore à Yarmouth.

Nous n'avons point parlé de la diversion ou plutôt de la fausse attaque du prince héréditaire sur deux points de la frontière de l'Over-Yssel très-éloignés l'un de l'autre, mais également importans, s'il eût pu s'en emparer. Il fit sommer vainement, le 17 fructidor, la petite place de Cœvorden, qui confine au comté de Bentheim, et fit avancer, du côté d'Arnheim, au confluent de l'Yssel et du Rhin, un gros de ses partisans, qui pénétra jusqu'à Wester-Woort, sur la rive gauche de l'Yssel, à une lieue d'Arnheim. Ces tentatives n'eurent aucun succès ; les proclamations du prince d'*Orange* n'excitèrent point, dans les campagnes, le mouvement qu'il avait espéré. Les gardes nationales d'Arnheim et d'Oldenrad marchèrent avec du canon, attaquèrent et dispersèrent le rassemblement; et le prince ayant reçu la nouvelle de la prise de la flotte hollandaise, s'embarqua à Emden, avec quelques officiers, pour aller joindre

l'armée du duc d'*Yorck* : il arriva au Texel le 22 fructidor, et se rendit à bord du *Washington.*

La flotte hollandaise fut peu de jours après conduite en Angleterre. Il est très-remarquable que les matelots des deux nations étaient également mécontens : les Hollandais, parce qu'ils n'avaient pas entendu se rendre aux Anglais, mais seulement au Stathouder, et rester en Hollande sous le pavillon orange; les Anglais, parce que la flotte avait été prise sans combat, et qu'elle était à leurs yeux un nouveau trophée, dont ils auraient voulu jouir comme de ceux de la victoire du lord *Duncan.* Leurs princes les voulaient unis; malgré l'union des couleurs, ils restaient ennemis. Il est plus facile de triompher d'une nation, que de plier au gré de la politique son caractère, ses vieilles inclinations, et de vaincre ses répugnances.

L'excellente position qu'avait prise le général *Abercrombie*, et l'heureuse épreuve qu'il avait faite de la force de ses retranchemens derrière les digues du Zyp, lui permirent de s'étendre par sa gauche, ou

du moins de pousser de forts détachemens, pour se procurer les ressources dont il manquait.

La flotille anglaise, qui était entrée dans le Zuyder-Zée, s'empara de Medemblick; et cette première attaque maritime ayant donné de l'inquiétude à Amsterdam, on pressa les préparatifs de la défense de la rade. On embossa des vaisseaux en avant du chenal appelé Pampus; on arma les batteries de Dimmedam et de Durkerdam à l'entrée du port : un officier de la marine française fut chargé des dispositions maritimes, et le général français d'*Hinnisdal* prit le commandement de la place et de tout le département de l'Amstel.

Le général *Brune*, qui attendait de la Belgique un renfort considérable, et qui pressait le gouvernement batave d'augmenter ses levées de gardes nationales, se bornait à contenir le général *Abercrombie* dans la position resserrée où il ne pouvait l'empêcher d'attendre et de recevoir les Russes et le reste de la seconde division des troupes anglaises. Les postes avancés de l'armée française et batave étaient à la

portée du fusil des retranchemens, et s'étaient eux-mêmes fortifiés par des coupures : les deux positions devenaient respectivement de jour en jour plus respectables.

Il y eut, dans la nuit du 28 au 29 fructidor, une affaire de poste très-vive vers le centre des deux lignes Warmenhuysen, dont les Anglais s'étaient emparés, et d'où ils furent dépostés par le général *Dumonceau*, à la tête d'un détachement de grenadiers et de chasseurs bataves.

Dans ce moment même, le duc d'*Yorck* arrivait au Texel, et faisait débarquer ses troupes, qui, réunies à celles qui occupaient la position du Zyp, s'élevaient à environ 22,000 hommes. Deux jours après, la première division des troupes russes, environ 13,000 hommes, aux ordres du général *Hermann*, arriva d'Yarmouth. A peine ces troupes furent-elles débarquées, que le duc d'*Yorck* les porta en avant, et leur fit occuper le poste de Petten, à la droite de la ligne.

L'armée alliée se trouva, du 1er. au 2e. jour complémentaire, rassemblée, et forte

à-peu-près de 35,000 hommes. Les mêmes motifs qui avaient porté le général *Brune* à attaquer le général *Abercrombie* avant l'arrivée des Russes, décidèrent sans doute le duc d'*Yorck*, dès qu'il eut rassemblé ses forces, à ne pas perdre un instant pour attaquer les Français, avant qu'ils eussent reçu les renforts qui leur venaient de la Belgique et du Bas-Rhin. Il fit ses dispositions avec une grande précipitation ; les troupes russes furent réparties entre la droite, où elles formèrent la tête de la colonne soutenue par les Anglais, et le centre, où elles furent mêlées avec eux.

La colonne de droite, commandée par le général russe *Hermann* (vieux capitaine d'une réputation distinguée) se trouvait opposée à la position française commandée par le général *Vandamme* ; le centre des Bataves était aux ordres du général *Dumonceau* ; leur droite était commandée par le général *Daendels*. Le duc d'*Yorck* était avec le jeune prince d'*Orange* à la tête des colonnes, formant le centre et l'aile gauche de son armée ; il avait détaché un corps de 6 à 7,000 hommes, sous les ordres du

général *Abercrombie*, pour s'emparer de Hoorn, et marcher sur les derrières de la droite des Bataves, afin de l'envelopper, au moment où l'attaque des Russes contre la division française aurait achevé de culbuter la gauche du général *Brune*, et de la couper d'avec le rivage de la mer. Ainsi le projet du duc d'*Yorck*, dans cette disposition d'attaque par quatre colonnes, était de déborder les deux ailes du général *Brune*, pour le forcer à quitter sa position en avant d'Alkmaer. Le général *Abercrombie* arriva le deuxième jour complémentaire à Hoorn, où il n'éprouva aucune résistance, et prit seulement deux compagnies d'infanterie.

Le troisième jour complémentaire, à cinq heures du matin, l'attaque commença vivement sur toute la ligne. Le général *Hermann*, à la tête d'un corps très-considérable de troupes russes, suivies d'une division de troupes anglaises, fit replier les avant-postes français, qui étaient à Kamp et à Groot; il se porta ensuite en avant pour parvenir à envelopper la division du général *Vandamme* : celui-ci

n'ayant plus d'appui à la gauche, fut contraint de plier. Les Russes s'emparèrent de Schoorl-Damm et bientôt après de Bergen, terre du prince de *Nassau*, et village considérable, autour duquel sont de très-beaux bois, où les troupes françaises se retirèrent, ou plutôt se concentrèrent après avoir cédé à l'attaque impétueuse du général *Hermann*, qui n'était plus qu'à une demi-lieue d'Alkmaer. Alors les derrières du centre de la ligne de bataille du général *Brune* se trouvaient déja dépassés par les Russes, tandis que le duc d'*Yorck*, avec une forte division de troupes anglaises, mêlées de quelques Russes, l'attaquait de front.

Dans cette position, le général *Brune* fit marcher sur Bergen l'arrière-garde de la division de *Dumonceau*, par un pont de communication, qu'il avait fait établir depuis quelques jours sur le canal qui conduit au Zyp: il rapprocha en même tems du centre, que ce mouvement affaiblissait, la division de *Daendels*. Bientôt la colonne russe, trop avancée, se trouva elle-même attaquée sur ses deux flancs par la division de *Vandamme* et par une partie de celle de

Dumonceau, sans pouvoir communiquer avec le centre des Anglais.

Le général *Vandamme* ayant fait envelopper le village de Bergen, par sa gauche du côté des Dunes, et par sa droite du côté d'Alkmaer, attaqua à la baïonnette; le village de Bergen fut repris, après un combat d'autant plus opiniâtre, que les Russes espéraient de pouvoir maintenir leur premier avantage, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par les Anglais: ils se battirent en désespérés, et quand ils furent rompus et dispersés, ils se défendirent encore dans l'église et dans les maisons, où il se fit un grand carnage. Le général français *Gouvion* se distingua dans cette affaire. La retraite fut coupée à la plus forte partie de la colonne du général *Hermann*, qui fut presque détruite, et perdit son artillerie. Le général *Hermann* fut lui-même fait prisonnier, et le général *Essen*, qui commandait sous lui, fut grièvement blessé.

Le général *Dumonceau*, qui fut aussi blessé au commencement de l'action, se maintint ou reprit ses postes; mais sa di-

vision souffrit beaucoup, parce qu'elle eut à soutenir l'effort du centre de l'armée anglaise et l'empêcher de se réunir à sa droite.

La division du général *Daendels*, qui occupait la position d'Oud-Karspel, et formait, comme nous l'avons dit, la droite de la ligne de l'armée batave, fut attaquée par les Anglais avec autant de vivacité que la gauche l'avait été par les Russes. Après avoir résisté jusqu'à deux heures, elle fut dépostée avec perte de beaucoup d'hommes et de plusieurs pièces de canon. Cette division, déja affaiblie par les secours que le général *Daendels* avait dû porter à celle du centre, et dans laquelle l'explosion d'un caisson de munitions avait augmenté le désordre, se rallia et rétablit le combat vers la fin de la journée. Le général *Daendels* fit attaquer et reprit le poste de Broek et les batteries, qui lui avaient été enlevées du côté d'Oud-Karspel.

La défaite de son aile droite força le duc d'*Yorck* à replier sa gauche trop étendue; le général *Abercrombie* évacua Hoorn dans la nuit du quatrième jour complémen-

taire; et toute l'armée alliée rentra dans ses retranchemens du Zyp. Le général *Brune* reprit aussi les mêmes postes qu'il occupait avant la bataille.

Ce fut pour le gouvernement batave un succès très-important; il dissipa les inquiétudes que l'arrivée des Russes, l'approche des Anglais du côté de Hoorn, et les mouvemens de leur flottille dans le Zuyder-Zée avaient répandues dans Amsterdam. On y fut quelques jours après entièrement rassuré sur la défense du Pampus par l'arrivée de 60 à 70 chaloupes canonnières françaises avec leurs équipages, qu'on fit passer de Dunkerque par les canaux intérieurs de la Belgique et de la Hollande.

Les deux armées continuant à se retrancher dans leurs positions opposées, devenaient chaque jour plus redoutables l'une à l'autre, et par les obstacles qu'elles multipliaient dans toutes les directions, et par les renforts qu'elles recevaient. L'arrière-garde des Russes, deux mille et quelques cents hommes, débarquèrent au Texel; et de l'autre côté, une demi-brigade française,

arrivée depuis peu à Amsterdam, et qu'on avait destinée, ainsi que quelques nouveaux bataillons bataves, à occuper Purmerend, poste important dans la Nord-Hollande, entre Hoorn et Amsterdam, fut dirigée sur Alkmaer; on continua de presser les nouvelles levées et de former des bataillons de gardes nationales.

Telle était, vers le commencement de vendémiaire, la situation de la Hollande. Avant de quitter cette nouvelle scène, nous nous permettrons de faire quelques observations sur les dispositions de cette première attaque de l'armée anglaise et russe; et pour mettre les lecteurs à portée de les suivre et d'en faire une juste application, nous joignons à ce numéro une carte particulière de la partie de la Nord-Hollande, comprise entre le Zyp, les villes d'Alkmaer et de Hoorn, et les rivages adjacens de l'Océan et du Zuyder-Zée. On a porté sur cette carte, non un tracé exact et détaillé, mais une simple indication des positions respectives des deux armées, avant et après l'action générale du troisième jour complémentaire.

Depuis plus de deux décades l'armée anglaise, qui sans doute avait déja frappé un grand coup, en s'emparant du Helder, et favorisant l'entrée de la flotte anglaise, et la défection de la flotte batave, se trouvait pourtant sur la défensive, et dans une position telle qu'elle ne pouvait opérer de concert avec la marine, par le Zuyder-Zée, sans s'exposer à être séparée des points de débarquement, et à compromettre ses auxiliaires. Toutes les raisons militaires, tous les motifs politiques se réunissaient donc pour faire cesser, à tout prix, un état de choses contraire aux vues dans lesquelles on avait entrepris cette expédition. Mais la précipitation avec laquelle M. le duc d'*Yorck* crut devoir mettre en action les dernières troupes débarquées, et surtout les Russes, était peut-être d'un plus grand danger pour lui que le retard qui grossissait l'armée du général *Brune*, et l'affermissait dans sa position.

Rarement les hommes, qui ne sont point accoutumés à la mer, retrouvent même après la plus courte navigation, au moment où ils touchent la terre, leurs forces, leur

agilité, et si l'on ose le dire, toute l'impulsion du courage; que si le succès des débarquemens exécutés les armes à la main, entre le feu des vaisseaux qui les protègent et celui des troupes ennemies qui défendent le rivage pied à pied, semble démentir cette observation, on peut répondre que la présence du double danger, dans lequel chacun se trouve comme précipité, fait faire un effort extraordinaire. On est tout-à-coup jeté au milieu de l'action et comme abandonné par un élément qui force à conquérir l'autre. Il est bien différent d'avoir à former, faire marcher et combattre des troupes d'abord après un tranquille débarquement, surtout si elles sont déja fatiguées par une longue ou pénible navigation, et si elles ont été très-serrées à bord des bâtimens de transport, etc. Alors non-seulement il se trouve un assez grand nombre d'individus tellement affaiblis, qu'ils sont incapables d'aucun service; mais les corps de troupes présentent les mêmes inconvéniens. Ils ne peuvent à l'instant reprendre tous les avantages de leur organisation; leur jeu et leur force d'ensemble, à cause de l'extrême

inégalité de force qui, dans ce cas, se trouve entre les individus, entre les élémens dont ces corps se composent.

Les troupes russes, destinées à attaquer les Français, furent à peine débarquées, que le duc d'*Yorck* leur fit occuper à Petten la droite des lignes de Zyp. Cette marche fut courte, à la vérité; mais l'attaque, que ces troupes durent livrer dès le lendemain, était très-pénible par la nature du pays; l'ardeur avec laquelle les Russes poursuivirent les Français, qui se replièrent jusques derrière Bergen, dut les fatiquer et les désunir à mesure qu'ils avançaint. — Il n'est peut-être pas déraisonnable de compter aussi, à valeur égale entre les Russes et les Français, l'avantage et la constance que donnait, à ceux-ci, la connaissance d'un terrain, dont l'uniformité et les coupures sur le même niveau rendent les difficultés peu sensibles au premier coup-d'œil: on en retient facilement l'image ou plutôt le tracé après qu'on l'a parcouru; mais cette courte expérience manquait aux officiers russes.

On pourrait peut-être reprocher aussi au

général anglais d'avoir uniquement compté sur le succès de l'attaque par son aile droite, et d'avoir trop affaibli sa gauche en détachant sur Hoorn le général *Abercrombie.* Certainement, en cas de succès, on ne pouvait mieux se préparer à en retirer tout le fruit; la combinaison était forte, et si le centre des Bataves avait été battu et poussé au-delà d'Alkmaer, le général *Abercrombie* prenant en flanc la division de *Daendels* et portant un détachement sur Purmerend, paraissait dès le lendemain à la vue d'Amsterdam, et prenait à revers les défenses du Pampus. Laissons à décider aux militaires mieux informés du détail des dispositions faites par le duc d'*Yorck* avant l'action, si nos conjectures sont fondées, si l'on devait affaiblir autant la gauche de l'armée anglaise et, dans l'espoir de profiter de la victoire avec une réserve fraîche et déja portée en avant de la ligne, se priver d'un secours nécessaire pour l'obtenir.

Cette résistance des Hollandais, qu'on n'avait pas supposée, et que la lenteur de la réunion des trois divisions de l'expédition avait si fort favorisée, donnait au gouver-

nement français le tems de sentir toute l'importance de la défense de la Hollande. Les secours qu'il y portait étaient réellement employés à garantir les frontières de la Belgique, où les Anglais, après avoir conquis la Hollande, auraient facilement tourné contre la République française les mêmes armes, les mêmes moyens, que dans ce moment elle dirigeait contre eux.

Cependant la nouvelle guerre d'Hollande avait fort accru les embarras du Directoire français, en l'empêchant de former son armée du Rhin, ou du moins de la porter à une telle proportion de force qu'elle pût agir offensivement, se soutenir sur la rive droite et surtout vivre aux dépens de l'Empire. Le général *Müller*, après s'être renforcé par des détachemens tirés des garnisons, n'avait pu rassembler au-delà de 20,000 hommes; il n'avait fait qu'une diversion, et ne pouvait se soutenir devant l'Archiduc, qui s'approchait avec des forces supérieures. La marche de ce prince, et sa sortie de la Suisse avec la plus forte partie de l'armée autrichienne n'y avait pas produit l'effet auquel on s'attendait, et *Massena* n'avait

pas pu pousser, aussi loin qu'on le croyait possible, le premier avantage des succès des généraux *Chabran* et *Lecourbe* contre le centre et la gauche de l'armée alliée, quoique les circonstances dussent lui paraître très-favorables; mais les démonstrations de l'Archiduc, qui porta d'abord son quartier-général à St.-Blaise, et menaça de forcer un passage pour tourner la gauche de l'armée française entre Brisach et Bâle, tinrent en suspens le général *Massena*. — D'ailleurs, si l'on réfléchit à l'étendue de sa position, après qu'il eut occupé le canton de Glarus et embrassé les lacs de Zurich et de Wallenstadt, on verra qu'il ne pouvait entreprendre d'attaquer, avec des forces suffisantes les excellentes positions du général *Hotze*, sur la ligne des lacs, c'est-à-dire, le flanc gauche et les derrières de l'armée austro-russe, pour l'arracher de sa position de Zurich, sans risquer lui-même de se voir coupé d'avec son aile droite. Ceux de nos lecteurs qui voudront relire ce que nous avons dit sur cette position respective des deux armées à l'est et à l'ouest du lac de Zurich, y trouveront le secret de cette

grande entrave à leurs opérations ultérieures. Il y eut d'abord entre ces armées une grande inégalité de force de position et de force numérique. Nous avons fait voir par quels efforts de valeur et de talent, par quelles applications du nouveau système de guerre, ces avantages mutuels se balancèrent jusqu'à ce que parvenus à partager, avec les rives de la Reuss, les plus fortes positions de la Suisse, n'ayant plus l'un sur l'autre une supériorité de forces assez considérable pour dérober entièrement leurs ailes, les deux généraux ne pouvaient alternativement remporter l'un sur l'autre que des avantages plus ou moins considérables; mais il n'eût fallu rien moins qu'un choc violent et simultané des deux armées, s'attaquant réciproquement, pour engager, entre leurs lignes, une action générale et décisive.

Lorsque nous présenterons, dans le prochain numéro de cet ouvrage, le tableau des opérations des trois armées impériales en Italie, en Suisse et sur le Bas-Rhin, d'après leur nouvelle composition, et la séparation, ou plutôt le ralliement des trou-

pes russes et des troupes autrichiennes, sous les ordres immédiats de leurs propres généraux, nous examinerons, si le moment où ces marches de flanc s'exécutent sur toute la ligne, n'est pas celui que le général *Massena* aurait dû choisir pour faire un nouvel effort contre le centre et la droite de ce formidable camp retranché. Il semble que, malgré les motifs que nous venons de rappeler, le remplacement des Autrichiens par les Russes, l'éloignement des généraux et des officiers d'état-major, qui avaient choisi les postes, calculé et éprouvé leur importance, est une de ces circonstances, une de ces causes morales, dont l'influence, quand on peut saisir l'instant opportun, est quelquefois aussi décisive que la supériorité de force, et l'avantage du terrain. Nous aurons occasion de reprendre ces observations. Notre but principal est la recherche des motifs des opérations, comme notre intention est de cueillir et d'offrir à nos lecteurs le fruit d'une étude militaire. Nous ne pouvons être incités ni retenus dans la carrière que nous parcourons, par aucune considération particulière; et nous n'ap-

porterons jamais, dans l'émission de nos opinions sur les évènemens et sur les individus, d'autres ménagemens que ceux que se doit à lui-même un ami religieux de la vérité.

L'Archiduc, dont le quartier général était encore à Saint-Blaise le 18 fructidor, et qui, à la faveur de ce point d'observation, d'où il semblait menacer Bâle et Huningue, faisait filer son armée par Donaueschingen sur Louisbourg, y arriva avec le général *Schmidt* le 27 fructidor.

Le gros de l'armée autrichienne, qui avait campé le 25 entre Echterdingen et Waldenbusch, continua dans la même direction ses marches forcées; l'avant-garde du général *Nauendorf* et le corps du général *Sztarray* avaient déja porté leurs troupes légères sur les avant-postes des Français. Ceux-ci avaient évacué Bruchsal; et dans la nuit du 25 au 26, ils levèrent le siège de Philipsbourg. Il avaient, deux jours auparavant, tenté d'escalader les retranchemens du côté de Rheinsheim et de Wiesenthal; mais le rheingrave de *Salm* les avait repoussés avec perte, et la ville,

qu'il avait si courageusement défendue, mais qui n'était plus qu'un monceau de ruines, fut entièrement délivrée le 25. Ce second bombardement de Philipsbourg dura 5 jours et 5 nuits; et dans ce court espace de tems, à quelques maisons près, la ville a été réduite en cendres. C'est le bombardement le plus chaud qu'il y ait eu pendant la guerre de la révolution, où la précipitation de toutes les entreprises, et la profusion des moyens a fait substituer le jet fréquent des bombes aux batteries à ricochet, pour ruiner les défenses et éteindre le feu des assiégés.

Le général français *Müller* se retira d'abord par Waghœusel; il évacua Heidelberg le 29, fit passer son artillerie et ses bagages au-delà du Rhin, et campa en avant de Manheim, près de Neckerau.

La retraite des Français continuait à s'exécuter avec ordre par le pont de Manheim, et le corps de l'armée du Rhin se partageait, en touchant à la rive gauche; 6000 hommes furent dirigés sur Mayence, une autre partie sur Spire et Germersheim. Il restait encore dans les retranchemens de Manheim et

dans les ouvrages de la place, ou rétablis ou imparfaitement rasés, une arrière-garde d'environ 6000 hommes sous les ordres du général de division *Laroche*.

L'Archiduc avait fait une telle diligence, qu'ayant pu rassembler un corps de 25,000 hommes dans la plaine du Necker, le 30 fructidor, il se trouva le premier jour complémentaire, à 3 heures du matin, en mesure d'attaquer. Il se porta de sa personne au village de Seckenheim, et fit commencer l'attaque par les divisions aux ordres des généraux *Sztarray* et *Kospoth*. Ils furent d'abord repoussés ; mais ayant livré un second assaut avec les bataillons de grenadiers, la redoute élevée sur la rive droite du Necker, et le reste des retranchemens du Necker au furent emportés. Comme, dès le commencement des attaques, l'artillerie impériale avait pris sur le bord du fleuve des positions avantageuses, pour battre et couper le pont de bateaux, la retraite fut interrompue, les portes de la ville forcées, et plus de la moitié de la division du général *Laroche* fut prise après avoir beaucoup perdu.

Après ce succès, l'Archiduc se porta à Schwetzingen, l'un des points le plus fréquemment et alternativement occupé par les deux partis pendant cette guerre. Il fit occuper au-dessous de Francfort les deux rives du Mein. Le quartier-général du Landsturm ou levée des milices de Mayence, fut transféré de Niederrad à Hæchst. On pressa l'arrivée des pontons, et l'on parut vouloir porter au-delà du Rhin l'armée autrichienne et de l'Empire, que l'Archiduc s'occupa de rassembler et d'organiser, et dont la force, en y comprenant les corps de *Szterray* et de *Meerfeld*, devait être portée à 60,000 hommes.

Les Français se hâtèrent de replier, sur Ehrenbreitstein, les détachemens qu'ils avaient poussés jusqu'à Weilbourg et Wetzlar. Incertain du point où l'Archiduc allait effectuer son passage, et ne pouvant encore pénétrer ses desseins, le général *Müller* se borna à couvrir Mayence, établit son quartier-général à Dürkheim, et interrompit toute communication avec la rive droite du Rhin.

Un nouveau cours d'évènemens semble

devoir s'ouvrir. Les armées de la coalition remplissent maintenant l'intervalle qu'elles avaient d'abord laissé entr'elles et la ligne de démarcation, garantie par le roi de Prusse ; ligne que ce prince renforce et resserre en occupant, avec un corps d'observation, sous les ordres du général de *Schladen*, les pays à la rive gauche du Rhin cédés éventuellement à la République par le traité de *Bâle*. Il semble que le feu de la guerre menace de dévorer de nouveau la rive gauche du Rhin, et peut-être que la grande querelle sera décidée, dans les pays même, dans les possessions des princes de l'Empire, dont les intérêts furent le prétexte aparent de la guerre, et qui en devinrent les premières victimes.

Malgré notre attention à montrer l'enchaînement des faits, à ne prendre les transitions d'un évènement, et d'un théâtre à l'autre, que dans les motifs ou les conséquences de ces mêmes évènemens, nous aurions volontiers interrompu cette chaîne pour y placer l'épisode intéressant de la guerre d'Egypte et de Syrie, depuis l'époque à laquelle nous avons commencé à écrire

ce Précis ; mais nous n'avons sous les yeux aucun rapport de *Bonaparte*, aucun détail des apprêts de son expédition en Syrie, de ses malheurs et de sa retraite. Quoique les comptes rendus officiellement par Sir Sidney *Smith* suffisent pour fonder une relatien exacte, et que, depuis le commencement du siège de St.-Jean-d'Acre jusqu'à la reprise d'Aboukir, nous n'ignorions aucune des circonstances de cette guerre d'un genre extraordinaire, nous croyons cependant que pour justifier l'intérêt qu'excitent et la nature de l'expédition, et le caractère des personnages, il faut se défendre de travailler uniquement sur les rapports d'un seul parti, et attendre de pouvoir les comparer avec ceux du général français.

Note I.

L'expédition dirigée contre la Hollande n'était pas seulement une opération militaire.

L'ENTREPRISE actuelle des Anglais, sur la Hollande, n'est pas une opération purement et exclusivement militaire, et son succès n'est pas moins fondé sur certaines combinaisons politiques, qu'il ne l'est sur le nombre d'hommes, et l'immense appareil de moyens matériels qui y sont employés.

Quoique la nation Batave ait perdu, par l'effet de sa prospérité commerciale et de l'accroissement de ses richesses, une partie de cette énergie, qui lui fit, il y a deux siècles, secouer le joug despotique de Philippe II, acquérir l'indépendance, et établir sa domination dans les deux Indes, cependant il est hors de doute que le gouvernement britannique n'aurait pas osé tenter une expédition aussi dispendieuse, et dont l'insuccès entraînait des conséquences aussi graves, s'il n'avait compté sur le secours d'un parti intérieur qui, peu disposé à défendre le pays, le serait, au contraire, à en favoriser l'invasion, et à se joindre à une armée qu'il regarderait plutôt comme libératrice que comme ennemie.

Dans tous les plans de guerre, les dispositions des habitans du pays, qui est destiné à en deve-

nir le théâtre, ont dû fixer l'attention des gouvernemens, et *Frédéric-le-Grand* était tellement persuadé de leur importance, qu'il en fit, dans sa célèbre Instruction à ses généraux, un des points qu'il recommandait le plus particulièrement à leurs soins et à leur surveillance. Rien, en effet, ne facilite davantage les moyens de subsistance, et la connaissance des localités, que la faveur des gens du pays; comme rien, au contraire, n'est plus redoutable, dans les revers, que leur opposition et leur malveillance.

Mais ces considérations appartiennent à tous les tems et à toutes les guerres, tandis qu'il en est qui ne sont particulières qu'à de certaines circonstances, et qui sont la suite des divisions des troubles, ou des révolutions, qui agitent les pays qui doivent devenir l'objet d'une expédition militaire. Alors ces opérations prennent un caractère différent; la politique n'y joue pas un moindre rôle que l'art de la guerre, et la face d'un empire peut être plus promptement changée par une négociation qu'elle ne l'est souvent par une suite de combats et de victoires.

L'Europe se trouvant, dans le moment actuel, dans une situation de cette nature, nous avons cru qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de rechercher, dans les annales de l'histoire, des exemples qui, par leur analogie avec ce qui se passe sous nos yeux, pouvaient donner matière à des réflexions utiles.

Dans toutes les révolutions, quelle que soit leur origine ou leur but, les intérêts se divisent, les individus se partagent, les partis se forment; et si les forces sont égales, c'est par la voie des armes, et par conséquent la guerre civile, que se vide cette grande querelle d'une partie de la nation contre l'autre. Mais si, par la nature des principes ou des intérêts qui ont provoqué et entretenu cette révolution, ou par des fautes commises, ou par cette propension qui détermine le commun des hommes pour le parti le plus puissant, il s'établit une grande disproportion de forces, alors les plus faibles s'éloignent, et vont, hors de leur patrie, réclamer des secours, réveiller les jalousies et les ressentimens, qui ne cessent d'exister entre les peuples, et parviennent ordinairement à associer à leur cause les gouvernemens rivaux, qui, dans tous les tems et dans toutes les circonstances, cherchèrent à faire tourner à leur profit ces dissentions intestines.

L'histoire ancienne est remplie d'exemples de ce genre: Athènes, surtout, et les gouvernemens démocratiques de la Grèce, présentent sans cesse le spectacle de partis vaincus et opprimés invoquant l'étranger, pour soutenir ce qu'ils croyaient ou ce qu'ils appelaient leurs droits. Peu d'hommes ont su attendre, dans l'inaction, la justice tardive de leurs concitoyens, ou s'en remettre à celle, plus impartiale, de la postérité. Aristide, il est vrai, fort de la pureté de ses intentions, et du

désintéressement qu'il avait montré dans sa conduite publique, supporta l'ostracisme, sans tourner ses armes contre son pays; mais Thémistocle se retira à la cour du grand roi, et Alcibiade alla donner, aux Lacédémoniens, des conseils qui mirent sa patrie à deux doigts de sa perte.

Les mêmes évènemens se reproduisent également chez les Romains. Coriolan amène les Volsques aux portes de Rome ; il est sourd à la voix de la patrie, mais ne peut résister à celle de la nature ; et, après avoir renvoyé les députés du sénat, il cède aux larmes de son épouse et de sa mère.

Jusqu'aux derniers tems de la république, on ne vit guère que des individus isolés livrés à la persécution ; mais lorsque des citoyens, trop puissans, se furent partagé l'empire, ou luttèrent pour l'obtenir, chacun d'eux chercha à fortifier son parti ; et l'on vit César et Pompée, Octave et Antoine rallier, sous les ailes des légions qui les suivaient, tous les peuples, qui, ne pouvant rester indifférens à la querelle des vainqueurs du monde, espéraient que leurs divisions pourraient les rendre un jour à la liberté et à l'indépendance.

En examinant l'histoire des bannis chez les anciens, on verra qu'ils parvinrent souvent, tels que ceux de Thèbes sous Pélopidas, ou ceux de Syracuse sous Dion, à reconquérir l'autorité par la voie des armes; tandis que, chez les modernes, il est rare, et peut-être sans exemple, que leurs

efforts aient été jamais couronnés par le succès.

Sans remonter à des tems trop éloignés de nous, et sans rappeler l'histoire de la rivalité des Français et des Anglais, qui réciproquement offrirent sans cesse un asyle aux mécontens des deux pays, sans pouvoir jamais parvenir à faire un établissement solide au-delà des bornes que la nature leur avait prescrites, nous voyons l'illustre connétable de *Bourbon*, victime des intrigues d'une princesse qu'il avait négligée, envier la mort du chevalier *Bayard*, qui perdait la vie pour son pays, et périr lui-même à la tête des troupes ennemies, qui, par sa défection, ne purent obtenir que des triomphes passagers.

Pendant la ligne, le fanatisme et l'ambition d'une famille étrangère appellent les Espagnols au sein de la France. Un roi faible tombe sous le poignard d'un assassin, mais un héros parvient à reconquérir le trône et le cœur de ses sujets, et dès le jour de son entrée dans la capitale, il conseille aux envoyés de Philippe II, *de n'y plus revenir.*

La fronde qui retrace, d'une manière presque ridicule, les troubles qui l'avaient précédée, fait renaître les espérances de l'Espagne; le grand *Condé* et le vertueux *Turenne*, qui successivement combattent sous ses drapeaux, sont trop heureux d'obtenir leur grace, et l'étranger évacue de nouveau les provinces françaises.

Les réfugiés, que l'injuste et impolitique révocation de l'édit de Nantes avait forcés à chercher

un asyle hors de leur patrie, parvinrent à intéresser l'Europe à leurs malheurs; leurs plaintes ne contribuèrent pas moins que l'orgueil de Louis XIV à former la ligue d'Augsbourg; mais les succès variés de neuf campagnes et la paix de Riswick, qui les termina, ne changèrent rien à leur sort.

En Angleterre, l'amour de la liberté et le desir de maintenir ou plutôt de perfectionner la constitution du pays, firent appeler *Guillaume III* au trône de la Grande-Bretagne. Les *Stuarts* et leurs partisans, malgré la protection de la France, essayèrent en vain de recouvrer l'autorité, qu'ils s'obstinaient à regarder comme leur patrimoine.

Enfin, depuis le commencement de la révolution actuelle, nous avons vu constamment se vérifier cette maxime de Machiavel, « qu'il est imprudent de fonder une entreprise sur les récits » et les espérances des exilés. » Qui n'aurait cru, en voyant marcher, en 1792, les troupes les plus renommées de l'Europe, sous un prince qui lui-même l'était pour ses talens militaires, que l'invasion de la France ne dût être l'ouvrage d'une seule campagne ? Il n'était pas permis alors de révoquer en doute les dispositions favorables que trouverait par-tout sur son passage l'armée des puissances coalisées : des évènemens bien imprévus ont assez constaté l'illusion d'un espoir si légèrement conçu.

Depuis cette époque, plusieurs campagnes, qui

resteront à jamais célèbres parmi les fléaux de l'humanité, ne purent décider la question entre la démocratie et les anciens gouvernemens, et la solution du problème fut ajournée; mais la trève qui s'établit sur le continent, rendit au gouvernement français la faculté de diriger tous ses efforts vers cette nouvelle Carthage, qui trouvait dans son industrie, dans son commerce, et plus encore dans la sagesse de ses lois, et dans cet esprit public qui en est le résultat et l'appui, les moyens d'associer à ses vues toutes les puissances de l'Europe, et de disposer de tous les cabinets par cet argument, que le désordre, le luxe et la corruption ont fait déclarer irrésistible. Comme l'argent de l'Angleterre avait alimenté la guerre, c'était en Angleterre qu'il fallait combler, ou plutôt tarir cette mine sans cesse ouverte à tous les besoins des puissances qui voudraient se déclarer contre la France.

L'Irlande, toujours mécontente, toujours inquiète, comme le sont tous les êtres souffrans, fixaient depuis longtems les regards du Directoire. Des intelligences y avaient été pratiquées; un acte d'union y avait été signé par un nombre considérable d'habitans; une constitution républicaine était préparée, et les individus déja désignés pour remplir les premières magistratures. Des munitions de guerre y avaient été rassemblées dans une quantité à peine croyable, si elle n'avait été constatée par le rapport du *comité secret* du par-

lement d'Irlande. La différence de culte entre les indigènes et la nation anglaise; les propriétés des premiers envahis par d'anciennes confiscations; enfin, l'éloignement naturel qui ne cesse d'exister entre un *peuple sujet* et la métropole; tout portait à croire qu'aussitôt qu'une flotte française serait signalée sur les côtes d'Irlande, l'insurrection serait générale.

Cependant une première expédition, qui paraissait plus que suffisante pour soustraire les Irlandais au gouvernement de la Grande-Bretagne, a été, soit par la faute des élémens, soit par celle des généraux, entièrement infructueuse; une seconde a rencontré moins d'obstacles, et n'a pas eu un meilleur succès; d'autres, enfin, qui avaient été projetées depuis, n'ont pas pu être réalisées.

Au renouvellement des hostilités de la campagne présente, combien n'avait-on pas droit de compter sur les secours efficaces de la nation Helvétique, opprimée et mécontente? L'énergique résistance des Petits-Cantons, abandonnés à leurs seules ressources, c'est-à-dire, à leur courage et à leur audace, avait dû faire penser que la présence d'une armée nombreuse et l'emploi des moyens pécuniaires, dont l'effet, auprès des Suisses, était consacré en proverbe, détermineraient la nation entière en faveur des alliés. Cependant, malgré les brillans succès de l'archiduc *Charles*, la formation des corps Suisses, à la solde de l'Angleterre, n'est parvenue à aucune consistance; et

si ce prince a réussi à tirer quelques avantages de la disposition des habitans du pays, ils ont été plus que balancés par ceux que les Français ont obtenu du nouveau gouvernement Helvétique, et de la partie de la Suisse, qui défendait, plus ou moins spontanément, la nouvelle révolution.

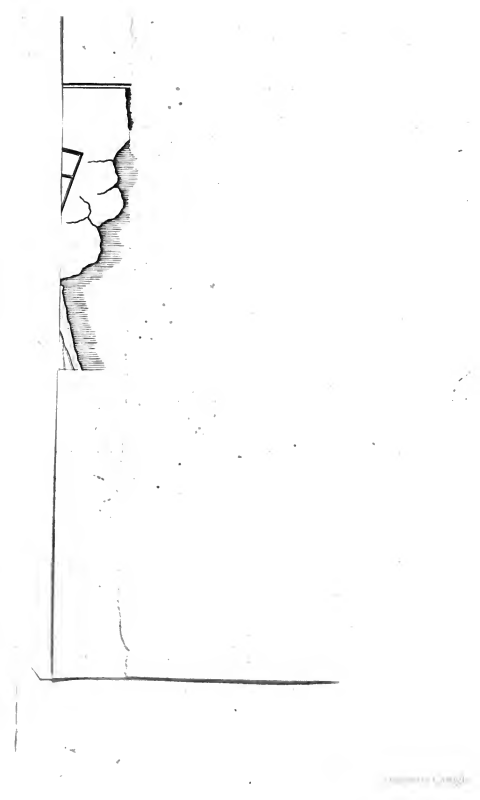
Les mêmes espérances paraissent devoir être suivies des mêmes résultats dans la Hollande, qui attire en ce moment tous les regards. En réfléchissant aux pertes immenses qu'a éprouvées ce pays, depuis le changement qui s'est opéré dans son gouvernement; la destruction de son commerce, source principale de sa prospérité; la perte de ses colonies, plus importantes elles-mêmes que la métropole; l'anéantissement de sa marine militaire, qui protégeait une navigation si lucrative; la dispendieuse alliance, sous le nom de laquelle elle était soumise aux caprices et aux variations du gouvernement Français; connaissant, d'ailleurs, les dispositions de plusieurs provinces prononcées de tout tems en faveur du stathoudérat, on annonçait hautement que l'armée anglaise n'aurait qu'à se présenter pour opérer une contre-révolution, que pressait les vœux secrets de presque tous les habitans de la nouvelle république Batave. Cependant, l'armée anglaise, à laquelle s'est joint depuis un corps nombreux de troupes russes, est campée, depuis près d'un mois, sur le territoire de la Hollande, et, quoiqu'elle soit parvenue à favoriser la prise de la flotte, aucuns

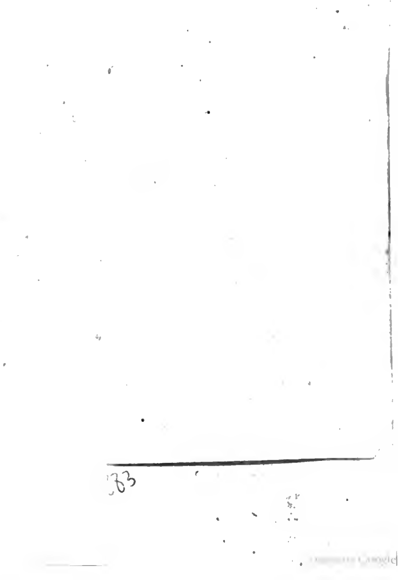
symptômes d'insurrection, aucun mouvement, en faveur des alliés, ne s'est manifesté dans aucune partie de la république Batave, qui, au moment de la descente, était presqu'entièrement dégarnie de troupes françaises.

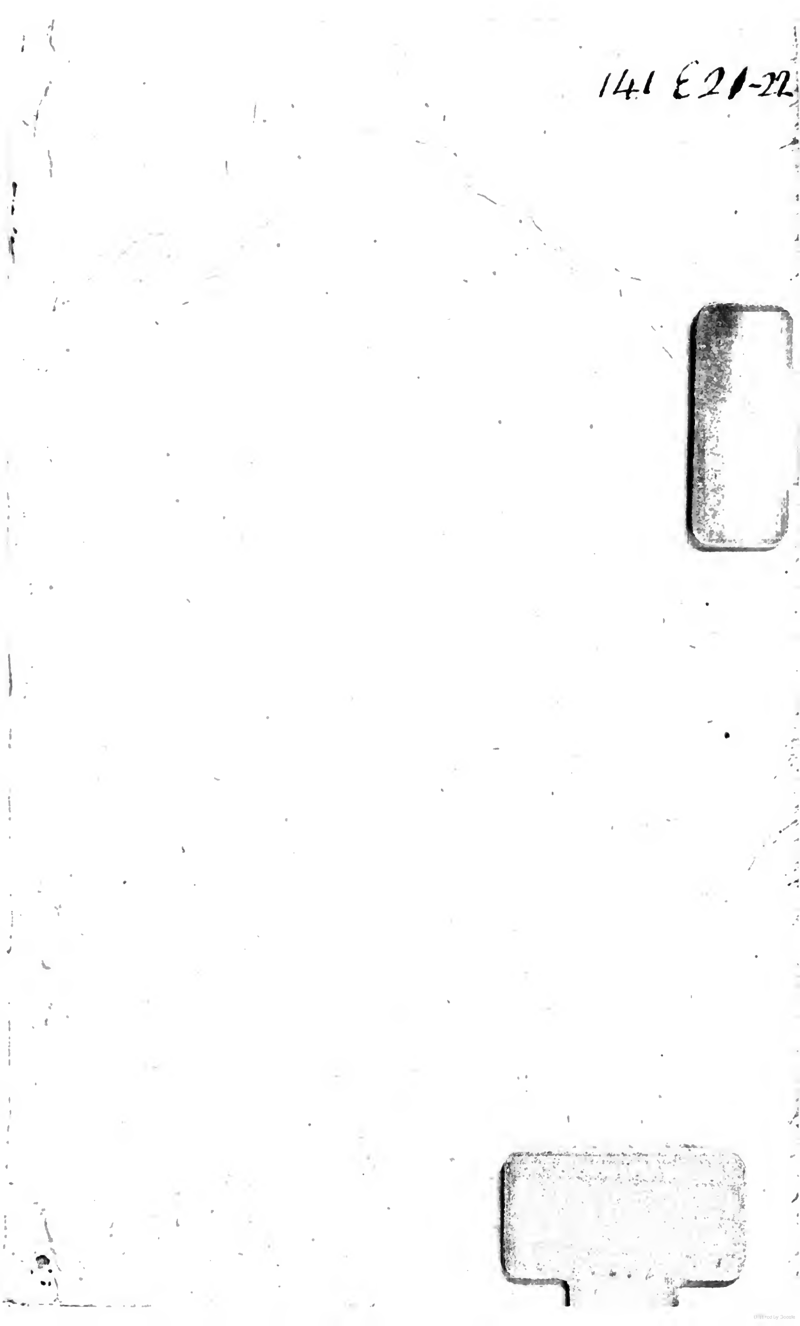
Pour appliquer aux combinaisons militaires les conséquences des divers rapprochemens que nous venons de faire, nous dirons que c'est bien plus dans la sagesse des plans, dans la valeur et l'expérience des troupes, dans le talent des généraux, dans la confiance qu'ils inspirent et dans l'activité qu'ils mettent à poursuivre leurs entreprises, qu'on peut raisonnablement fonder l'espoir du succès que dans des intelligences souvent suspectes, des relations exagérées par la prévention ou l'intérêt; ou les promesses des mécontens, qui, rigoureusement surveillés par le parti dominateur, se voient souvent forcés, par le soin de leur propre conservation, de combattre sous les drapeaux de leurs ennemis, et de témoigner d'autant plus d'ardeur qu'ils ont marqué davantage par leur éloignement et leur opposition au gouvernement établi.

Ces observations, qui nous paraissent confirmées par les évènemens passés, le seront probablement encore par ceux qui doivent décider du sort futur de l'Europe; les mêmes illusions rameneront les mêmes fautes, jusqu'au moment où les dépositaires quelconques du pouvoir, abjurant les dangereux conseils des passions, sentiront qu'il est

bien plus pressant de rallier que de désunir, de ramener la confiance par l'assurance de la modération, et de présenter, pour terme de tant de discordes, de troubles et de malheurs, un ordre de choses qui, puisé dans les vraies bases de l'organisation des sociétés, peut seul désormais affaiblir les résistances, éteindre les haines, proscrire les idées de vengeance, concilier les intérêts, et ramener enfin le calme par la sécurité générale.






141 E 21-22

